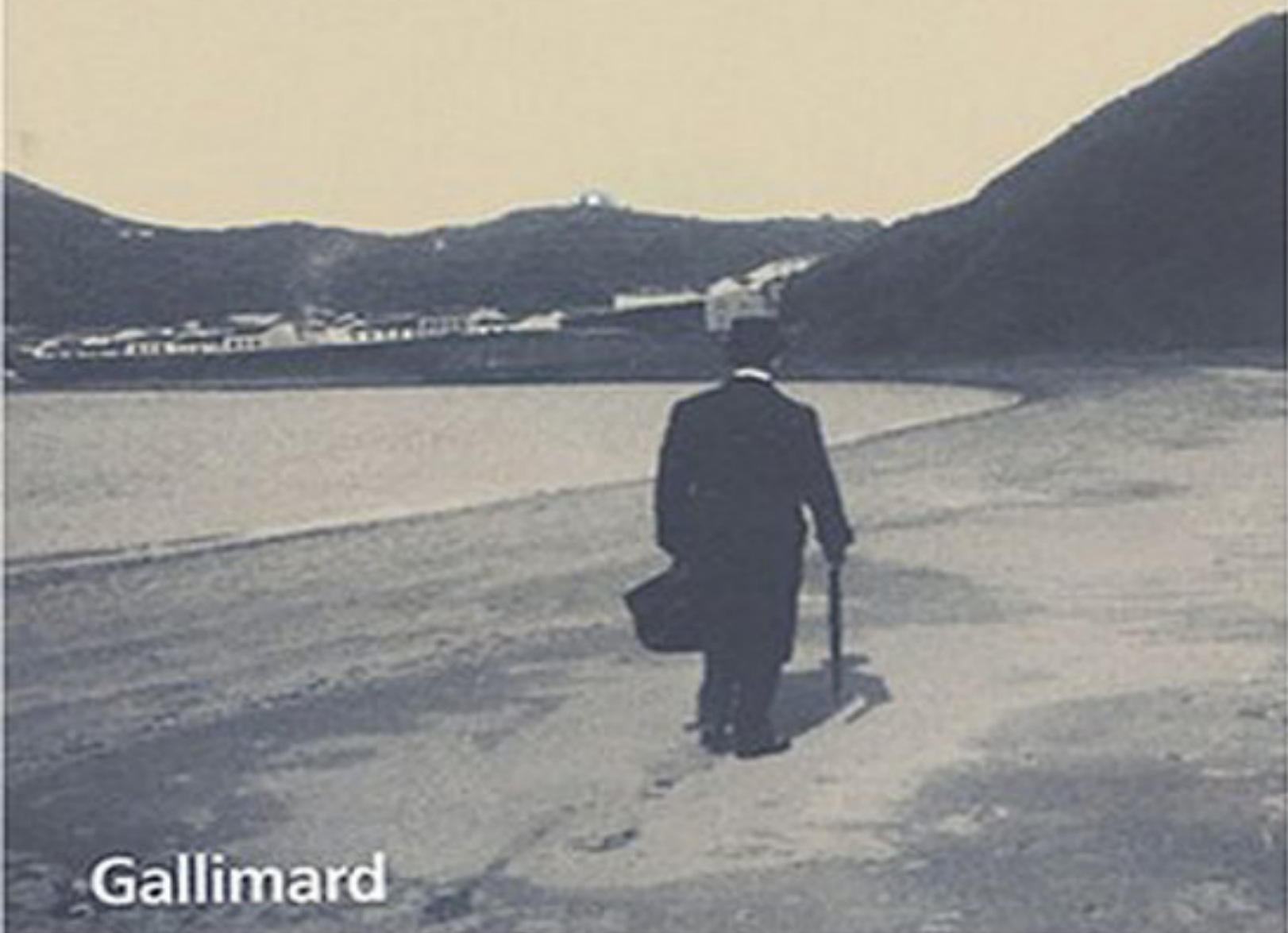


antonio
Tabucchi
Tristano meurt



Gallimard

ANTONIO TABUCCHI

TRISTANO MEURT

Une vie

Traduit de l'italien
par Bernard Comment

GALLIMARD

OceanofPDF.com

Titre original :
TRISTANO MUORE

© Antonio Tabucchi, 2004.
© Éditions Gallimard, 2004, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

Qui témoigne pour le témoin ?

Paul Celan

Il est difficile de contredire les morts.

Ferruccio

OceanofPDF.com

... Rosamunda Rosamunda che magnifica serata sembra proprio preparata da una fata delicata mille luci mille voci mille cuori strafelici sono tutti in allegria oh ma che felicità Rosamunda se mi guardi tu Rosamunda non resisto più... Ça te plaît ?... c'était de mon temps, quand Rosamunda regardait Tristano, et plus elle le regardait, plus elle lui plaisait... Rosamunda se mi guardi tu Rosamunda non resisto più... Rosamunda tutto il mio amore è per te Rosa-munda più ti guardo et più mi piaci Rosamu-u-u-undà(1)... Des cœurs bienheureux et tous en joie, il ne me semble pas qu'il y en ait eu tant que ça, à cette époque, il faisait un de ces froids dans les montagnes, et même il gelait, à l'intérieur comme à l'extérieur, mais je vais t'expliquer tout cela, installe-toi à ton aise, de toute façon tu en auras pour un bout de temps, mais pas trop, ne t'en fais pas, un petit mois tout au plus, à vue de nez, tu verras, je m'en irai avant la fin août, tu as fait un bon voyage ?... ce n'est pas facile de trouver son chemin à travers ces collines, j'avais demandé à la Frau de te donner de bonnes explications, je t'attendais plus tôt, mais je suis sûr qu'elle a tout fait pour t'embrouiller, c'est pas qu'elle ne parle pas l'italien, elle le parle même mieux que moi, ça fait une vie qu'elle est là, mais quand elle n'a pas envie de faire quelque chose elle se met à teutoniser, elle devient contrariante. Fais-toi donner l'appartement de Daphné, dis-lui que c'est moi qui te l'ai dit.

... Tu sais, tout compte fait, la vie est davantage faite de ce dont on ne se souvient pas que de ce dont on se souvient... La Frau a passé une tête par l'entrebâillement de la porte, nulle trace dans le courant où tu nageas autrefois avec une femme, a-t-elle dit, et elle a refermé la porte. Je ne sais s'il s'agissait du poème du dimanche ou si c'était une maxime... la Frau est facilement sentencieuse quand elle a du travail. Mais quel travail, il n'y a plus rien à faire dans cette maison, et puis on n'est pas dimanche, n'est-ce pas ?... Il faudrait une mémoire d'éléphant, mais nous, les hommes, nous ne l'avons pas, peut-être qu'un jour on en inventera une électronique, qui sait, une petite carte de la taille d'un ongle qu'on

enfilera dans le cerveau, où toute notre vie sera enregistrée... À propos d'éléphants, et parmi tous les rites funéraires que les créatures de ce monde ont pu inventer, j'ai toujours admiré celui propre aux éléphants, ils ont une étrange façon de mourir, tu la connais ? Quand un éléphant sent que son heure est arrivée, il s'éloigne du troupeau, mais pas seul, il choisit un compagnon et ils partent ensemble. Ils se mettent à marcher dans la savane, parfois au trot, ça dépend de l'urgence du moribond... et ils vont ainsi, peut-être des kilomètres et des kilomètres, jusqu'à ce que le moribond décide que c'est le bon endroit pour mourir, il fait alors un ou deux tours en traçant un cercle, car il sait que le moment de mourir est arrivé, il porte la mort en lui, mais il a besoin de la situer dans l'espace, comme s'il s'agissait d'un rendez-vous, comme s'il désirait regarder la mort en face, hors de lui, pour lui dire bonjour madame la mort, je suis arrivé... il s'agit d'un cercle imaginaire, bien sûr, mais il lui sert à géographier la mort, si je puis dire... et il est le seul à pouvoir entrer dans ce cercle, car la mort est une affaire privée, très privée, et nul autre ne peut y entrer que celui qui est en train de mourir... à ce moment-là il dit à son compagnon de le laisser, adieu et mille mercis, et l'autre rejoint le troupeau... Quand j'étais jeune j'ai lu Pascal, à l'époque il me plaisait beaucoup, surtout pour son jansénisme, tout était si nettement noir et blanc, si clairement distinguable, il faut comprendre que l'existence elle-même était alors en noir et blanc, dans les montagnes, on devait faire des choix précis, ou d'un côté ou de l'autre, ou blanc ou noir, la vie se chargeant par la suite d'apporter le clair-obscur... Mais de Pascal j'ai toujours aimé cette définition, une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part, ça me fait penser aux éléphants... Et tout cela a d'une certaine façon à voir avec ce pour quoi je t'ai fait venir... comme je te l'ai dit il te faudra un peu de patience, car mon heure n'est pas encore tout à fait arrivée, c'est néanmoins pour cela que tu es accouru tout de suite pour trotter avec moi, de façon à tenir compagnie au moribond... Je suis seul à connaître mon cercle, je sais quand arrivera le moment, il est certes vrai que c'est l'heure qui nous choisit, mais il est tout aussi vrai que tu dois être d'accord qu'elle te choisisse, c'est une décision qu'elle prend mais qu'au fond tu dois prendre toi aussi, comme s'il s'agissait de ton choix auquel tu ne fais que te résoudre... Pour le moment nous trottons ensemble, apparemment de l'avant, même si en réalité nous allons en arrière, car je suis un éléphant qui t'a appelé pour

aller en arrière, mais je vais en arrière pour arriver à mon cercle, qui est en avant. Toi, en attendant, tu vas écouter et écrire, et quand le moment de se saluer sera arrivé, c'est moi qui te le dirai.

Je dois te confesser une chose... après t'avoir appelé, j'ai regretté mon geste. Je ne sais pas bien pourquoi, peut-être parce que je ne crois pas en l'écriture, l'écriture fausse tout, vous les écrivains vous êtes des faussaires. Ou peut-être parce que chacun doit emporter sa vie dans sa tombe. Je veux dire la vraie vie, celle qu'on vit à l'intérieur. Il est bien suffisant de laisser aux autres la vie qu'on vit à l'extérieur, elle est déjà si évidente, elle en impose tant. Et voilà qu'au contraire j'ai envie d'écrire, c'est-à-dire... parler... écrire par personne interposée... c'est toi qui écris, et néanmoins c'est moi. Étrange, non ?

... Je voudrais essayer de commencer par le début, pour autant que le début existe, parce que... l'histoire d'une vie ça commence où ?, je veux dire, comment faire pour choisir ? On peut la faire commencer par un fait, c'est vrai, et il me faut donc choisir un fait, en particulier un fait qui intéresse cette vie mienne que tu es venu écrire. Voilà pourquoi je vais choisir un fait. Mais un fait commence-t-il par un fait ? Excuse-moi, je suis confus, je n'arrive pas à bien m'expliquer... je veux dire, quelque'un fait une chose, et cette chose détermine le cours de sa vie, mais cette action qu'il accomplit, il est difficile qu'elle naisse par miracle, elle était déjà en lui, et qui sait comment elle avait débuté... Peut-être un souvenir d'enfance, un visage vu par hasard, un rêve fait il y a si longtemps et que tu croyais avoir oublié, et voilà qu'un jour le fait a lieu, mais quant à son origine... va savoir... Ce jour-là, à Plaka, Tristano parlait de Schubert, c'était l'hiver, sur la place spectrale une file de gens un bol à la main attendait la soupe koinè, tu sais ce que c'est ?, c'était une lavasse que l'espèce de gouvernement qu'il y avait à cette époque donnait aux citoyens grecs afin qu'ils ne meurent pas de faim, une mauvaise eau chaude où baignaient des morceaux de patates et de chou... des variations, dit Antheos, que Tristano appelait cependant Marios, car il lui

rappelait un ami de la périphérie de Turin, tout pareil à lui, un de ses amis les plus chers qui dès trente-neuf s'était caché dans un grenier avec sa compagne, une femme exceptionnelle, il avait dit je préfère ne pas et il avait commencé sa résistance par anticipation, je veux dire avant que la résistance ne commence vraiment, mais ça ton roman ne le savait pas... Parfois en pensant à ce que tu croyais savoir il me vient une envie de sourire, mais à part ça ton livre m'a plu, vraiment, c'est le plus beau témoignage sur cette période héroïque, la seule période héroïque que nous ayons eue, du reste... Témoignage, c'est une façon de dire, car tu ne pouvais pas y être, mais c'est comme si tu y avais été, tu témoignes d'un climat, d'un choix, d'une position éthique... et tu y as mis aussi les faits, le huit septembre, la république de Salò dans sa manière de se proposer avec une opiniâtre arrogance comme arbitre du sort de l'Italie, et le refus de la définition de guerre civile, ce qui est une prise de position forte, au jour d'aujourd'hui, peut-être un peu hasardeuse, tu sais mieux que moi que dans ces années-là on tirait sur les ennemis et sur les amis, mais cela n'a qu'une importance relative, ce qui m'a plu dans ton roman c'est l'enquête très poussée sur la nature de l'héroïsme, de la fidélité, de l'infidélité, du plaisir et des sentiments... Si tu étais moins patient, après l'accueil brutal que je t'ai réservé, tu serais déjà parti, tu aurais tout envoyé valser, cet engagement que tu as pris et le livre que tu écriras à ma place, tu abandonnerais tout et tu me dirais ce que je mérite... Au lieu de ça tu n'as pas bougé d'un millimètre, tu es un drôle de type, l'écrivain, je ne sais si tu es peureux ou si tu as plus de courage que moi, ce qui te permet de me supporter... Il me semble entendre le bourdonnement d'une grosse mouche, tu l'entends toi aussi ?, il y a un bourdonnement dans cette pièce, un énorme bourdonnement, c'est peut-être la musique des sphères ?, mais l'univers ne fait pas un pareil bourdonnement, ce sont les écrivains qui font un crissement aussi désagréable avec leur plume qui griffe la page, toi tu ne griffes pas la page, tu fais partie de ceux qui l'apprivoisent comme le font les dompteurs du cirque avec les fauves... la musique des sphères dont je te parle est une grande musique, elle est jouée par certains anges qu'ont imaginés les peintres de ma Toscane, et elle n'a pas une partition fixe, car il s'agit toujours de variations... variations, répondit ce jour-là à Tristano le pâle et maigre soldat grec qui était assis en face de lui à la petite table d'un café de Plaka, tandis que l'apocalypse planait au-dessus d'eux...

Variations, dit-il, pour l'heure je me limite à des variations, voyez-vous, la musique a déjà toute été jouée, il ne nous reste, à nous pauvres diables, qu'à introduire des variations, pensez par exemple à l'*Impromptu* opus 142 n° 3 pour piano de Schubert, vous l'avez en tête ?, je pense qu'on trouve là une mélancolie qui étreint l'âme comme un siège, cela donne un peu l'idée de votre occupation, de ce siège que ma patrie est en train de subir, il y a quelque chose d'obsessif dans cette musique, c'est un thème qui peut-être obsédait Schubert, il apparaît aussi dans la musique d'accompagnement pour la pièce qu'il intitula Rosamunde. Tristano fit alors un geste fatigué en direction du Parthénon, comme pour signifier que les dieux eux aussi étaient piétinés par les bottes de l'envahisseur... et à ce moment-là un garçon qui tenait une vieille bicyclette par le guidon déboucha du fond de la place, c'était un adolescent maigre, presque un enfant, emmitouflé dans un manteau militaire qui traînait par terre, il portait sa gamelle d'aluminium suspendue par une ficelle à son cou, il vit les Allemands qui surveillaient les gens en file et il se mit à siffler l'air d'une chanson, la chanson de ceux qui étaient partis dans le maquis, avec une ritournelle lente et grave que le gamin, en sifflant, rendait presque joyeuse, comme une petite marche... un Allemand alla dans sa direction et pointa sa mitrailleuse, mais le gamin ne s'arrêta pas, il avançait bravement, comme s'il jouait à un jeu, avec une expression moqueuse sur le visage... tous regardaient, ils savaient ce qui allait se passer mais personne ne bougea, personne ne fit un geste, comme s'ils avaient tous été pris d'enchantement, le bruit métallique du chargeur sembla celui d'une pierre sur le pavé, le soldat tira et le garçon s'écroula à terre avec la bicyclette par-dessus... alors une vieille femme sortit de la file, elle fit un pas et sa voix troua le silence glacé de Plaka et cria une injure, que Tristano reconnut, c'était une injure antique qui prédisait une malédiction éternelle, les Allemands postés le long des arcades la reconnurent non aux paroles, mais au timbre, le soldat visa et tira encore une fois, le corps de la femme s'écroula sur le pavé, une figure vêtue de noir qui agitait ses bras dans l'agonie, et Tristano, comme par un don divin, ou plutôt par un don d'ordonnance, car il avait son mousqueton d'ordonnance, visa le torse de l'Allemand et l'abattit aussi sec... et comme par enchantement Plaka s'anima, des hommes débouchèrent du néant, parce qu'un régisseur inattendu comme Tristano avait décidé que le moment était venu pour les furies

vengeresses de la tragédie grecque d'entrer en action, il ne s'attendait nullement à ce qu'une révolte puisse éclater par un simple geste instinctif fait sans penser aux conséquences, mais ce fut comme si les engrenages s'étaient mis en marche tout seuls, avec la mort c'est la vie qui avait repris, et tout allait désormais à une vitesse incontrôlable, car la vie est ainsi faite, et l'histoire la suit, tu n'y avais jamais pensé, l'écrivain ?...

... La Frau ne pouvait pas t'installer dans l'appartement de Daphné, il ne reste plus rien, seulement les murs. Ne te fâche pas, je voulais simplement savoir ce qu'elle allait te répondre quand tu le lui demanderais, même si je le savais déjà, elle t'a mis dans mon bureau, elle loge tous les hôtes dans mon bureau, quels qu'ils soient, un jour un ministre est venu et la Frau m'a demandé devant lui si elle devait le loger dans mon bureau, le responsable du protocole qui accompagnait le ministre la regarda d'un air scandalisé, Monsieur le ministre rentre ce soir à Rome, répondit-il d'un ton piqué... mais à toi ça te plaît d'être dans mon bureau, j'en suis sûr, tu es venu ici chercher la vérité et c'est comme si elle habitait elle aussi dans cette pièce, au milieu des moisissures et de toutes ces paperasses... bonne chance. Tu sais ce qui arriva à la vérité ? Elle mourut sans trouver de mari.

Qui la connaît, la malice de la matière ? Les scientifiques ? Vous, les écrivains ? Vous pouvez connaître le mécanisme des choses, mais personne ne connaît leur secret. Tu sais, entre les choses qui sont il y a une entente que nous ne connaissons pas, il s'agit d'une logique différente... La force de gravité n'obéit pas à ce que nous pensons, ni les combinaisons chimiques qu'on nous fait étudier à l'école, où une molécule d'oxygène se lie à une molécule d'hydrogène pour former ce liquide qu'on appelle de l'eau... Il faudrait connaître la tactique de l'univers, car l'univers a une tactique, qui échappe cependant aux laboratoires... Le binôme de Newton est une grande chose, mais les mathématiques ont d'autres profondeurs, d'autres mystères. Je philosofaille ? Tu m'excuseras, dis quelque chose, ou non, c'est à moi de

philosofailler, laisse-moi faire ça, tu permets ? Vous philosofaillez sans arrêt, vous tous, les experts très intelligents, et vous nous expliquez le monde, ils veulent tous t'expliquer le monde... Une rose est une rose est une rose. Eh bien, pas du tout. Tu sais que le rosier et le poirier appartiennent tous les deux à la famille des rosacées ? Étudie la botanique, le poirier fait des poires, et le rosier des roses, ça te semble la même chose ?... Alors laisse-moi philosofailler, d'ailleurs je n'en ai pas pour longtemps, tu le vois bien... Ne regarde pas ma jambe, s'il te plaît, ou plutôt couvre-moi avec le drap... Il y a une grosse mouche, tu l'entends ?, elle bat contre le miroir, cette idiote, elle veut sortir, et elle pense que le miroir est une fenêtre. Je t'ai dit de ne pas regarder ma jambe, elle fait horreur, même si je ne peux pas la voir, couché sur le flanc comme on m'a installé, le docteur a décrété qu'il fallait l'amputer et j'ai répondu que si ça lui plaisait tellement d'amputer il pouvait se couper les couilles, moi ma jambe je l'emporte avec moi dans la tombe, toute pourrie qu'elle est, avec votre permission, de toute façon le reste aussi est destiné à pourrir, je sais bien qu'elle fait horreur, elle est toute rongée par la gangrène, qui est remontée jusqu'à l'aine, bientôt elle me rongera en entier, même le peu qui me reste de ma nature masculine, si je ne crève pas avant, elle a de toute façon peu à se mettre sous la dent, ma poche est vide, et cela aussi me donne le droit de philosofailler à ma guise, c'est la philosophie de quelqu'un qui est sec, sans plus d'humeurs, comme les pierres... Tu as vu ce qu'est devenu le monde, du moins le nôtre ?, je veux dire la partie dans laquelle nous vivons... tout est gras, huileux, regarde-les, ceux dont je te parlais avant, les experts si intelligents, ils sont pleins d'humeurs qui leur circulent sous l'enveloppe de graisse... des triglycérides, c'est tout du cholestérol, tandis que moi je suis presque un minéral, tu le vois ?... les pierres ne disent rien... moi je suis une pierre qui parle, un caillou qui se trouve sur la rive d'un torrent, qui est là bien sagement à regarder l'eau et dit, vas-y, vas-y, sœur eau, écoule-toi, écoule-toi, qui sait pour qui tu te prends, moi je reste ici sur la rive, immobile comme un caillou, car je suis un caillou, frère caillou... La Frau t'a-t-elle donné une bonne chambre ? Elle est comme ça, la Frau, elle m'aime bien mais elle est taquine, ça lui plaît de contrarier, c'est ce qui lui reste dans sa vieillesse, jouer la méchante avec son prochain, si elle ne m'aimait pas autant elle ferait la méchante avec moi aussi, peut-être qu'elle le fait parfois, d'ailleurs, mais je ne m'en rends pas compte,

tu sais, nous avons grandi ensemble, elle a mon âge même si elle se prend pour ma mère, les femmes sont comme ça, elles se prennent toujours pour ta mère, même si elles ont ton âge. Fais-toi installer un lit dans l'appartement qui était celui de Daphné... quand elle était là... elle y a été si peu dans toute sa vie, désormais ce sont deux pièces vides, j'ai redistribué les meubles çà et là dans la maison, ils me font ainsi moins mal, mais pour la Frau elles sont sacrées, inviolables... tu sais, je pense que si Daphné a réussi à supporter ce lieu, c'est aussi parce qu'il y avait la Frau, et que la Frau l'aimait beaucoup... un jour elle m'a dit que grâce à la Frau elle en était venue à oublier de détester les Allemands, comment dois-je m'y prendre pour lui faire comprendre qu'elle n'est fautive de rien ?, me demanda-t-elle. La Frau juge les personnes au premier coup d'œil, comme si c'était des poules, si quelqu'un a les plumes baissées elle le met aussitôt dans le pire poulailler, et toi, tu as l'air timide, fais-toi entendre, dresse ta crête, la Frau y sera sensible, pour que tu sois installé dans ces deux pièces à midi il suffit d'y mettre un lit et une commode, de ce côté-ci de la maison on voit les tours de la ville, elles sont belles, tu les as déjà vues ?, c'est comme si elles flottaient dans l'air quand la chaleur les fait trembler à la base et les coupe, les soulève, les tire vers le haut... Ce sont de vieilles tours, elles semblent aspirer au ciel, on le comprend, tu les as vues ?... entrouvre les persiennes, et si tu y réussis fais sortir la grosse mouche, tu l'entends ?, elle bat contre le miroir, elle est vraiment stupide, elle croit que le miroir est une sortie... Regarde les tours de la ville, les collines environnantes, tout ce paysage que je suis sur le point de quitter, regarde-le pour moi. Et puis, de ce côté-ci de la maison, on entend les cigales, derrière on ne les entend pas, elles sont là et chantent tout l'après-midi, j'aime beaucoup ce petit concert, c'est comme une musique pauvre, on dirait des castagnettes et des cymbales. Je suis revenu ici pour m'en aller, là où je suis né, et pour entendre les cigales, celles que j'écoutais enfant certains jours d'été quand on m'envoyait dormir l'après-midi et moi je m'entretenais avec les cigales, et je lisais les livres qui étaient supposés m'expliquer le monde, comme si le monde pouvait être expliqué dans les livres... Rêves... Pourquoi t'ai-je appelé, toi précisément ? Je te l'ai dit, c'est parce que ton livre m'a plu, ma personne avait inspiré un autre roman, tu le sais mieux que moi, mais il collait tellement aux événements, tout était si réaliste que ça semblait faux, je ne t'ai cependant pas fait venir pour

que tu m'enregistres, je ne veux pas que ma voix reste, et puis ce serait trop facile, de quel écrivain aurais-tu l'air ? Écris, si tu y parviens, je veux rester en paroles écrites, et si tu n'écris pas tout de suite, eh bien enregistre au moins tout ça dans ta tête, mentalement, pour écrire ensuite avec tes propres mots, comme j'ai compris que tu savais le faire, quelqu'un te raconte une chose et ce que tu écris en semble une autre... Dis à la Frau qu'elle vienne m'administrer la morphine, et repasse plus tard, la dose précédente a déjà fait son effet, la douleur me pousse à la plainte même si je ne le veux pas et cela me déprime... T'ai-je déjà parlé de Vanda ?, je ne me souviens plus...

... Ils virent un chien, mais ce devait être un autre jour, va savoir quand, en tout cas au soir de leur vie. C'était une chienne, elle s'appelait Vanda, pas avec un w, un v simple, d'animal errant qu'elle était. Ce n'est pas la chienne qui a dit son nom, elle n'aurait d'ailleurs pas pu, elle était à bout de souffle, mais Rosamunda l'avait en tête, elle la reconnut de loin. Regarde, une chienne, elle s'appelle Vanda, tu t'en souviens ? Il s'en fallut de peu qu'il ne l'écrase, le tunnel était mal éclairé et ils étaient dans un virage. Ils l'attendirent à la sortie, dans la ligne droite, pour ne pas se faire rentrer dedans par un camion, comme cela arrive parfois. Vanda arriva clopin-clopant, le museau en bas, la langue sur le bitume, mais elle se tenait bien sur le côté, au-delà de la ligne blanche. Ses mamelles pendouillaient, comme desséchées, on aurait dit qu'elle venait d'allaiter toute une nichée, même si ce n'était pas possible, étant donné l'âge qu'on pouvait lire sur ses lèvres et à ses dents, au moins vingt ans, si ce n'est plus, ce qui va bien pour un homme, mais signifie la décrépitude pour une chienne. Elle l'a fait par philanthropie, dit l'un des deux, je ne me rappelle pas qui, Vanda est la bonté même, c'est une brave chienne, elle a passé sa vie enterrée jusqu'au cou. Ils la firent monter sur le siège arrière, elle avait les coussinets des pattes réduits à de la chair vive à force de cheminer. Ils comprirent qu'elle avait fait des milliers de kilomètres afin qu'ils la retrouvent, mais ils ne se le dirent pas, il y a certaines choses qu'il ne vaut même pas la peine de dire, un corps doit forer des strates et des strates de temps en agrégeant patiemment autour de lui les bricoles nécessaires à devenir corps, jusqu'à déboucher à la

surface comme créature vivante, fût-elle déjà moribonde, comme cette pauvre Vanda, et il est perdant d'avance, parce qu'il croit être au départ, alors qu'il est déjà à la fin. Et alors à quoi bon, sacredieu, demanda-t-il. Question rhétorique, car il n'y a pas de réponse... C'était midi, il faisait très chaud, la lumière était aveuglante, et en plus, méditerranéenne. Quand il se passe des choses comme ça il fait toujours très chaud, la lumière est aveuglante et la touche méditerranéenne est obligatoire, c'est bien connu. Tellement connu qu'on peut y croire ou non, au choix. Et au cas où l'on veut bien y croire, il conduisait lentement, la côte rocheuse tirait sur le rougeâtre et la bande de mer était d'un bleu profond. Vanda semblait endormie, mais ne l'était pas, car elle avait un œil fermé et l'autre ouvert, et de son œil ouvert elle fixait le cendrier plein de mégots de la portière arrière comme s'il s'agissait du pauvre aleph qui lui était concédé et comme si elle avait pu découvrir dans cet univers de mégots le dieu malade qui l'avait fait naître ainsi que les glauques mystères de sa religion. En la lorgnant à la dérobée, il comprit l'interrogation qu'il y avait dans cette pupille dilatée par l'épouvante et il lui murmura, un virage dans l'obscurité te fait office de père, des mégots mastiqués te servent de fils, et un temps qui n'est plus à toi te tient lieu de saint esprit, voilà la trinité dont tu dépends, chère Vanda, résigne-toi, il n'y a rien à faire. Tu n'as jamais voulu d'enfant, répliqua Rosamunda comme si elle parlait au petit nuage de chaleur qui dansait à l'horizon, toujours ton sperme sur mon ventre, pendant toutes ces années, jeté comme ça, et maintenant ma Vanda qui naît, mais il est tard, trop tard. Elle mourra demain, répondit-il, tu peux la garder pour la nuit, la cocoler comme un fils, lui donner aussi le sein, si bon te semble, c'est mieux que rien, j'ai jeté mon sperme parce que tu mentais, tout comme je mentais moi aussi... Quelle étrange nuit, dans la zimmer de Taddeo. Deux paquebots illuminés, silencieux, passèrent en glissant dans le cadre de la fenêtre, comme dans un rêve. Un peu plus tard seulement, quand ils furent sortis du cadre, un coup de vent apporta une poignée de notes qui se laissaient difficilement écouter mais qui leur parurent être une valse. Peut-être dansait-on à bord ? Ce n'est pas exclu, car on danse volontiers sur une embarcation, en particulier si l'on est en croisière, même des croisières de pauvres comme celle qui traverse les golfes compris entre San Fruttato et San Zaccarino, et qui durent seulement un dimanche. Les gens, à peine ils ont un moment, dansent aussitôt, il faut en profiter pour

se divertir, surtout si tu as payé ton billet, parce que ensuite c'est déjà lundi. Rosamunda essaya de lui donner le sein, mais Vanda ne voulut pas téter. Ils entendirent sa faible respiration presque jusqu'à l'aube, puis elle s'éteignit. Ils l'enterrèrent là en bas, sur la plage, dans une crique de galets large comme un mouchoir où un sentier dévalait jusqu'aux petites vagues, qui patiemment mouillent et remouillent les galets siècle après siècle. Rosamunda, avec de petits cailloux et des coquillages, écrivit sur la tombe, Vanda zéro zéro zéro zéro, laissant entendre par ces zéros le jour de la naissance et celui de la mort, chose que seul Tristano pouvait comprendre, en les remplissant avec le temps effectivement parcouru depuis le jour où Rosamunda avait commencé à vouloir un enfant, jusqu'au jour où ils avaient donné une sépulture à leurs désirs sous la forme d'une chienne décrépite, parce que bon an mal an les désirs meurent eux aussi, et il faut les enterrer. Ils demeurèrent là, à regarder le soleil surgir de cet horizon étroit entre deux promontoires, dans cette rieuse localité maritime où ils se rendaient autrefois avec l'autocar. C'était un soleil puissant, et ils le savaient muettement tous les deux, car tout est vieux sous le soleil, et parfois même très vieux. Ce qui ne diminue en rien le tourment de chacun, ni donc ne diminuait le leur. Chante-moi une chanson comme tu le faisais autrefois, dit-elle doucement. Une chanson ?, demanda-t-il. Une chanson de quand tu m'emmenais sur le cadre de ta bicyclette, à la montagne, tu te souviens ?, j'appuyais ma tête contre ta poitrine et avec ta voix m'arrivait une odeur d'ail, qu'est-ce qu'on a mangé comme ail à la montagne !, mais peut-être était-ce une autre fois, nous avons mangé des escargots à la provençale, nous avons aussi assouvi quelques envies, et celles-ci aussi sont pleines d'ail. Il chanta, cade l'uliva, non cade la foglia, le tue bellezze non cadono mai, sei come il mare che cresce a onde, cresce per vento, per acqua mai(2). C'était une berceuse. Il est difficile de dire si c'était pour bercer Vanda en route pour son rien de rien, ou pour se bercer eux-mêmes, ou alors pour bercer les rêves, qui ne finissent jamais.

... Ça commence ainsi... attends, laisse-moi me souvenir... ça dit, j'ai vu des jeunes filles qui criaient dans la tempête, les paroles étaient emportées par le vent et rapportées par lui et moi, lâchement, j'écoutais

mais je ne comprenais pas, peut-être voulaient-elles annoncer que la jeunesse était morte... voilà en gros ce que ça dit mais c'est trop long, c'est une de ces choses avec lesquelles la Frau me tourmente le dimanche, je te le dirai fragment par fragment, peut-être, si jamais ça me vient en tête, de toute façon nous avons le temps... je lui ai dit à la Frau, Renate, s'il te plaît, ne me lis pas de poèmes de ce genre le dimanche, tu ne vois pas dans quel état je suis ?, lis-moi quelque chose de léger, du genre la petite pluie de mars qui bat argentine sur les toits, des choses comme ça, Renate, s'il te plaît. On est au mois d'août, dit-elle, il fait une chaleur épouvantable dans cette plaine, mon petit monsieur, c'est le mois d'août, qu'est-ce qu'une petite pluie de mars peut bien venir faire là-dedans ?

Elle s'appelait Daphné, mais lui l'appelait aussi Mavri Elià, en raison de ses grands yeux comme deux olives noires. Ça arriva ce jour-là à Plaka, l'officier nazi gisait au milieu de la place, les jambes écartées, à quelques mètres seulement du gamin et de la femme qu'il avait tués, avec un filet de sang qui coulait de sa bouche, un groupe d'Allemands déboucha d'une petite rue qui descendait des Colonnes de Zeus, le quartier général se trouvait à l'hôtel Britannia, quelqu'un se mit à tirer des fenêtres de la place, il y avait donc des partisans grecs, quelques balles ébréchèrent le pylône d'Éole, des balles portées par le vent, Tristano retira sa veste de militaire italien et la jeta sur le pavé à côté du nazi mort, il ne voulait pas être pris pour cible par les partisans, il ne voulait surtout plus être italien, il voulait détacher de sa peau cette horrible étoffe de soldat envahisseur envoyé par un moissonneur fou qui voulait briser les reins de la Grèce à peine débarqué... Elle apparut par une porte cochère verte, Tristano vit s'ouvrir une petite porte dans ce grand pan de bois massif, elle en sortit comme un petit animal égaré, regardant la place d'un air perdu, elle avança dans le vide, hésita, vit Tristano à côté d'elle, le regarda de ses énormes yeux noirs. Je suis un soldat italien, dit-il, je viens à peine de tuer un officier allemand. Elle ne comprenait pas, alors Tristano indiqua sa propre personne en pointant un doigt sur lui-même et répéta, italien. Puis, avec le pouce levé et l'index tendu comme un pistolet, il montra le nazi étendu par terre et dit, pout,

et il souffla sur son index. Elle recula, et lui fit signe de la main d'entrer par la porte cochère. Pourquoi je te raconte ça, l'écrivain ?... Je ne le sais pas, un écrivain comme toi n'a pas besoin d'un tel épisode... ou peut-être oui... tu es un écrivain qui ne méprise pas le lyrisme, quand il y en a, voilà pourquoi je te raconte ça... Tristano entra, et elle referma. Elle le regardait avec de grands yeux perdus, incrédule, peut-être apeurée, il était un ennemi. Tristano dit son nom, celui par lequel on l'appelait quand il était enfant, Ninototo. Elle lui dit en grec, je m'appelle Daphné, et Tristano, avec un sourire, comme s'il ne pensait plus à rien de ce qui se passait autour, lui répondit en grec aussi, en vous envahissant j'ai appris un peu de grec, je ne sais utiliser les verbes qu'à l'infinitif, mais moi t'appeler Mavri Elià parce que tes yeux être des olives noires. Elle lui fit signe de la suivre, ils montèrent de vieux escaliers, la maison avait un plafond voûté, le long des murs se trouvaient des amphores couvertes d'incrustations marines, et sur les parois on voyait des toiles sombres qui représentaient des hommes sérieux portant la barbe. Elle le conduisit à travers des pièces désertes qui donnaient sur un jardin intérieur. Ils se taisaient. Lui grelottait de froid, elle dit quelque chose qu'il ne comprit pas, le soleil avait entre-temps percé la grisaille de la journée et un rayon pleuvait à l'oblique dans ces pièces silencieuses, ils entendirent des coups de pistolet mais comme s'ils étaient lointains, très lointains, ils arrivèrent dans une grande chambre, presque nue, où il n'y avait qu'un petit lit avec une icône à sa tête, un miroir et un piano. Elle lui parla en français. Elle dit, cette chambre, à moi, maintenant pour toi. Puis elle dit, dans sa langue, efraistò. Et elle eut le geste de s'en aller. Merci de quoi ?, demanda-t-il. D'avoir tué mon ennemi, dit-elle. Moi aussi je suis l'ennemi, dit Tristano. Elle sourit, s'assit sur le bord du petit lit couvert d'un châle à motif floral et dit, nous deux, qui sommes-nous ? Elle souriait, et ses yeux étaient d'une douceur que tu ne peux imaginer, l'écrivain, et même si tu es un écrivain qui aime décrire les femmes, une telle douceur tu ne peux pas y arriver, c'était inconcevable pour Tristano aussi, ce soldat italien envahisseur qui sans bien savoir pourquoi venait à peine de tuer un officier nazi, un allié de son pays, tout lui semblait insensé. Mais tu sais quoi ? Tout était insensé, à l'époque, voilà la vérité. Tristano était inquiet, son cœur battait fort dans sa poitrine, trop d'émotions, ce jour-là, pour un garçon de son âge, tu peux l'imaginer, l'écrivain, toi qui joues avec les émotions d'autrui. Il s'approcha

prudemment de la fenêtre qui donnait sur la place, regarda à travers les rideaux de dentelle, sur le pavé ne se trouvaient plus que les cadavres de la femme et du garçon, les Allemands avaient entre-temps réussi à traîner l'officier mort jusque derrière le Monument des Vents, on ne voyait personne, comme dans certains moments de suspension, comme dans un théâtre vide, il y avait juste une motocyclette attachée à un side-car et sur le volant un soldat immobile écroulé avec le casque de travers, ça devait être le pauvre gars qu'on avait envoyé auparavant récupérer le cadavre et un franc-tireur grec l'avait descendu. Elle le laissa seul dans la chambre. Il se regarda dans le miroir, il était un jeune homme, Tristano, à cette époque, et il lui sembla être un vieux. Il regarda la partition sur le piano et vit que c'était une musique de Schubert. Il se coucha sur le lit, dans cette chambre si franciscaine qui faisait pourtant partie d'un palais aristocratique, une chambre modeste, avec un miroir taché et un lit où l'on fera si souvent l'amour... Mais ça, il n'y pensa pas, je te le dis simplement parce que la Frau m'a encore lu un de ses poèmes. Tu le connais ? Quoi qu'il en soit ce poème Tristano ne le connaissait pas, mais il comprit que la sobriété franciscaine de cette chambre était l'unique manière de s'opposer à la dégueulasserie de la vie et du monde, il se leva comme un somnambule, les bras tendus devant lui, presque pour se protéger de la saloperie qui était tombée sur le temps qu'il était en train de vivre, qui était tombée sur tout, il entra dans le corridor sombre et cria, Mavri Elià !, Mavri Elià, sauvons-nous ! Puis il s'allongea de nouveau sur le petit lit et ferma les yeux. Elle arriva sur la pointe des pieds, sans qu'il l'entende, vous m'avez appelée ?, demanda-t-elle toujours en français. Tristano dit, s'il te plaît, joue-moi le morceau de Schubert que tu as sur le piano. Elle s'installa au piano. Tristano l'interrompit. Connais-tu le thème que Schubert a utilisé aussi comme accompagnement pour Rosamunde ? Puis ils s'aimèrent toute la nuit, comme si ce fût une chose due et naturelle, sans parler. Au matin, tandis qu'il l'embrassait, elle lui parla du visage d'un saint Georges représenté dans une icône byzantine qui se trouve sur une île de la mer Égée, je ne saurais dire à présent laquelle. Je crois que lui, il lui parla d'une cathédrale romane de son pays, avec une immense rosace sur la façade, il était à moitié endormi, presque délirant, il parla d'une rose des vents, disant que dans la vie l'unique chose à faire est de suivre les vents, Éole, disait-il, Éole... L'aube gagnait. Tristano se leva et regarda la place de

Plaka en espionnant à travers les rideaux de la fenêtre. Elle était déserte. À côté du Monument des Vents, il ne restait que les cadavres du garçon et de la femme vêtue de noir en plus du soldat allemand écroulé sur le guidon de sa motocyclette side-car. Tristano alla vers elle et baisa ses yeux fermés, il lui parlait à l'oreille, Mavri Elià, disait-il, je t'ai trouvée et je ne te lâcherai plus, je t'emmène, sais-tu ce que nous allons faire ?, c'est l'aube, sortons maintenant, on se protégera du froid avec les tapisseries de cette vieille maison, toi tu t'assieds dans le side-car, moi j'enfourche la motocyclette et on file au Pirée, les alliés y sont, ils nous emmèneront loin d'ici, on arrivera jusque chez moi, la tête du serpent est là-bas, et c'est là-bas qu'il faut le combattre, il faut lui écraser la tête, sans quoi son venin arrivera partout, je vais lui écraser la tête et je t'emmène avec moi, nous traversons la ville assiégée et nous arrivons à la mer, pourquoi pas, et puis ce n'est pas plus absurde que l'absurde dans lequel nous sommes plongés... Elle ouvrit les yeux, peut-être avait-elle entendu ce que Tristano lui susurrail dans son sommeil, ou peut-être non, elle fit un sourire qui semblait se perdre dans le vide. Si ça me réussit je t'emmène dans un autre royaume aux allures de Principauté, dit Tristano, mais il est heureusement moribond, on m'a dit qu'il était moribond, on tombe au moins de Scylla en Charybde.

... Naturellement, ça ne se passa pas ainsi, tu l'auras compris. Mais toi, écris-le comme si c'était vrai, parce que pour Tristano ce fut vraiment vrai, et l'important est ce qu'il imagina durant toute sa vie, au point que c'est devenu un souvenir pour lui. Certes, le soldat nazi, il l'avait zigouillé pour de vrai, et Daphné lui donna refuge dans cette maison ancienne, elle joua du Schubert pour lui, et elle le regarda, avec ses grands yeux sombres. Mais ils ne s'effleurèrent même pas, elle lui parla seulement de sa Grèce violée et à l'aube elle le fit sortir en cachette vêtu des habits de son père à elle, et il ne gagna pas le Pirée, c'est seulement après le huit septembre qu'il rentra en Italie, deux amis de Daphné l'emmenèrent jusqu'à Corinthe, où il rejoignit les partisans grecs, dans les montagnes du Péloponnèse. Et tandis qu'il se glissait dehors par la porte cochère, ce matin-là, il lui susurra, je reviendrai, Daphné, je te le jure, attends-moi, s'il te plaît.

Je ne sais pas ce que ça signifie que je sois triste ; une fable des temps anciens a visité mon âme... C'était le poème d'hier, en allemand, parfois la Frau se comporte comme si nous étions retombés en enfance, il y a un peu d'artériosclérose dans tout cela. Le poème du dimanche, mon petit monsieur, dit-elle. Elle respecte le rituel d'autrefois, elle respecte les habitudes, elle. C'était l'habitude imposée par mon grand-père quand il la fit venir pour moi afin que j'apprenne sa langue. Le cérémonial était le suivant, moi j'étais assis dans un fauteuil, au salon, un quart d'heure avant que la leçon ne commence, parce que les enfants doivent attendre, cinq heures moins le quart, grand-père ne transige pas sur les horaires, alors qu'il transigeait sur tout le reste, mais il y en avait, disait-il, qui en raison de l'horaire avaient raté le paquebot pour Calatafimi(3), sur la petite table se trouvaient le pot de chocolat bouillant et deux tasses, une pour moi et une pour la Frau, je portais des pantalons à la zouave, toc toc, puis guten Abend Herrchen, Entschuldigung, l'heure du poème est arrivée, c'était une jeune fille de mon âge, oui Fraülein, elle était timide, la Frau, à cette époque, et moi encore plus qu'elle, ça l'embarrassait de lire, et moi de devoir l'écouter, elle évitait de me regarder, j'évitais de la regarder, elle m'a beaucoup aimé, la Frau, même si elle est devenue taquine aujourd'hui, et moi aussi à ma façon je l'ai beaucoup aimée, comme tu le sais elle est l'unique personne qui me reste, à bien y réfléchir nous avons passé notre vie à éviter de nous regarder, peut-être du fait que nous avons eu tant envie de nous regarder lorsque nous étions adolescents sans jamais trouver le courage de le faire... Ich weiss nicht was soll es bedeuten, Dass ich so traurig bin, Ein Märchen aus alten Zeiten... Tu connais ce poème ?, les enfants allemands l'apprennent à l'école primaire, ça parle d'une sirène, une créature blonde assise sur un rocher du Rhin et qui séduit les marins par ses cheveux d'or et son chant en leur faisant faire naufrage, elle s'appelle Lorelei... La Frau recommençait toujours ainsi, à chaque fois que je revenais, comme si de rien n'était, comme un rituel vide qu'on doit cependant respecter parce qu'un contrat a été établi, il y a de nombreuses années, un contrat que la vie s'est chargée de solder, même si la langue a changé au cours des ans, avec d'autres poèmes, d'autres accents, mais le rituel non, il est resté

comme une enveloppe, la Frau sait qu'il s'agit d'un de ses privilèges et elle en use, c'est elle qui choisit les poèmes, elle les a toujours choisis, et c'est juste, car c'est elle qui sait, elle sait un grand nombre de choses la Frau, elle connaît les heures de ma vie, et de mes jours, comme ces livres d'heures qu'utilisaient les moines il y a bien longtemps... la vie passe en un souffle, tu sais, mais comme il est long parfois de passer un dimanche après-midi, la Frau a toujours su choisir le poème juste pour l'heure juste, quand j'étais là, naturellement, car je n'étais souvent pas là, à vrai dire je n'ai presque jamais été là, mais tu sais ce qu'elle m'a dit ?, elle m'a dit quelque chose qui m'a beaucoup troublé, et presque ému, c'est étrange, car l'émotion relève des humeurs qu'on a dans le flacon, et les minéraux comme moi n'ont plus d'humidité, pourtant quand elle m'a dit cela avec ses mots avarés comme elle est avare elle-même, dans cet italien âpre qu'elle a toujours feint de ne pas avoir bien appris depuis plus de soixante-dix ans qu'elle est ici, j'ai tourné la tête vers les persiennes pour ne pas laisser percevoir que la pierre n'était pas complètement sèche, et les lames des persiennes se sont mises à trembler, non pas en raison de la chaleur qu'il faisait dehors, mais parce qu'elle m'a dit à sa façon un peu brusque que même quand j'étais loin, ou quand j'étais en danger, ou qu'elle pensait que je l'étais, chaque dimanche à cinq heures moins le quart elle entraînait dans le salon, elle s'imaginait versant du chocolat chaud dans les tasses et disait pour soi, en allemand, mon petit monsieur, c'est l'heure du poème. Et elle lisait celui qu'elle pensait le mieux adapté à moi ce jour-là, comme un viatique, ou un livre d'heures. Il y a tant d'heures, vraiment tant d'heures, l'écrivain. Combien de dimanches y a-t-il en soixante-dix ans, ou presque quatre-vingts plutôt ?, fais le calcul. Quelques milliers, à vue de nez... Donne-moi un verre d'eau, mais vide d'abord le verre, la Frau y met toujours ses gouttes de houblon qui m'abrutissent encore un peu plus, prends de l'eau au robinet de la salle de bains, c'est la porte à côté de l'armoire, excuse-moi de te faire tenir le rôle d'infirmier, non, pas cette porte-là, c'est celle de la petite pièce du vestiaire, celle sur la droite, il faut un peu pousser, la poignée s'enraye parfois, ouvre le robinet avec un point rouge, celui à point bleu donne de l'eau chaude, le plombier s'était trompé en les installant et je ne les ai jamais fait changer, tu ne serais pas par hasard en train de regarder la photographie accrochée dans le petit vestiaire ?, tu la regardes, c'est ça, je l'ai deviné parce que tu ne m'as pas répondu, je t'en

prie, pas de commisération, je n'en veux pas, des photos comme celle-là font de la peine quand beaucoup de temps a passé pour les rendre pénibles, pourtant ce corps fut un vrai corps, même s'il imite un tableau, c'était une tentative d'imiter Courbet, il y a une tache jaunâtre qui lui arrive presque jusqu'au nombril, on dirait une main qui est en train de le dévorer, comme ma gangrène, les photographies sont tout comme nous, nous nous ratatinons et elles jaunissent, elles se détériorent, elles ont un épiderme comme le nôtre, tu sais, la peau conserve la mer intérieure dont nous sommes faits, car nous sommes faits d'eau, cette peau protège le corps de la chaleur extérieure et en même temps elle maintient la chaleur interne en l'éliminant quand elle est excessive, avec le temps et quand la mer est évaporée, il reste une enveloppe toute ridée, inutile... J'ai fait cette photo avec un Leica pris à un Allemand, cet officier portait sur lui, dans la casaque à côté de son pistolet, une photo de sa famille et son cher Leica, il aimait sa famille même s'il massacrait celle des autres, c'est humain d'aimer sa propre famille, la photo que tu regardes doit dater de quarante-huit ou peut-être d'un peu avant, quand Tristano retrouva la Guagliona, j'ai envie de l'appeler comme ça aujourd'hui, ils finirent par se retrouver dans une sorte de pension, par hasard, tout arrive par hasard dans la vie, j'en viens parfois à penser que même le libre arbitre est le fruit du hasard... c'est étrange, figure-toi que je me souviens très bien que nous avons mangé une bouillabaisse mais je n'arrive pas à me rappeler si nous avons fait l'amour, il lui proposa cependant de poser comme dans l'origine du monde, c'est indéniable, et cette pauvre photographie en témoigne, c'était la fin d'un après-midi d'été, avec une belle lumière oblique, Rosamunda, faisons l'origine du monde, avait dit Tristano... mais entre elle et lui il n'y eut aucune origine du monde, ils ne furent à l'origine de rien du tout, un amour stérile, dirais-je, sans transmission de la chair... ça valait mieux ainsi, d'ailleurs... L'eau est tiède, je t'avais pourtant bien dit que le robinet d'eau froide était inversé, il se trouve à droite, et la prochaine fois prends la paille qui est sur la commode, sans quoi je mouille tout le drap, tu ne vois pas que je ne réussis plus à avaler, je n'ai pas une langue spongieuse comme les chiens... Je te parlais de la Frau, dimanche dernier elle m'a lu un poème, il me semble qu'il était assez beau... Cette nuit j'ai fait un beau rêve, je suis entré dans l'origine du monde... mais de qui ?... donne-moi encore un peu d'eau, mais prends la paille... les rêves sont de misérables

miracles... je n'ai jamais cru aux vrais miracles... les vrais sont des illusions... et surtout des rêves. Dimanche, ce devait être avant-hier, pas vrai ?, j'ai perdu le fil, la Frau entre en frappant doucement à la porte comme elle frappait doucement il y a de cela soixante-quinze ans, c'est l'heure du poème, mon petit monsieur. Elle s'assied, ouvre un livre... Dimanche... La Frau comprend les dimanches, elle fait partie de ces personnes qui dans la vie comprennent les dimanches, elle essaie de s'éclaircir la voix, chose impossible, on dirait désormais un soufflet, quand elle parle ça souffle, c'est l'emphysème, le docteur lui a parlé clairement mais elle a fait semblant de ne pas comprendre, la Frau est extraordinaire, si tu lui dis quelque chose qui ne lui plaît pas elle joue à l'Allemande qui ne serait arrivée ici qu'hier, elle fume le cigare en cachette, tapie au fond de la vigne, c'est le neveu d'Agostino qui me l'a dit, le garçon qui vient piocher les mottes qu'il est inutile de piocher dans cette vigne malade, monsieur le professeur, m'a-t-il dit, la madame Frau s'assied sous le peuplier au fond de la vigne et elle fume trois toscans l'un après l'autre, tous les jours entre trois et cinq heures, je voulais vous le dire parce que ça m'a fait une sacrée impression. Et que fait-elle pendant qu'elle fume le cigare ?, lui ai-je demandé. Rien, m'a répondu le neveu d'Agostino, elle regarde au loin, avec un air perdu, je lui suis passé devant et elle ne m'a même pas vu, ou elle a fait semblant. Elle pense sans doute à son enfance, lui ai-je dit, dans son Allemagne natale, toi tu ne penses jamais à ton enfance ?, bien sûr que tu y penses, mais pour toi c'est plus facile car tu es chez toi et tu as passé ton enfance chez toi, alors ne t'en fais pas et laisse-la fumer tous les cigares qu'elle voudra, même les gens qui n'ont personne se doivent de penser à quelqu'un... J'ai entendu un bourdonnement, il y a quelque chose qui m'est passé devant le visage, ce doit être la grosse mouche. Peut-être que si tu entrouvres la persienne elle réussira à trouver une issue, mais ouvre-la à peine un tout petit peu, la lumière est trop forte, et avec la lumière c'est comme si ma jambe me faisait plus mal... La Frau a lu un poème d'un poète que je ne connais pas, ce doit être une poétesse, si un poète est une femme on dit poétesse, non ?, mais cela n'a pas d'importance, la voilà qui me sort, cher petit monsieur, le poème du dimanche, et elle commence... cette poussière tranquille. Je le connais par cœur, dis-je, c'est l'Américaine, celle qui m'a donné des remords pour toute la vie. Non, dit-elle, ça c'est l'Italienne, elle a seulement pris le même titre,

mais il est déjà cinq heures moins cinq, nous sommes en retard de dix minutes... Renate, ai-je dit, ce n'est pas possible, tu es vraiment terrible, il y a tellement de temps qui a passé depuis notre jeunesse, vraiment tout le temps possible, avec tout ce que le temps traîne avec lui de faim, de guerres et de disettes, et les désastres qu'il provoque en nous, et surtout les morts, ils sont tous morts, Renate, nous demeurons seuls toi et moi, et tu viens me dire que nous sommes en retard de dix minutes, mais en retard sur quoi ?, dis-moi un peu. Sur la morphine, répond-elle avec conviction, et même si j'y vois à peine désormais je devine son expression de têtue, avec son chignon de cheveux blancs qui lui font comme une auréole... Sur la morphine, le docteur m'a prescrit de faire une piqûre toutes les huit heures, je dois te donner la prochaine dans cinq minutes, voilà pourquoi on n'a que peu de temps, et je voulais te lire le poème de cinq heures avant que tu ne comprennes plus rien. Alors vas-y, Renate, lis-le. Et elle de chanter, que fait mon enfant, que fait mon petit daim ?, encore trois petits tours et puis s'en vont. Renate, ai-je dit, ne me chante pas de berceuse, s'il te plaît. Mais c'était seulement les premiers vers, qu'elle fait, tais-toi et écoute... les morts si tu les touches sont froids, tandis que les vivants sont tout autre chose, mon amour quand je le touchais j'étais heureuse, hier j'ai eu une vision, mon amour était dans le jardin, il était moitié vieux moitié enfant... Je ne me souviens plus du reste, la Frau lisait et tandis qu'elle lisait elle m'avait fait la piqûre de morphine, sans que je m'en rende compte, je me suis ainsi retrouvé dans le monde des rêves, et je suis entré dans l'origine du monde, on a parfois la chance de rêver ce qu'on veut, mais c'est rare, un privilège rare, je te raconterai peut-être mon rêve par la suite, si je le garde en tête, mais plus tard, à présent je suis fatigué. Quelle heure est-il ?

Ferruccio disait qu'on ne doit pas raconter ses rêves, car c'est comme livrer son âme. Je lui ai toujours donné raison, mais avec toi c'est différent, tu es venu pour entendre une vie, tu as parcouru tellement de kilomètres, tu as tout lâché, alors tu mérites même les rêves... Je voulais te parler d'une plage, je ne sais pas si j'en ai rêvé récemment ou si j'en ai fait le rêve au cours des ans, cela n'a qu'une importance relative, je te le

dirai après, parce qu'en attendant il me semblait avoir trouvé un fil logique que je ne voudrais pas perdre, c'est un fil si ténu... Je ne sais pas comment fait la Frau pour ne jamais perdre le fil. Imagine un peu, depuis que je suis revenu dans cette maison elle a repris le rituel de quand nous étions des adolescents, de quand elle m'enseignait l'allemand, le poème du dimanche... comme si c'était hier, comme si entre-temps la vie n'avait pas passé...

... Et pendant ce temps les années avaient passé, longues, égales, avec des bombes toutes égales, dans les trains, sur les places, dans les banques... je saute un peu, je suis déjà à la fin, c'est que j'aimerais bien être déjà à la fin, d'ailleurs, plus à la fin que ça... tout égal, disais-je, avec des procès tous égaux pour des accusés tous égaux, dans le sens qu'ils n'étaient pas là, les accusés, il y avait des procès mais les accusés faisaient défaut, c'est curieux, non ?, mais dans une démocratie c'est le dehors qui est important, pas du tout l'intérieur, et ce qui compte c'est le rituel, ensuite s'il n'y a pas les accusés qu'est-ce que ça peut te faire ?... vraiment tout égal, et des sourires tous égaux, oh ! de grands sourires tous égaux à la table des grandes puissances dont on nous disait que nous faisions partie... eux gonflés d'orgueil comme des dindons, et les épouses en habits longs, parce qu'il s'agissait de cérémonies, et pas de plaisanteries, des lieux très choisis genre ambassades, délégations, villas, propriétés... surtout des propriétés, avec tel ou tel ministre et des chefs d'État et des prélats et des entrepreneurs et des envoyés spéciaux et des envoyés simples, des envoyés du dimanche et de tous les jours, il fallait voir les banquets... des mets exquis, très raffinés, et des banquiers pendus ou à pendre, empoisonnés ou à empoisonner, et quelque moine terroriste, avec de temps en temps un beau crac, crac-crac, la soi-disant civilisation avançait avec ses petites dents, comme une petite bête têtue infiltrée dans le bois de chêne, crac-crac, mon dieu quel siècle, disaient les rats en commençant de ronger l'édifice... voilà ce que pensait Tristano, peut-être en délirant, mais comme je te l'ai dit j'en arriverais ainsi déjà au terme, et ce n'est pas juste que je conclue ici, autrement je t'aurais fait venir pour quoi, pour te faire écrire la fin ? Le fait est que quand Tristano et Daphné rentrèrent, après que tout avait déjà eu lieu,

celui-ci se mit à regarder les années passées depuis sa Malafrasca, comme il avait désormais rebaptisé cette colline le long des pentes de laquelle les oliviers jaunissaient pendant que la vigne croupissait... il pensait parfois que c'était lui qui lui avait transmis le phylloxéra, à la vigne, il en avait fait l'aveu à Daphné... ne sois pas injuste avec toi, lui susurrail Daphné en passant à côté de lui tandis qu'avec les yeux perdus sur la plaine il regardait le soleil mourir à l'horizon, et elle lui faisait une caresse sur la nuque, comme si elle effleurait le clavier de son piano, arrête de regretter le vin d'origine contrôlée et l'huile d'olive extravierge, l'idée de l'entreprise agricole que tu voulais monter il y a de si nombreuses années était très belle, c'était de belles idées, mais pas faites pour toi, elles n'avaient pas d'importance, vraiment, alors que sont au contraire importants les livres que nous avons faits, nos feuillets d'Hypnos, c'était eux ton véritable rêve, à présent ils existent, et ils resteront, c'est à notre garçon que tu avais confié la propriété, tu aimais cette campagne par personne interposée, tu voulais que quelqu'un l'aime à ta place car c'est ici que tu es né et que tu as grandi, on le comprend, tu voulais que ça continue, mais à l'inverse la vie s'est montrée méchante et la branche s'est cassée, pourtant ta Daphné est encore ici avec toi, arrête de penser à cette vigne et à ces oliviers... Mais ce n'était pas à la campagne que pensait Tristano, il regardait l'horizon derrière le feuillage des oliviers souffrants et il pensait à ce pays pour lequel il avait pris son fusil, est-ce que ça avait valu la peine, et pendant ce temps il balayait le paysage de son regard et s'appuyait contre le dossier de son siège de toile comme ceux des cinéastes que Daphné lui avait offert par plaisanterie pour un de ses anniversaires, en écrivant la phrase de Scarlett O'Hara avec un feutre sur le dossier, demain est un autre jour, afin qu'il ne soit pas le réalisateur d'un cinémascope amer qu'on pouvait contempler depuis la terrasse couverte, mais qu'il pense qu'au fond dans la vie il y a toujours quelque chose qui vaut la peine pour autant qu'on n'ait pas l'âme rachitique, et qu'il faut lutter contre le rachitisme de certaines journées, quand la source semble tarie, car le courant peut tout à coup revenir, tu ne t'y attendais plus et alors quelle beauté, un jet d'eau fraîche arrive, qui t'inonde, te revigore, t'entraîne, d'où vient ce fleuve souterrain, alors que la plaine semblait si sèche, quels méandres cachés a-t-il suivis pour arriver jusqu'à toi, et pour te dire que demain est un autre jour ? En attendant il regardait en cinémascope la plaine si féconde, qui

lui semblait sèche, les exploitations, les vignobles et les entreprises en société anonyme ou à gestion familiale, des hectares à perte de vue, appartenant pour la plupart à des Allemands ou à des Américains désormais, avec quelques exceptions pour l'aristocratie locale, de façon à préserver les traditions, ou faire semblant, et l'entreprise qui l'embêtait le plus était celle nommée Pontormo, non tant pour l'appellation d'origine contrôlée qu'on avait donnée au vin, d'après lui tout à fait infondée, que parce qu'ils avaient volé l'effigie d'un peintre qu'il aimait plus que tout autre pour faire figurer sur l'étiquette un de ses tableaux dans une version pop du style de ce peintre américain au regard sinistre... Je divague, et d'ailleurs ces choses ne m'intéressent pas, mais à bien y réfléchir rien n'est intéressant dans cette histoire, sauf une chose, peut-être, le hic, encore que je ne sais pas si j'aurai envie de te raconter le hic, je dois y réfléchir, dans le fond le hic de Tristano tu l'as raconté mieux que moi, tout est tellement clair dans ton livre, pourquoi devrais-je te casser la baraque ? Quoi qu'il en soit je suis à présent fatigué, et toi aussi tu dois être fatigué, je ferais bien une petite sieste, peut-être t'appellerai-je plus tard à l'aide de cette sonnette que j'ai fait installer, ça sonne dans toute la maison, ici aussi, tu veux l'entendre ?, elle fait cracra, on dirait un crapaud, je n'ai pas fait exprès, c'est un pur hasard, l'électricien m'a expliqué que ça dépendait de l'amplificateur en celluloïd, il est tombé et s'est fissuré... tu t'es fait donner une bonne chambre par la Frau, pas vrai ?, je te l'ai déjà dit, ne reste pas dans la première qu'elle t'a proposée, demande à changer, elle n'offre jamais tout de suite la meilleure, non par méchanceté, c'est simplement dans sa nature, il me semble qu'il y a une grosse mouche, tu l'entends ou c'est moi qui ai un bourdonnement dans les oreilles ?

Pirimpipim, pirimpipim, pirimpipim, elle avait des yeux des yeux d'opale qui me fascinaient, qui me fascinaient, il y avait l'ovale de son visage pâle de femme fatale qui me fut fatal... Tu entends comme les petits oiseaux gazouillent ?, moi aussi je gazouille aujourd'hui, je me sens joyeux, la journée est plus fraîche, on le sent, le vent s'est levé, on s'est connu, on s'est reconnu, on s'est perdu de vue, on s'est reperdu de vue, on s'est retrouvé, on s'est réchauffé, puis on s'est séparé... Par des

journées comme celle-ci il faut descendre vers une plage que je connais, l'écrivain, tu enlèves ta chemise qui gonfle au vent, c'est le premier jour de libeccio, il n'est pas encore fort, il arrive par rafales et t'ébouriffe les cheveux, quelques pas seulement vers la pinède et tu es sur la plage, le visage devient aussitôt humide d'embrun, tu peux te lécher les lèvres, elles ont un goût de... le soleil tape fort, ah ! quelle envie, tu la sens dans l'aine, elle te fait mal, quelle chaleur, qui brûle tout, le soleil, le sable, le ventre, la plage est déserte, mais elle, où est-elle ?... Je me suis réveillé en sentant ses baisers sur mon front brûlant, ses baisers sur mon front brûlant, pirimpipim, pirimpipim... tu regardes l'horizon et tu plisses les yeux à cause de la lumière, il n'y a vraiment personne, déshabille-toi, vas-y, laisse sur la plage ce que tu as sur toi, Giuditta ! Tu l'appelles, la pinède au fond répond, Giudittaaaa ! C'est moi, Giuditta ! C'est moi, Giudittaaaa ! J'ai envie de toi, Giuditta ! J'ai envie de toi, Giudittaaaa !, on s'est connu, on s'est reconnu, on s'est perdu de vue, on s'est reperdu de vue, on s'est séparé, puis on s'est réchauffé, pirimpipim, pirimpipim, pirimpipim, chacun pour soi est reparti dans le tourbillon de la vie, pirimpipim, pirimpipim... les témoins sont durs et petits comme deux noix, stupides témoins, ils ne servent à rien, tandis que lui est dur comme un bâton, Giuditta !, l'envie te prend de danser, écarte les bras... je l'ai revue, un soir la-la-la, elle est retombée dans mes bras, elle est retombée dans mes bras... comme elle est grande la piste de danse de cette plage, une autre fois dans tes bras, retombée dans tes bras, et maintenant tu dances et elle danse avec toi, idiot, tu es finalement arrivée, je n'en pouvais plus, je n'en pouvais vraiment plus, ça fait une heure qu'il est comme ça, à me faire presque mal, je n'en pouvais plus, allons au village, là-haut sur les collines, dit-elle, Sassète, c'est la fête du pistou, le pistou ne m'intéresse pas, dis-tu, allons plutôt dans la cabine, la cabine est fraîche de ses roseaux, entre les frais roseaux, pirimpipim, pirimpipim, mais cette plage se trouvait-elle vraiment en Provence, qu'en dis-tu, l'écrivain ?, c'était une plage provençale ?... peut-être que oui, peut-être que non, il se peut que je me trompe, cela n'a pas d'importance, aujourd'hui je me sens heureux comme un petit oiseau, tu les entends gazouiller, les petits oiseaux ? Entre-temps ils sont entrés dans la cabine, il n'y a même pas besoin d'étendre une serviette, le sable est tiède mais dedans il fait frais, ah ! Cary, Cary, dit-elle. Elle t'embrasse. Tu me fais mourir, Cary. Stupide Giuditta, que faisais-tu ailleurs ?, pourquoi as-tu

tant tardé à rentrer ?... on s'est connu, on s'est reconnu... comme tu es stupide, Giuditta, mais pourquoi m'appelles-tu Cary ?, je ne suis pas Cary, c'était ton oncle. Ah ! c'est vrai, Clark, tu as toujours voulu que je t'appelle Tristano, oui, comme ça, Tristano, ça suffit, non, oui, continue, pirimpipim, pirimpipim, quand on s'est connu, quand on s'est reconnu, pourquoi se perdre de vue ?... et quand on s'est retrouvé, quand on s'est réchauffé, pourquoi se séparer ? Tu le sais, l'écrivain ? Non tu ne le sais pas, je ne le sais pas moi-même, comment pourrais-tu le savoir, toi qui ne sais rien de Tristano, et sais-tu que je ressens ici, précisément ici, la même urgence que ce jour-là ?, précisément ici, où la gangrène me ronge, oui, à l'aine, c'est le même désir... ça te semble absurde ? Je comprends que ça te semble absurde, et en fait ça ne l'est pas, je ressens ici le même désir qu'alors, tel quel, pour le reste il n'y a plus rien, tout s'est éteint avec la chair morte, mais il y a ce même désir... le désir est resté, et il n'y a plus la chair, tu ne peux pas comprendre, qu'est-ce que tu peux comprendre, toi, qu'est-ce que tu sais, toi, d'un autre corps, de mon corps ?

... Quel jour sommes-nous ? Je ne suis pas mort, je gardais seulement les yeux fermés mais je ne suis pas mort, il te faut encore patienter... Aujourd'hui je suis très lucide, la fièvre a dû baisser, je n'ai plus de cauchemars. Je t'ai parlé des cauchemars ? Si c'est le cas, ne jette rien, tout rentre dans une vie, en particulier dans la vie des héros, y compris les cauchemars... J'ai un sifflement, tu l'entends ?, quand je respire j'ai un sifflement de la gorge, mais sois tranquille, ce ne sera pas pour aujourd'hui, la chose sera longue, il te faudra de la patience, et à moi aussi. Quel jour sommes-nous ? Quand nous serons le dix août, dis-le-moi, n'oublie pas, mais c'est peut-être déjà passé. J'ai beaucoup dormi, je dois avoir beaucoup dormi. Ou peut-être non... en une minute de sommeil peuvent entrer parfois des années... La Frau lésine sur la morphine, elle est conne... ou peut-être pense-t-elle que ça me fait du mal, la pauvre... Parfois les souvenirs semblent en gélatine, les choses collent l'une à l'autre comme désossées, elles fondent, tu vois un visage... arrête-toi, dis-tu, je t'ai attrapée, idiote, tu ne me reconnais pas ?, c'est moi, tu ne me vois pas ?, c'est moi, attends un moment...

Elle te sourit... Ah ! tu m'as reconnu, dis-tu, et à l'inverse elle te sourit d'un air moqueur, turlututu, mon cher, turlututu, et elle cligne de l'œil... Elle avait des paupières si allongées, et le sourire de malice est vraiment le même, mais la bouche a changé, et le visage aussi, comme si c'était de la cire chaude qui se modèle toute seule, et c'est déjà un autre. Et celui-ci, qu'est-ce qu'il veut maintenant ? Ah ! mais c'est Sirio, tu le reconnais, c'est Sirio, qui mourut d'un cancer du cul... mais il demeure Sirio pour un instant seulement, il est déjà devenu Cary, le commandant américain qui se trouvait avec toi dans les montagnes, tu le vois bien, et Tristano aussi tu le vois comme si c'était un autre, quand il était le commandant Clark, au fond ils étaient la même personne, unis par la peau, frères jumeaux, on l'appelait ainsi parce qu'il ressemblait à un acteur américain de ces années-là, avec une mèche lustrée de brillantine sur le front, il ne lui manquait que les moustaches. Et lui, ce jour-là, dans l'aube livide, il est en train d'attendre, caché derrière le rocher, il a le fusil-mitrailleur pointé, mais il te sourit comme s'il t'attendait pour te raconter une bonne histoire... et tu lui souris toi aussi, c'est étrange de se retrouver ainsi, après tant de temps, et lui est encore là, au même endroit, dans l'aube livide. Est-il possible qu'il n'ait pas bougé ? Oui, c'est possible. Les hommes ne bougent pas, ils demeurent sous le charme en de si nombreux moments fixes, sauf qu'ils ne le savent pas, nous croyons que c'est un flux continu qui petit à petit s'évapore, et en fait non, quelque part dans l'espace demeure ce moment fixe avec son geste et tout, comme par enchantement, une photographie sans plaque d'impression. Il faut être capable de la voir, mais elle existe, je te le dis.

... Bref, ça se passa ainsi, il la vit au fond du pré, devant la ferme, qui lui tournait le dos, il posa la lunette astronomique qu'il portait en bandoulière, car il était arrivé dans les montagnes sans une arme, et il pensa qu'il s'agissait d'un miracle. Elle portait une paire de petits pantalons de cuir qui lui arrivaient à mi-jambe, des grosses chaussures, et elle avait une mitraillette à l'épaule dont le canon se mêlait à ses cheveux noirs défaits dans le dos. Il se mit à trembler. En raison de la surprise, de l'émotion, quelque chose que je ne saurais te décrire, comme une petite flamme qui lui explosait dans la poitrine, avec les tempes qui battaient

très fort. Il cria, Daphné ! Elle ne se retourna pas. Elle parlait avec quelqu'un, un soldat à l'uniforme savoyard, lui sembla-t-il. Il cria encore, Daphné !, et il se mit à courir. Elle se retourna en entendant les pas, avec la main déjà sur la détente, en garde. Elle le regarda les yeux grands ouverts de surprise, ils étaient d'un intense bleu ciel, avec une expression un peu moqueuse, en raison peut-être d'un léger strabisme. Je m'appelle Marilyn, dit-elle, que veux-tu ? Elle n'avait pas plus de vingt ans, et parlait avec la voix de quelqu'un qui est habitué à commander. Je suis nouveau, balbutia-t-il, j'arrive de Grèce. Je m'occupe des contacts avec les alliés, dit-elle, je suis américaine, tu peux m'appeler capitaine, capitaine Mary. Rosamunda t'irait mieux comme prénom, dit-il. Ne joue pas au petit spirituel, dit-elle, qui est Rosamunda ? C'est un morceau de Schubert, dit-il.

La Frau voulait me mettre la pendule sur la commode, au moins tu verras l'heure qu'il est, dit-elle, il te suffit de tourner la tête, comme ça tu pourras t'orienter durant la journée, tu es toujours à demander l'heure. Je lui ai répondu que le tic-tac me dérangeait, mais elle ne s'est pas avouée vaincue. Avec la cloche de verre on ne l'entend pas, dit-elle, même un tuberculeux ne l'entendrait pas. Un tuberculeux non, mais moi oui, j'entends tout... la nuit, le ver qui ronge l'armoire fait un bruit insupportable, on dirait une voix dans une caverne... c'est une armoire de châtaignier, les vers aiment beaucoup le bois de châtaignier, et plus il est vieux plus ils y prennent goût, je connais bien les vers... je lui ai dit exactement cela, je connais bien les vers, Renate, il faut le voir pour le croire, jette un coup d'œil à ma jambe... et je connais bien aussi les bruits, j'ai un fil direct avec le souterrain, je suis déjà relié, j'entends même marcher les fourmis, qui ont des pattes légères comme des poils. Tu prends trop de morphine, dit-elle par dépit, tu parles de fourmis, c'est la troisième piqûre que je te fais depuis hier soir, mais bon, si tu es dérangé par la pendule sur la commode, pas de problème, pourtant, à présent que tu as quelqu'un qui est là toute la journée à t'écouter, c'est à lui que tu demanderas l'heure, moi j'ai trop à faire. Trop à faire... ce qu'elle aura de trop à faire est un mystère, c'est la femme d'Agostino qui s'occupe des tâches ménagères, un fournisseur apporte les provisions...

son occupation revient à donner des ordres à qui lui tombe sous la main. À toi aussi elle te donne des ordres ? Quoi qu'il en soit, si je ne m'oriente pas de jour, la nuit c'est plus facile, il y a un avion, je ne sais si tu l'as déjà entendu, peut-être pas, à minuit tu dors probablement, et puis il est trop haut, il fait un bourdonnement lointain, c'est l'avion de minuit, je l'appelle ainsi... il est ponctuel, peut-être retarde-t-il parfois mais de peu, il frappe minuit mieux que cette stupide pendule qui ne sonne plus, elle fait seulement tic-tac... tu peux le voir de la fenêtre de ta chambre, mais il faut l'attendre, parce que quand tu entends le bruit il est déjà passé, tu verras, ce sont deux petites lumières bleues parallèles... ça fait désormais dix ans qu'il passe, je le remarquai précisément le soir de notre retour définitif dans cette maison, nous étions très fatigués à notre arrivée, tu peux le comprendre, cet après-midi d'août nous étions partis d'une petite place de Plaka où Daphné par plaisanterie s'était mise à flotter à la hauteur de la branche d'un oranger, je l'avais priée de ne pas me laisser rentrer seul, et nous avions fait le voyage... cette nuit-là je ne parvins pas à trouver le sommeil, ça arrive quand on est trop fatigué, je me mis à la fenêtre, tu sais ce que c'est, une cigarette... C'est un avion qui vient du sud et qui va vers l'occident, quand il arrive à notre hauteur, précisément ici au-dessus de la maison, il tourne vers la côte... pour lui c'est tout de suite la mer... je l'imagine qui passe sur la Sardaigne, un voyageur qui par le hublot voit en bas de petites lumières se demande qui habite ces lumières, qui il peut y avoir là en bas, dans cette maison, dans ce village... impossible de le savoir, tout comme je ne sais pas qui est le voyageur qui se le demande, mais pendant ce temps nous nous l'imaginons, lui et moi, et sans savoir qui nous sommes nous avons pensé la même chose... et puis le voilà au-dessus de l'Espagne... peut-être passe-t-il même par Pancuervo, à Pancuervo aussi il y aura bien quelqu'un qui à minuit ne dort pas et regarde cet avion... et enfin il survole le Portugal, puis c'est l'océan, eh oui, il n'y a pas d'autre solution, mon cher, il faut traverser l'Atlantique... et tu es tout de suite en Amérique, parce qu'en avion on y arrive vite en Amérique. L'Amérique... Mon père a toujours rêvé d'aller en Amérique, c'est mon grand-père qui me le racontait, il pensait que là-bas il aurait pu poursuivre ses recherches, en Amérique il serait devenu un biologiste connu dans le monde entier... L'Amérique... comme elle devait être belle l'Amérique au temps où mon père en rêvait ! Il savait tout des

prairies, des Indiens séminoles, de Benjamin Franklin, de Charlie Chaplin, de Walt Whitman, de l'Empire State Building, de la musique... ça aussi mon grand-père me le racontait, personne ici chez nous n'appréciait alors cette musique, elle paraissait sonner faux, c'était une musique de nègres... ignorants... mais mon père avait un phonographe, et les disques lui arrivaient directement d'Amérique... c'est mon grand-père qui m'apprit à aimer cette musique, après la mort de mon père, désormais son épée de garibaldien ne m'amusait plus, et il avait inventé un jeu pour les dimanches au matin, on entrait sur la pointe des pieds dans le bureau de mon père, comme si celui-ci avait eu l'œil collé à son microscope et qu'il ne fallût pas le déranger, puis mon grand-père mettait le disque d'un type qui jouait de la trompette et il s'enthousiasmait, il roulait ses moustaches blanches en suivant le rythme, écoute ce musicien, disait-il, écoute comme il fait pulser la vie dans sa trompette, la vie est souffle, mon garçon, au commencement était le verbe, et qui sait ce que les prêtres ont pu imaginer là-dessus, mais le verbe est souffle, mon garçon, rien d'autre que respiration... dans la vie il faut aimer la vie, et la vie devra toujours te plaire, souviens-t'en, la mort plaît aux fascistes... Oh, l'écrivain, si tu regardes dans la bibliothèque, à côté de la table sous la fenêtre il y a la lunette de mon grand-père et le microscope de mon père... Comme c'est étrange, pense un peu, mon père étudiait les vies très proches au microscope, mon grand-père cherchait celles très lointaines avec sa lunette, tous les deux avec des lentilles. Mais la vie se découvre à l'œil nu, ni trop lointaine ni trop proche, à hauteur d'homme... Mon père aimait beaucoup New York et il mourut avant d'y aller... Moi aussi j'aurais tellement voulu aller à New York, mais je n'y ai jamais été, l'occasion ne s'est jamais présentée. Tu connais, New York ? Quelle question, qui n'est pas allé à New York, de nos jours, et puis dans votre milieu... Tu sais, ça me plairait vraiment de prendre cet avion dont je te parlais, un de ces soirs, il s'en faudrait de peu... Excuse-moi, de quoi étais-je en train de parler, je crains d'avoir sauté du coq à l'âne, peut-être étais-je sur le point de m'endormir, tu te mets à parler entre veille et sommeil et il te sort des discours sans construction, peut-être que nous reprendrons après, j'ai l'impression qu'il est tard... Tu penses que je pourrais fumer une cigarette, ne serait-ce que deux bouffées, sans que la Frau s'en rende compte ? Si jamais, ouvre la fenêtre, de toute façon avec la chaleur qu'il fait.

J'ai entendu dire que tu n'as jamais voulu aller chez dingodingue. C'est ça qui me plaît chez toi, félicitations, il y a toujours plein de pédants chez dingodingue, ils sont là à parler doctement de tout, ce qui plaît aux gens cette année, si tel ou tel type du gouvernement s'habille bien ou s'habille mal, s'il serait mieux de voter un peu plus de ce côté-ci ou de ce côté-là, et comment ça va se terminer avec le trou d'ozone, et si par hasard le monde était carré, on ne sait jamais... dieu sait combien de fois on t'aura invité, surtout après que ton premier roman a triomphé aux États-Unis, c'est typique, d'abord ils ne te regardent même pas, mais si tu gagnes un prix aux États-Unis tu deviens une star et tu ne peux pas échapper à dingodingue... Tristano se la joue en héros, dans ton roman, mais tu lui fais avoir peur, et ça m'a plu, les héros ont peur, c'est ce que les simplistes ignorent, mais il surmonte sa peur... mais il y a un autre mais, et là tu as réussi un vrai morceau de bravoure, serait-ce que le héros réussit à vaincre la peur du fait que celle-ci l'a désormais écrasé ?... bref le héros surmonte sa peur parce que la peur l'a vaincu. À vrai dire tu t'es trompé, mais le raisonnement est digne d'intérêt... Tu es un type compliqué, et on n'écrit pas un livre comme le tien pour se laisser ensuite attraper par un dingodingue... tu es d'ailleurs un peu sénateur, passe-moi cette expression, dans le sens que tu as une façon de faire assez austère, tu cultives bien le genre, quand je pensais à toi je te voyais en toge blanche, comme certains sénateurs, à la Sénèque, si je puis dire, étant donné aussi ton style d'écriture, mais peut-être Sénèque n'était-il pas sénateur, je l'ignore... Écoute, est-ce qu'en n'allant pas chez dingodingue ce n'était pas une manière d'y aller tout de même ? Excuse la malice, mais comme tout le monde dit que tu te refuses à aller chez dingodingue, tu es sur les lèvres de tout le monde et à la fin ne pas y aller revient en quelque sorte à y être allé... car dingodingue est terrible, mon cher écrivain, il te roule de toute façon, que tu y ailles ou que tu n'y ailles pas, tu n'y avais jamais pensé ? Je sais ce qu'ils ont dit de toi dans une émission de dingodingue que la Frau appelle la purge cathodique. Je suis très informé de cet engin même si je ne le regarde pas, la Frau me tient au courant. Le mois dernier, alors que je venais de me coucher, elle apparaît à la porte et me fait, mon petit monsieur, à la purge cathodique

de ce soir ils ont parlé de l'écrivain que tu lisais hier. Renate, viens-en au fait, lui fais-je. L'émission d'aujourd'hui s'intitulait le courage de changer d'idées, le présentateur fait le tour des invités et d'un air mielleux il dit, nous avons aussi invité le célèbre auteur d'un roman primé qui parle du courage, mais il a malheureusement décliné l'invitation, nous ne voudrions pas qu'il ait peur de notre émission, alors nous vous attendons, monsieur l'illustre écrivain, vous savez nous sommes gentils, allons, courage... J'ai compris, Renate, et après ?, lui ai-je demandé. Tu ne m'as pas dit que tu aurais besoin de quelqu'un qui vienne t'écouter, mais qui devrait être un écrivain ? Et elle a refermé la porte avant que je puisse répondre...

Aujourd'hui je me sens bien, vraiment bien, je vais tout te raconter point par point, avec logique, c'est le morceau de choix, ce sera le moment fort de ton livre, alors écoute et écris, écris et tais-toi, tu es prêt ?... C'est l'aube. Tristano est seul dans cette maudite forêt, et il a peur. Car les héros aussi ont peur, tu l'as dit toi-même. Et puis Tristano ne sait pas encore qu'il est un héros, il est seul, caché derrière un rocher devant le refuge du commandant, il sait qu'il est seul parce que tous ses compagnons sont descendus cette nuit-là pour une opération dans la vallée, c'est le commandant lui-même qui en a donné l'ordre, une caserne à prendre d'assaut dans le petit village, il y a des armes et des munitions, et des républicards aux ordres de Salò qui surveillent, il faut faire une sortie, c'est pour ça que les compagnons sont descendus dans la vallée, et Tristano est seul dans la maudite aube de cette maudite forêt, une aube qui devrait être rose, douce, pas faite pour les jours de tragédie, mais pour aimer, pour embrasser le corps d'une femme dans un lit, ce serait fait pour l'amour, et non pour rester derrière un rocher en tremblant de peur, c'est une aube glaciale. Combien sont-ils ? D'habitude ils sont prévoyants, ils ne viennent jamais en petit nombre pour leurs incursions, ils doivent être à dix, ou vingt, un peloton entier. Tristano a entendu les tirs, les rafales de mitraillettes, quelques cris, et maintenant un silence de mort, dans l'aube qui apparaît, une aube dangereuse, car le jour est un ennemi, pour Tristano, il est seul derrière ce rocher, et eux sont si nombreux. Le silence est retombé sur le massacre. Mais pourquoi

s'attardent-ils ? Pourquoi ne sortent-ils pas ? Que font-ils dans le refuge ? Peut-être cherchent-ils des papiers, des cartes, des notes ? Ils ont réussi un coup de maître, ils ont éliminé le commandant le plus dangereux de toute la zone, un grand commandant, pas n'importe lequel, ce commandant, pas un partisan improvisé de bonne volonté, non, c'est un vieux militaire, il a fait la Grande Guerre, en mil neuf cent quinze il était déjà officier avec de hautes responsabilités de commandement, c'est un homme qui connaît la stratégie, il est calme, expert, pondéré, décidé, les nazis le craignent, il leur a causé de lourdes pertes, l'ordre de l'éliminer est venu du haut commandement allemand en Italie, peu important les hommes de sa formation, c'est lui qu'il faut éliminer, une fois la tête du rebelle écrasée le corps ne vaut plus rien, ce seront de pauvres gars dans le maquis sans dessein précis, il est urgent de le mettre hors service, et à présent ils y sont parvenus. Mais quelqu'un les aura conduits jusqu'ici, autrement comment auraient-ils fait pour arriver au refuge ? Tristano connaît le refuge, qui est aussi le quartier général, il y a quatre pièces, dans cette maison abandonnée, au rez-de-chaussée se trouve la cuisine, où se tiennent les réunions, se discutent les actions, se préparent les plans et se reçoivent les ordres, puis il y a une chambre contiguë, où dorment les deux soldats de l'armée savoyarde, deux jeunes militaires, des garçons très gentils dépourvus d'expérience qu'il vaut mieux ne pas employer dans les actions, ils servent de sentinelle, ce sont les gardes du corps du commandant, à l'étage se trouve une espèce de fenil, où les paysans faisaient sécher les figues et les châtaignes sur des claies, puis il y a la chambre où dort le commandant. La fusillade a eu lieu à l'étage inférieur. Tristano a vu l'éclat des coups de feu dans le cadre des deux petites fenêtres à côté de la porte en bois toute branlante de cette petite maison de fable située à la lisière de la forêt. Mais pourquoi ne sortent-ils pas ? Il fait froid. L'aube est froide. Tristano a peur, derrière ce rocher. Les héros n'ont pas peur, mais Tristano ne sait pas encore qu'il est un héros, il est un homme seul qui serre sa mitraillette soustraite à un Allemand tué, il a les mains gelées, les pieds gelés, il lui semble être incapable de penser, même si sa tête pense à une vitesse incroyable, ses yeux sont fixés sur la petite porte branlante, de temps en temps il regarde autour de lui, mais de façon si rapide qu'il ne voit rien du paysage qui l'environne, il s'aperçoit seulement que la lumière augmente d'intensité, sous peu il fera pleinement jour. Il pense, depuis combien de temps ai-je

entendu la fusillade, dix minutes, une heure ? Tristano a dormi dans la cabane à la lisière de la forêt, où les paysans abritaient auparavant leurs cochons, il avait choisi d'y dormir, cette nuit-là, plutôt que dans la grotte en bas le long du torrent, où il dort d'habitude avec ses compagnons. Pourquoi ? Tristano ne sait dire pourquoi. Pourquoi, pourquoi, pourquoi...

... pourquoi, pourquoi, pourquoi. Tu es venu jusqu'ici pour connaître le pourquoi de la vie de Tristano. Mais dans la vie il n'y a pas de pourquoi, on ne te l'a jamais dit ?... pourquoi écris-tu ? Ou fais-tu partie de ceux qui cherchent le pourquoi, qui veulent mettre toutes les choses à leur place ?... Alors écoute, un des pourquoi tient à ce que dans les montagnes il avait rencontré l'Américaine, je te l'ai déjà dit, Marilyn, qu'il appela aussitôt Rosamunda, parfois il l'appelait aussi Guagliona, mais plus rarement, quand il lui tirait les cheveux sur la nuque, ces cheveux qu'elle portait en tresse durant le jour, et il lui disait défais ta tresse, Marie-Madeleine, défais ta tresse, Guagliona... Tu voudrais connaître d'autres pourquoi, pourquoi il alla dans les montagnes, et comment, et quand, et Daphné, ce qu'il en fut d'elle... Tu es trop curieux, l'écrivain, qu'est-ce que ça peut te faire ? Et puis excuse-moi, c'était logique, que pouvait-il faire d'autre, il était désormais un débandé, un soldat fugitif, il était rentré à la maison après que Badoglio eut renvoyé tout le monde chez soi, il aurait pu choisir de se cacher dans le fenil, sous la paille, étant donné que les nazis ratissaient partout, ou rejoindre son roi à Brindisi ou par là-bas... Se mettre sous la paille ne lui plaisait pas, et toi à sa place est-ce que tu aurais rejoint un roi qui avait laissé les Italiens en plan pour aller manger des orechiette aux pousses de raves ?... D'une certaine façon Tristano fit de même, en allant résister dans les montagnes, car pour lui les raves vinrent après... mais tout cela est dit par pur esprit d'escalier, pour autant que j'aie encore de l'esprit, car j'ai pris de la morphine... Tu sais que la Frau m'en a administré deux doses ? La Frau est ainsi faite, un jour elle lésine, le lendemain elle double la portion, elle s'émeut... elle est antipathique, tu as vu cette bouche si dure, mais à l'intérieur... d'après moi elle a toujours pleuré à l'intérieur sans pleurer au-dehors, qui sait comment elle fait, j'ignore si

c'est son caractère ou si cela tient au fait qu'elle est allemande, les Allemands me semblent parfois être des gens qui peuvent pleurer à l'intérieur sans pleurer au-dehors, il suffit de lire certaines choses qu'ils ont écrites... nous, nous sommes différents, peut-être pleurons-nous beaucoup au-dehors et qu'à l'intérieur tout reste au contraire tel quel... un fait hydraulique... d'après moi l'âme obéit elle aussi à des lois hydrauliques... je me suis perdu, où en étais-je ?... tu aimerais en savoir plus sur Daphné, et pourquoi et comment, à propos du fait qu'il l'abandonna en Grèce... attends un peu, tu crois vraiment qu'il devait l'emmener avec lui dans les montagnes après tout ce qu'elle avait souffert dans son pays ?... et puis que t'importe Daphné ? Daphné est la seule belle chose de toute cette histoire, le reste est un désastre... tu n'y crois pas ?, alors regarde autour de toi, si tu n'y crois pas, et demande-toi pourquoi, ou dans quel but, dans quel but Tristano alla-t-il dans les montagnes avec une lunette en bandoulière ?... ah ! ça tu l'ignoris, tu ne l'aurais jamais imaginé, ça me fait plaisir de te le dire, ces choses-là vous plaisent, à vous les écrivains, ensuite vous brodez dessus... dans les montagnes Tristano portait une mitrailleuse à l'épaule, et avec cette mitrailleuse il devint le héros que tu sais, mais il fit le chemin jusque-là avec une lunette en cuivre à laquelle il était très attaché, elle appartenait à son grand-père, avec cet engin il avait découvert le ciel dans son enfance, et il l'avait emporté avec lui pour regarder les étoiles depuis le sommet des montagnes, parce que plus tu es haut et mieux tu vois les étoiles... Un Anglais qui comme toi écrivait des livres a dit que nous sommes tous dans un égout mais que quelques-uns d'entre nous regardent les étoiles, et peut-être Tristano avait-il envie de regarder les étoiles du fait que son pays était bel et bien un égout... Le tien, à présent, comment est-il ? Il te plaît ?

Un autre morceau du poème de la Frau m'est revenu en tête, c'est un poème très long, mais elle le dit par étapes, c'en est devenu une torture... J'ai vu un crapaud qui sautait du bord du fossé et emportait mon bien le plus grand, c'était une créature lisse et répugnante, une blancheur molle de velours, elle m'avait volé un vieux médaillon et me le ramenait

corrodé par sa bave, un vieux médaillon avec une photographie et à l'intérieur duquel dort l'écho de ma bien-aimée.

... Les cigales ont cessé... il doit faire déjà nuit, tu es peut-être fatigué d'écrire. Mais tu es venu pour ça, non ? Et moi aussi je suis fatigué de parler, mais c'est pour ça que je t'ai fait venir, si la Frau vient nous déranger dis-lui que nous n'en avons plus pour longtemps, dix minutes, parce que je ne sais pas si j'aurai encore la force de raconter la suite demain. Et elle est importante, tu le sais mieux que moi, tu l'as reconstruite dans ton livre, tu as même gagné un prix, ou je me trompe ? Si je te renvoyais maintenant, tu passerais une nuit blanche, pire que la mienne, en craignant que demain je ne retrouve plus le fil, tu l'aurais dans le baba, pas vrai ?, toi qui as fait tous ces kilomètres pour venir ici m'écouter dans cette odeur de phénol et de gangrène, et moi au moment le plus fort je perds le fil... Sois tranquille, je ne l'ai pas perdu, car la porte branlante s'ouvre tout à coup, à l'intérieur de la maison il fait sombre, et Tristano ne réussit pas à voir quoi que ce soit. En avant, pense-t-il, sortez, sales bêtes. Voici le premier, finalement. Mais il le connaît, c'est Stefano, qui était toujours si cordial, le concierge de l'école du village dans la vallée, celui qui lui avait laissé entendre qu'on pouvait se fier à lui. Et à présent il est vêtu de noir lui aussi, avec le pompon sur le chapeau, le cochon. Stefano regarde autour de lui avec méfiance, il craint d'être découvert, il vérifie qu'il n'y a personne, fait un signe vers l'intérieur, un Allemand sort, puis deux, trois, quatre... Tire, se dit Tristano, ce ne sont que quatre salopards. Le doigt appuie avec impatience sur la détente de la mitraillette mais Tristano se retient, s'il y en avait d'autres dedans il serait cuit. Pendant ce temps les cinq avancent dans le pré, ils s'approchent, s'ils le voient c'est un homme mort, que faire, cette attente est un coup de poker, Tristano, abats tes cartes, tire. À cet instant on entend une voix de femme qui chante, c'est une voix mélodieuse et elle chante une mélodie étrange avec des paroles étranges, une ancienne berceuse comme est ancien le timbre de cette voix, est-il possible qu'une voix de femme chante dans une forêt de montagne à l'aube après un massacre ? Mais cette voix existe-t-elle vraiment ? Tristano l'écoute, il se souvient de ce qu'il a lu chez les Pères de l'Église,

c'est une voix interne, elle ne peut venir de dehors, lui seul peut l'entendre, les Pères de l'Église l'appelaient la voix des anges, seuls l'entendent ceux qui peuvent l'entendre ou qui veulent entendre ce qu'ils désirent entendre, c'est une voix très ancienne, qui envoûte, et elle dit... j'avais un petit cheval moucheté, il comptait les pas que faisait la lune, j'avais un beau petit cheval à robe brune et il m'a abandonné, on voit bien que je n'ai pas de chance en amour... et l'on comprend qu'elle berce un landau, et à ce moment-là le pré, les montagnes, la forêt, tout se met à ondoyer comme un berceau poussé par les mains d'une femme qu'on ne voit pas, on entend seulement sa voix qui chante, j'avais un petit cheval sans queue, je le tenais attaché avec une corde, il tire il tire la corde s'emmêle, il fait comme l'homme quand il est amoureux... et tout ondoie devant les yeux de Tristano, à présent les Allemands sont finalement tous sortis sur le terrain devant la maison, ils sont réunis en un petit groupe stupéfait et pris d'enchantement par la voix d'une femme qui berce tout le paysage, fate la ninna, fatela la nanna, questo cittino l'è della su' nonna(4)... voilà ce que chante la voix de sirène, et tous les Allemands sont sous le charme, proches du sommeil et de l'oubli, immobiles l'un à côté de l'autre comme dans une photo de famille, comme un monument aux morts. Tristano tire une première rafale, une deuxième, une troisième, et en tirant il chante lui aussi, accompagnant la voix qui l'a sauvé, fate la ninna, fatela la nanna, questo cittino l'è della su' nonna, oh oh... la forêt renvoie l'écho des rafales, une grappe d'échos qui rebondit d'une pente à l'autre, de la montagne à la vallée, et qui se perd au loin comme un tonnerre qui dégringole à l'horizon. Tristano est à présent le nouveau commandant de la brigade de partisans, le grade du vieux commandant massacré par les Allemands lui est revenu, mais il ne le sait pas encore, il ne sait rien, Tristano, il est là, debout, à découvert, à côté du rocher qui le cachait, un rayon de soleil à peine surgi l'illumine comme on le fait pour les héros dans les scénarios de films en couleurs. Vas-y, Tristano, avance vers les proies abattues, mets un pied sur leur poitrine et soulève ta mitrailleuse en un geste triomphateur, c'est ainsi que nous voulons nous souvenir de toi, tels sont tes mémoires, nous sommes en train d'écrire ta biographie. Et toi, tu peux y aller, l'écrivain, il doit être tard et ça suffit pour aujourd'hui, tu as entendu ce que tu voulais entendre.

La vie ne procède pas par ordre alphabétique comme vous le croyez. Elle apparaît... un peu ici et un peu là, comme bon lui semble, ce sont des bribes, le problème est ensuite de les recueillir, c'est un petit tas de sable, et quel est le grain qui soutient l'autre ? Il arrive que celui qui est au sommet et qui semble soutenu par tout le tas soit au contraire celui qui tient ensemble tous les autres, parce que ce tas n'obéit pas aux lois de la physique, tu enlèves le grain dont tu pensais qu'il ne soutenait rien et alors tout s'écroule, le sable glisse, il s'étale et il ne te reste rien d'autre à faire que des gribouillis avec le doigt, des allées et venues, des sentiers qui ne mènent nulle part, et ainsi de suite, tu es là à tracer des allées et venues, mais où sera-t-il passé, ce grain béni qui tenait tout ensemble... et puis un jour le doigt s'arrête tout seul, il n'arrive plus à faire des gribouillis, il y a sur le sable un tracé étrange, un dessin sans logique ni construction, et tu soupçonnes tout à coup que le sens de toute cette affaire était dans les gribouillis.

... Je dois apporter une correction, cette espèce de rêve que je te racontais, celui de la plage, ce n'était pas du tout Rosamunda, c'était Daphné, je peux te l'assurer car j'ai une preuve certaine, je n'y avais pas pensé avant, la pastèque... Il y a une belle pastèque coupée en deux, dans la cabine, une belle pastèque rouge posée sur la tablette de bois où l'on mettait les costumes de bain, je la vois comme si j'y étais, sur la route qui conduisait à la plage il y avait un gros bonhomme qui vendait des pêches, des melons et des karpùzhi, le mot m'est maintenant revenu, Daphné adorait les karpùzhi, pour elle le karpùzhi signifiait la Grèce, on fait même de la glace, avec la pastèque, en Grèce, tu sais, je me rappelle un été, la première fois que j'allai en Crète avec elle, une plage énorme et blanche, et cette pastèque que le gros bonhomme gardait dans de la glace pilée sur sa carriole, au bord de la route qui conduisait à la plage... certains après-midi, sur cette plage... dans la cabine à faire l'amour avec Daphné, après s'être couru après dans l'eau, et en se léchant nos peaux qui étaient pleines de sel... puis nous mangions une tranche de pastèque... ça ne pouvait pas être Rosamunda, Marilyn ne mangeait pas de pastèque, les Américains n'aiment pas la pastèque, peut-être parce que c'est tout de l'eau, sans vitamines.

J'ai entendu ce que chuchotait la Frau... n'écrivez pas ce qu'il raconte quand il est sous morphine. Elle a tort, tu dois tout écrire, tout, morphine ou pas, recueille tout ce que tu peux, les morceaux éclatés et aussi les bribes, car mon délire c'est aussi moi...

... Tu connais un poème qui parle d'une mère vêtue de noir pleurant sur le cadavre de son fils tué sur une place ? La Frau me l'a lu ce matin. Elle a le sens de la divination, elle me précède, elle lit toujours un poème qui se réfère à un épisode dont je veux te parler, elle est entrée dans la chambre et me l'a lu, on n'est pas dimanche aujourd'hui, j'en suis sûr, alors j'ai pensé que le récit que je te fais, et qui te semble peut-être dépourvu de toute construction, est comme une partition musicale où il arrive de temps en temps qu'un instrument parle à sa guise, avec sa voix, et il y a une baguette qui dirige toute la musique, sauf qu'on ne voit pas le chef d'orchestre, et tu sais qui tient la baguette ?, d'après moi c'est la Frau.

Tu ne peux même pas imaginer comment s'interrompent brutalement certains mois d'août qui viennent battre contre un septembre en avance, comme une voiture qui finit contre un arbre, et ils se recroquevillent et se dégonflent comme un accordéon qui perd le souffle. Que d'arrogance à la canicule de l'Assomption ou quand le ciel nocturne fait les feux d'artifice de la San Lorenzo et que les sens semblent si pleins et la vie une caverne aux très hautes voûtes, et pourtant quatre gouttes de pluie, le temps d'une rose et un seul jour suffit à avaler ce mois turgescant et triomphal... La vie aussi est ainsi faite, comme le mois d'août, tu te rends compte qu'elle se périme d'un instant à l'autre, quand tu ne t'y attendais vraiment pas, l'élastique s'est resserré et ne s'allongera plus jamais et dans un angle apparaît le corbeau pour dire son nevermore... La maison vide comme une courge sèche, et lui encore plus vide, et les mortes-saisons, et le jour

présent raide mort lui aussi, tout conjurait dans le sens de la plus absolue ataraxie, dans l'immobilité de l'horizon, seuls quelques mots zézayés, adressés au rien à l'écoute. Et quel épais brouillard... Comment vous sentez-vous ?, lui demandait le docteur Ziegler. Mollo-malo, répondait Tristano, je me sens mollo-malo, pour le reste j'irais bien mais je me sens mollo-malo. Le docteur Ziegler ne comprenait pas, il lui demandait de mieux s'expliquer, bitte, Herr Tristano, bitte. Mollo-malo c'est comme un chou trempé par l'averse, docteur, vous avez en tête ces feuilles avachies qui traînent leur bord dans la boue ?, elles sont mollo-malo... Et puis il ajoutait, c'est comme si j'avais eu un vasouillement, vous comprenez ? Le docteur commençait à avoir le soupçon d'un inconscient qui fonctionnait comme un langage, mais avec réticence, car il n'était pas de cette école... Quels diables de mots était-ce ? Tristano tergiversait, mystérieux. Bah, j'y pense la nuit, ou plutôt, ils me pensent, vraiment, je suis pensé, ce sont eux qui me pensent, et qui me poussent, ou mieux qui me piquent, ce sont comme les minuscules débris de quelque chose qui a éclaté en mille morceaux, et ils arrivent par ondes, quand la marée nocturne gonfle... Le docteur Ziegler, les mains dans le dos, appuyait son menton sur la poitrine. Un genre de rêves ?, demandait-il. Pas de réponse. Des demi-rêves, alors ? Voilà, c'est ça, docteur, presque, mais pas tout à fait, un genre de souvenirs qui flottent sur leur petite mousse, je suis à la bordure de mes nuits, certains me rejoignent et me provoquent, d'autres il me suffit de balancer le bras sur le bord du lit pour en pêcher un au hasard. Le docteur Ziegler se promenait de long en large comme s'il avait voulu creuser un sillon dans le pavement, peu lui importait que Tristano fut vautré dans un fauteuil sur la terrasse couverte, pour lui c'était comme s'il se trouvait dans son lit d'insomnies. Essayez d'en pêcher un au hasard, disait-il, laissez-vous aller, laissez pendre votre bras, fermez les yeux, faites comme si je n'étais pas là... Silence. Le docteur Ziegler s'immobilisait, il retenait même son souffle. On entendait seulement la campagne respirer, la terre, l'odeur du chaume, le bourdonnement des mouches bleues, une abeille, l'aboiement d'un chien, mais loin, loin, au-delà du monde. J'ai pêché une petite boîte de conserve de gambusinen, mais elle est ouverte, avec une petite clé enfilée dans la boucle de fer-blanc rouillée, murmurait Tristano comme en transe, nichts, absolut nichts, gambusinen kaputt. Le docteur remuait les mains dans son dos. Gambusinen ?, was bedeutet gambusinen, expliquez-moi, Herr

Tristano, concentrez-vous. Oh... oh... oh... Tristano était à la recherche de quelque chose ou peut-être son gosier émettait-il les anneaux concentriques du bruit de celui qui est désormais dans le monde des rêves ? Ziegler, patient, attendait en silence. Je devrais vous parler des antiques traditions schnabelewopsiennes, anthropologie archaïque, grognait Tristano, presque de la géologie, et il volait ainsi en rase-mottes sur des contrées vraiment incompréhensibles, à coup sûr introuvables sur des cartes géographiques, qui appartenaient probablement aux seuls archipels de son imagination, là où se trouve aussi l'île d'Utopie. Le Schnabelewops était une principauté, un mouchoir de terre enserrée dans une couronne de montagnes, avec aussi une vue sur la mer, et cette mer était la mer grecque d'où vierge vit le jour Vénus, c'était sous-entendu, un pays de pics inaccessibles mais aussi de pentes douces, et de prés, d'oliveraies et de châtaigneraies, sillonné par une myriade de rians ruisseaux, d'une eau si pure et cristalline qu'elle ne peut se comparer qu'à celle dans laquelle Roland baptisa sa Durendal, ou celle où Amadis de Gaule prit un bain de pieds restaurateur après des kilomètres de marche, comme dit le hidalgo fou. Et dans ces ruisseaux, lors des fêtes populaires célébrant l'épi du blé, de même que par les journées de grande chaleur, qui ne manquaient pas dans la principauté, la population locale avait pour habitude de se baigner avec une grande jouissance, souvent avec des petits cris des jeunes filles. Et les ruisseaux étaient si nombreux que les Schnabelewopsiens ne s'étaient jamais posé le problème de les compter pour leurs cartes géographiques. Et du reste, à quoi bon ? Chaque village avait son ruisseau qui le longeait ou qui souvent le divisait même en deux, au point d'occasionner de profondes différences culturelles qui remontaient à des usages millénaires entre la communauté appartenant à la rive gauche du ruisseau et celle appartenant à la rive droite, et un folkloriste nordique qui avait passé de terre en terre pour recueillir d'anciens chants avait recensé des quatrains remontant à très loin dans le temps où la jeune fille à peine épousée chantait sa nostalgie de la terre de ses pères qu'elle avait abandonnée pour le mariage, en traversant le ruisseau pour aller vivre dans la maison en face, qui était terre d'autrui, et en passant le gué elle avait mouillé ses bas... Tristano, après l'effort, se tut, les yeux fermés, la main pêcheuse retombant du fauteuil. Peut-être s'était-il endormi... Le docteur Ziegler craignait d'interrompre l'espace onirique, qui est pour chaque patient un espace

sacré et pour chaque thérapeute un espace fondamental. La campagne respirait lentement. Il était midi. Le docteur aurait dû être dans son bureau en ville, mais il avait évidemment décommandé tous ses rendez-vous, un tel patient l'intéressait trop. Tristano à présent recommençait de parler, mais peut-être était-il vraiment en train de naviguer dans son espace onirique et parlait-il des gambusinen, créatures aquatiques de sa présumée jeunesse, appartenant sûrement à la zoologie fantastique propre aux gens perturbés, ou aux poètes qui n'ont jamais écrit de poésie, et qui étaient, à l'entendre, dans ses paroles à demi incompréhensibles, des êtres situés entre les crustacés et le poisson proprement dit, c'est-à-dire doté de branchies et de nageoires. Le docteur Ziegler pensait à des animaux antédiluviens, d'époques très lointaines, alors que tout était en devenir, et que toute taxinomie était impossible, on ne savait pas si une chose était une fleur ou un fruit, un poisson ou un oiseau, un insecte ou un mammifère... Voyez-vous, docteur, je ne sais pas si je me fais comprendre, un petit animal semblable à l'écrevisse, mais rosé et sans l'écorce de kératine, donc mou comme un muscardin, avec une petite tête arrondie d'où partent quatre tentacules en miniature, entre un centimètre et demi et deux centimètres, pas plus, et très tendre, il se nourrit d'une petite herbe semblable à la mousse qui pousse dans le lit des ruisseaux les plus inatteignables de la Principauté, les gambusinen en sont très friands, une herbe qui a une saveur exquise et ineffable, qui reste dans la chair des gambusinen, avec un goût de truffe qui comporte aussi un peu de la légère amertume des cèpes... Le docteur Ziegler écoutait et se taisait. Les cigales semblaient folles, et la chaleur pesait sur la pergola. C'était le mois d'août... Un mois d'août comme maintenant, l'écrivain, et Tristano n'avait pas besoin de morphine pour être hors de lui, il perdait la tête tout seul. J'aurais voulu te le raconter plus tard, mais ça m'est venu à présent, et je te l'ai raconté, ne m'en veux pas, je suis certain que ça n'aura pas de sens dans ton livre, laisse tomber cet épisode... Écoute, on doit presque être le soir, et la Frau va venir m'administrer la morphine, pourtant ce soir je n'en veux pas. J'ai faim, dis-lui que j'ai faim, que je voudrais un bol de bouillon, un bol de bouillon de poule, en d'autres temps je lui aurais demandé des gambusinen, mais ils se sont éteints, il ne reste d'eux que des boîtes de conserve en fer-blanc avec une petite clé enfilée dans la boucle rouillée... Dis à la Frau qu'à défaut de

gambusinen, je me contenterai d'un bouillon de poule, tu verras qu'elle comprendra.

Ferruccio disait que vous, les écrivains, vous vous voyez toujours dans une lumière future, comme posthumes, et je pensais au mécanisme que tu as mis en branle quand tu m'as raconté à la première personne, comme si tu étais Tristano... tu m'avais déjà confié au futur, comme une pierre tombale, et tu t'y voyais en miroir, car cette pierre tombale te renvoyait ton image telle que tu pensais qu'elle serait aux yeux de la postérité... Et voilà qu'à l'inverse je te change cette image sous le nez, ou plutôt, elle est tête-bêche, comme dans les miroirs des pavillons de foire... Je le regrette pour toi, mais je ne sais pas à quoi tu t'attendais en venant me trouver, je ne suis pas ici pour confirmer, au contraire... jamais se fier aux miroirs, à première vue ils semblent refléter ton image, alors qu'ils te la chavirent, ou pire, ils l'absorbent, ils boivent tout, et ils t'avalent toi aussi... Les miroirs sont poreux, l'écrivain, et toi tu ne le savais pas.

Il ne répondait pas, Marios, le regard perdu dans le néant, d'un doigt il remuait la poudre de café mouillé restée au fond du verre, on aurait dit un devin raté à la recherche d'une réponse introuvable, et il se taisait... La même petite place de Plaka, une froide journée de soleil, l'Acropole impassible au-dessus d'eux... Marios, c'est moi, je suis revenu, regarde-moi dans les yeux, s'il te plaît. Marios parla alors d'une voix neutre, comme un médecin qui lit un diagnostic ou un juge une sentence... les montagnes sont les mêmes, et les pierres, et les arbres, mais tout est fini, il n'y a plus personne, tout le monde est mort, moi aussi je suis mort, le maréchal Papagos, condottiere noir de cœur et d'esprit, a donné à la Grèce un nouveau duc et un nouveau roi, qui sont identiques à ceux d'avant, les Anglais lui ont donné un coup de main, les Américains aussi, le grand stratège général Skolby, spécialiste des exécutions de masse... les Anglais et leurs petits cousins ont deux démocraties, celle bonne à la consommation interne et celle avariée qui reste à moisir dans les magasins du temps, c'est celle d'exportation adaptée aux peuples

pauvres, de toute façon les pauvres digèrent tout... et à présent tu es revenu, Tristano, je vois bien que tu es revenu, et tu me demandes ce qu'il en est de nos camarades, de Daphné... les camarades sont morts, Daphné est loin, je ne sais où, pour ses concerts, de toute manière la Grèce n'a pas besoin de sa musique, les maréchaux veulent une musique patriotique à donner au peuple de leur nouvelle Grèce... je vois bien que tu es revenu, tu es ici comme tu l'avais promis, mais peut-être ne t'es-tu pas rendu compte que dix ans ont passé, tu es parti en quarante-trois, à peine la bête dans mon pays sera-t-elle morte que je reviendrai parmi vous, disais-tu, il me semble que la bête est morte depuis longtemps dans ton pays, mais ici elle est plus vivante que jamais, je te l'ai dit, si tu as la nostalgie des montagnes du Péloponnèse va t'y promener, va t'y oxygéner les poumons... Tristano, tu peux retourner d'où tu viens, rentre dans ton pays, si tu es revenu pour nous tu es terriblement en retard, et si c'est pour Daphné, repasse l'année prochaine, ou dans deux ans... Oh l'écrivain, si tu avais connu cet épisode tu l'aurais raconté à ta façon, le héros qui arrive au rendez-vous avec dix ans de retard mérite bien quelques pages, une parodie d'Ulysse, un Ulysse comique qui se serait trompé de tram, au lieu de prendre celui pour Ithaque il a pris celui pour Pancuervo... Je ne sais ce que ton protagoniste aurait répliqué à Marios si tu avais pu écrire ce que je viens de te raconter, quelle justification ton Tristano aurait-il trouvée ? Excuse-moi de faire un procès d'intention, j'essaie de deviner... j'imagine un Tristano solennel et blessé dans son amour-propre... j'ai reçu la croix de guerre, dit-il d'une voix grave, je suis un héros, Marios, tu comprends, les vies des héros sont pleines d'obligations, devoirs de représentation, missions diplomatiques, ambassades de paix et de fraternité, cérémonies, conférences... et un homme comme Marios, qui avait combattu pour la liberté, même si ça avait mal tourné, l'aurait compris et l'aurait embrassé. Mais Tristano avança une justification d'un tout autre genre... je ne suis pas venu plus tôt à cause d'un détail, dit-il avec conviction, un maudit détail. Exactement ainsi, une justification ridicule, digne du comique qui s'est trompé de tram... Et si tu écris la vie de Tristano, sache que ceci est la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, je te le jure... Cependant, l'écrivain, si tu préfères écrire ce que tu aurais écrit de toi-même en connaissant l'épisode avant, sens-toi libre de le faire. Choisis à ta guise, de toute façon qui pourra te démentir ?

Dieu est dans les détails, disait un savant juif, je crois qu'il s'agissait d'un philologue. Mais le diable aussi, probablement. C'était une journée d'été et Tristano se la rappelle bleue, la ville aussi il se la rappelle bleue, même s'il s'agissait en réalité d'une ville rose, avec des maisons roses et jaunes le long des fossés ourlés de murailles antiques qui conduisent à la mer. Dans les immeubles populaires qui se trouvent le long des bastions il y a des draps qui sèchent aux fenêtres, comme des drapeaux blancs, et ils flottent au vent, car c'est une journée de mistral. Et Tristano, quand il allait retrouver Taddeo, prenait sa motocyclette rouge car il aimait bien le parcours le long de la côte, la route juste après la sortie de la ville grimpait par des virages en épingle à cheveux sur des précipices rocheux où poussaient des tamaris et des figuiers de Barbarie et de là on jouissait d'un ample panorama, d'une mer bleu ciel, avec souvent des voiles à l'horizon, et après quelques virages encore on apercevait la pension de Taddeo. En fait ce n'était pas une vraie pension, ça s'appelait Taddeo Zimmer, un bâtiment de petit gabarit que Taddeo avait construit de ses mains, précisément sous les falaises, devant une petite plage de galets. Huit petites chambres équipées d'une kitchenette et d'une salle de bains, chacune avec une petite terrasse séparée des autres par des haies de troènes plantés dans des pots en terre cuite pour donner aux Allemands, que Taddeo appelait les Boches, l'idée de la méditerranée, comme il disait. Des Boches dont il était devenu un excellent ami, et eux d'affectionnés clients, car la pension de Taddeo était modeste et les clients étaient pour la plupart des ouvriers de la Ruhr qui jouaient le soir aux cartes avec lui. Taddeo en avait tué tellement, des Allemands. Il les comptait dans un calepin crasseux, en allemand, notant l'heure et le lieu : ein, zwei, drei, vier, fünf, sechs, sieben, et à côté des morts de haut grade militaire il mettait trois étoiles comme dans le guide Michelin. Taddeo et Tristano s'étaient connus là-bas dans les montagnes peu d'années auparavant. Taddeo était un garçon sauvage d'une famille de bûcherons qui avait été exterminée par les SS conduits jusque dans ces bois par les républicards. Lui, il se trouvait au milieu des petits chênes en face de la maison, et il avait assisté au massacre de loin, d'un œil déchiré et féroce, et il était resté caché dans les feuillages. Mais au moment de se retirer, un

militaire nazi s'était attardé par rapport à son détachement pour gober un œuf frais du poulailler, Taddeo l'avait attendu derrière un chêne vert, et au moment où il passait il lui avait asséné un coup entre la tête et la nuque avec le bâton noueux dont il s'était muni. Puis il lui avait pris sa mitraillette et avait grimpé la pente pour se joindre aux partisans. Désormais ils n'avaient plus grand-chose à se dire, lui et Taddeo. En réalité il y allait surtout pour le plaisir de parcourir à motocyclette cette route à pic sur la mer pleine d'odeurs et de vent. Et venons-en au détail. Au lieu d'aller en motocyclette, Tristano prit ce jour-là l'autocar. Pourquoi ? Je l'ignore. Sur la place qui s'étendait derrière les fossés, entre le bâtiment de la poste mussolinien et les premiers môles du port, il y avait un petit marché de poisson improvisé par les pêcheurs, Tristano passait d'une caisse de poissons encore frétilants à l'autre et il eut tout à coup envie d'aller rendre visite à Taddeo, l'arrêt de bus était à deux pas, voilà comment ça se passa. Il acheta le poisson à apporter à Taddeo pour une bouillabaisse, et traversa la rue, il était près de midi, il n'avait que dix minutes à attendre. Tristano se souvient de deux bruits bien précis, comme s'il les entendait maintenant, les cloches de midi et le klaxon ponctuel de l'autocar qui annonçait son arrivée. Puis une voix lui susurra à l'oreille, Glenn Miller est plus joyeux que Schubert. Tristano se retourna et réussit seulement à dire, qu'est-ce que tu fais ici, d'où viens-tu, pourquoi n'es-tu pas rentrée en Amérique ? Je t'attendais, répondit Rosamunda... Je ne suis pas en train d'inventer, l'écrivain, c'est exactement ce qu'elle a dit, je t'attendais, ce qui est une réponse insensée, car tout cela n'avait pas de sens, puis elle ajouta, je viens avec toi, il faut que je te parle. Cependant, ils n'échangèrent pas un mot durant tout le parcours, puis ils descendirent au deuxième arrêt, prirent la route qui conduisait du petit village à la plage et arrivèrent à la pension de Taddeo. Tristano confia le poisson à la jeune fille qui faisait un peu tout, car Taddeo n'était pas encore là. Marilyn lui demanda de prendre une chambre. Ils montèrent. La zimmer, comme toutes les autres zimmer, était une chambre peinte à la chaux avec des parois toutes bosselées qui donnaient une ambiance méditerranéenne, des reproductions de vieilles photographies y étaient accrochées, des pêcheurs aux pantalons rapiécés assis par terre à réparer les nasses. Une petite porte communiquait avec la salle de bains, un réduit avec des toilettes, un évier et une douche à pommeau protégée par un rideau de plastique circulaire. La porte-fenêtre,

à vitres coulissantes, donnait sur la petite terrasse protégée par les vases de troènes, Tristano sortit sur la terrasse et alluma une cigarette. Ils n'avaient pas encore prononcé un seul mot. Marilyn s'approcha sur la pointe des pieds et lui entoura les épaules de ses bras. Que veux-tu ?, lui demanda-t-il. Je te veux toi, lui répondit Marilyn. Tristano se retourna et la prit par les poignets afin qu'elle ne l'embrasse pas. Rosamunda, dit-il, tout cela est grotesque, tu ne peux faire semblant que rien ne se soit passé, notre histoire a mal tourné, ne la faisons pas finir de pire façon encore. Le long du mur de la terrasse se trouvait un banc de jardin peint en vert. Marilyn s'y assit et croisa les jambes. Plus rien ne m'importe, Clark, dit-elle, je te le jure, plus rien ne m'importe. Mais je ne t'aime plus, et je ne m'appelle plus Clark, ou plutôt, je ne t'ai jamais aimée, dit Tristano. Moi non plus, dit Marilyn, mais les sens c'est autre chose, et pour toi aussi, je le sais très bien, je le sais parce que je me souviens parfaitement. Oublie-les, dit Tristano, fais un petit effort, tu es si douée pour oublier. Ils dînèrent sous la tonnelle de la véranda que Taddeo utilisait comme restaurant. Il n'y avait presque personne, la saison n'avait pas encore commencé. Taddeo les servit en silence, comme s'ils étaient de quelconques clients. Eux non plus ne parlaient pas, ils écoutaient le clapotis des vagues calmes sur la petite plage de galets. Quand il rompit le silence, c'était presque l'aube. Je dois aller en Grèce, dit-il, il y a une femme qui m'attend, je suis amoureux d'elle. Marilyn lui caressa la poitrine. Si elle t'a attendu jusqu'à présent elle peut encore attendre un peu, susurra-t-elle, et elle l'embrassa avec force, d'abord tu viens avec moi, je dois aller en Espagne, accompagne-moi, je t'ai menti tout à l'heure, je suis amoureuse de toi. Dans le cadre de la fenêtre, au loin, passa une lumière, ce devait être un bateau de pêcheur. Peut-être que moi aussi, dit Tristano, mais seulement avec les sens, et maintenant laisse-moi dormir, je suis fatigué.

... Fais-moi plaisir, appelle la Frau, j'ai besoin d'une piqûre, si elle te dit qu'elle m'en a déjà administré une, c'est toi qui me la feras... Il faut bien que tu fasses aussi quelque chose, en dehors d'écrire les paroles que je te dicte, fais quelque chose de concret pour la gagner, cette histoire, ensuite c'est de toute façon toi qui la raconteras, tu en deviendras

l'auteur... mais à présent fais-moi plaisir, appelle la Frau, j'ai besoin d'une piquêre, j'ai peur de me plaindre et les héros ne doivent pas se plaindre, sauf s'ils s'adressent aux dieux, sans quoi ils crèvent et se taisent, il suffit de les toucher au talon, moi je n'ai pas de dieux, et le talon m'arrive jusqu'aux couilles, il me ronge, tu l'as vu... Dépêche-toi, appelle la Frau, que je puisse ensuite te raconter une histoire à la manière du vieil Ernesto, ce gros con d'Ernesto, qui en a tant vu dans sa vie avant de se tirer deux coups dans le cœur, je suis sûr que ça te plaira, tu aimes la littérature, l'écrivain, c'est logique, appelle la Frau...

Tu as l'air de Pinocchio quand il a mal au ventre, l'imita Tristano, hi, hi. Marilyn eut deux petits sanglots, tu es méchant, dit-elle, c'est vrai, j'ai eu une histoire paradoxale, du fait que mon cœur a toujours été occupé par mon amour frustré pour toi, je n'avais qu'un espace limité pour une compagnie masculine, et cette situation paradoxale fut paradoxalement la seule qui m'allait bien, Clark. Ne m'appelle pas Clark, répliqua Tristano, je te l'ai déjà dit, je ne suis plus Clark, à présent je suis Tristano, et je ne comprends pas la comparaison, Guagliona, mais le fait est que Cary te baisait à qui mieux mieux, et peut-être est-ce ça, l'amour, pour toi, Guagliona, tu as confondu le battant et la cloche, et maintenant que veux-tu de moi, un fils ?, il est tard, tu as envie de désirer, mais n'oublie pas que le temps de la vie ne va pas de pair avec le temps du désir, en un jour peuvent passer cent ans, quoi qu'il en soit, cherches-en un autre, pour Tristano le temps est achevé.

... Il me semble t'avoir promis un épisode à la manière du vieil Ernesto, j'ignore s'il te plaît comme écrivain, mais tout d'abord je devrais te parler de Pancuervo. Tu dois te demander ce que c'est. Il s'agit d'un endroit perdu en Espagne, où la grenouille coasse en pleine campagne. Et personne n'y va. Mais ça se croisa avec la vie de Tristano...

... qui sait quand il passera, dit la fille, ici en Espagne on ferme le passage à niveau comme si le train allait passer dans cinq minutes et ensuite il passe peut-être seulement le lendemain, c'est un pays qui est fait comme ça. Ça devrait être un train pour Pancuervo, répondit l'homme, mais peut-être n'y a-t-il plus de train pour Pancuervo, kaputt, et peut-être que Pancuervo n'existe pas, c'est un endroit inventé par toi... Le soleil était impitoyable, mais dans le petit café l'atmosphère était respirable. Le rideau fait de capsules de bière ondoyait sous l'effet de la brise chaude, en produisant une petite musique de type oriental. Ils commandèrent à boire, le patron était un gros bonhomme ventripotent, avec une fine moustache qui ressemblait à un sourcil triste. C'est curieux, dit l'homme, il a une moustache de barbier alors qu'il est cafetier, c'est une moustache incongrue. Pourquoi, dit la fille, il y a des moustaches spéciales ? Il sirota sa bière, bien sûr qu'il y en a, dit-il, essaie d'observer la physionomie des gens, c'est une leçon d'anthropologie, j'ai dessiné dans mon carnet les moustaches des diverses catégories, dans ce pays les moustaches sont un univers, regarde par exemple la Guardia civil, elle porte ce genre de moustache. Il fit une rapide esquisse sur la nappe. Les avocats, au contraire, la portent ainsi. Il fit une autre esquisse. Les juges ainsi, presque comme les avocats, mais différente. Les professeurs universitaires la portent comme ça quand ils sont favorables au régime et comme ça quand ils sont contre. Les propriétaires terriens en ont une comme ça, et là c'est la moustache du grand propriétaire terrien espagnol qui soutient le Généralissime. Lequel l'a en revanche comme celle-ci, qui est en fait semblable aux autres, mais elle appartient au seul Généralissime et se reconnaît tout de suite... à bien y réfléchir, l'histoire de notre siècle est une histoire de moustaches, la moustache manchote de l'Allemand, la grosse moustache paysanne du Russe... le duc, lui, était glabre, en tout, comme les Italiens, nous sommes poilus dans l'âme, comme moi, mais toi tu ne le sais pas, ma petite Guagliona, tu crois être plus poilue que moi, et tu es une colline sans le moindre brin d'herbe. J'aimerais que tu te laisses toi aussi pousser la moustache, dit la fille, ça t'irait bien à ton âge. L'homme sourit. Comme ça je ressemblerais plus à Clark Gable, dit-il, mais désolé, je ne suis pas un acteur américain, je ne suis plus le camarade partisan et je ne m'appelle plus Clark, compris ? Il fit un signe au patron qui somnolait derrière le comptoir. Dos más, dit-il en indiquant la petite bouteille de bière. Quoi qu'il en soit j'avais bien

deviné que j'allais te retrouver, dit la fille, que je te retrouverais par cette nuit estivale que je prévoyais dans ma lettre. Quelle lettre ?, demanda-t-il, je ne l'ai jamais reçue. La fille avait un air vague et le regard perdu comme si elle suivait le vol des mouches. Ma lettre ne parlait pas de cette nuit de juin où tu m'emmenas dans une pension, là ce ne furent pas de vraies retrouvailles. Et pourtant je t'ai baisée toute la nuit, dit l'homme, plus retrouvailles que ça... Tu es vulgaire, dit-elle. Toi tu es heureusement très fine, dit l'homme, et alors ? Les vraies retrouvailles ont eu lieu cette nuit, dit la fille, mais les hommes ne comprennent jamais quand il y a de vraies retrouvailles, vous ne comprenez rien à ces choses. Il nous manque la métaphysique, dit l'homme. Et il se mit à rire doucement, en cherchant à se retenir. Clark, dit-elle, s'il te plaît. Ne m'appelle pas Clark, dit-il, je ne suis plus Clark, je te l'ai déjà dit, je suis Tristano, c'est ainsi que ça me plaît, à présent je m'appelle Tristano. Tristano est un faux nom, répliqua la fille, un nom artificiel, je ne l'aime pas, c'est le nom d'un autre, peut-être est-ce ton frère, tu m'as toujours dit que tu avais un frère et tu ne m'as jamais dit comment il s'appelait, peut-être est-ce ton frère. L'homme sourit et de l'index fit des gribouillis dans la buée toute fraîche qui était apparue sur le verre. Tu as tout compris, dit-il, je suis mon frère. Elle essaya de lui prendre la main, mais c'était difficile, il voulait dessiner sur le verre. Tristano, dit-elle, tu m'as dit hier qu'il peut y avoir beaucoup de façons et de degrés dans le fait de tomber amoureux, et que la faute était plus légère si nous en prenions chacun la moitié. Il sortit un mot grossier. Arrête d'être vulgaire, dit la fille, ça ne te va pas, tu sais, Cary n'a jamais essayé de me retenir, il m'aimait bien, ou plutôt il voulait mon bien, ou ce dont je pensais que ça pouvait être bien pour moi, il avait été gagné par une mélancolie infinie, mais toi tu vois tout comme une machination contre toi et tu te venges à ta façon, tu augmentes la mise. L'homme fouilla dans sa poche et en sortit une feuille. Il lut à haute voix, parce que Cary n'a jamais essayé de me retenir, il m'aimait bien, ou plutôt il voulait mon bien, ou ce dont je pensais que ça pouvait être bien pour moi... il avait été gagné par une mélancolie infinie, une douleur causée par moi, tu comprends ? Il leva la tête de sa feuille. Excuse-moi, ma petite Guagliona, dit-il, tu es en train de te répéter, ce sont les mêmes mots que tu m'as écrits dans cette lettre, nous sommes en Espagne, le passage à niveau est fermé, le train ne passera peut-être jamais, les horaires sont déjà périmés, et toi, à un

horaire caduque, tu me répètes au haut-parleur l'avis aux voyageurs d'un train supprimé, pourquoi ? Parce que Cary était malheureux, dit-elle, alors je suis vraiment tombée amoureuse, voilà pourquoi, c'était pour moi comme trouver les racines que je n'ai jamais eues, et un soir il m'a téléphoné, il m'a dit viens, s'il te plaît, j'ai besoin de toi, pour moi c'était comme trouver les racines que je n'ai jamais eues, je suis une pauvre Américaine qui vient de l'East coast, d'une famille petite-bourgeoise, avec un père notaire et une mère crétine, tu ne peux pas comprendre, Clark. Ne m'appelle pas Clark, dit l'homme, et arrête de raconter des salades, ton père est un Sicilien émigré à Brooklyn que les Américains ont emmené avec eux quand ils ont débarqué en Sicile parce qu'il leur assurait les contacts avec les parrains qu'il fallait, tu sais très bien ce que je veux dire, ils vous ont envoyés tous les deux en mission, à chacun sa tâche, quant à Cary, bah, je ne sais pas, c'est un personnage sinistre, mais c'est ton affaire, et c'est ta vie. C'était ma seule liberté, dit la fille, et on n'a qu'une vie. Le patron vint nettoyer la table et chassa les mouches avec un chiffon. Le train est passé, dit-il, il s'est arrêté et est reparti, monsieur et madame ne s'en sont pas aperçus, c'était le train pour Pancuervo. La liberté est un mot élastique, dit l'homme, tu sais, Guagliona, je me demande si ce mot a le même sens pour moi, peut-être que oui, mais un même mot, selon qu'il est prononcé dans l'une ou l'autre bouche, devient différent. La fille regarda la montre qu'elle avait au poignet. Clark, demanda-t-elle, toi, quelles libertés défends-tu ? L'homme regarda dehors par la fenêtre. Le paysage était aride, on aurait dit des collines comme des éléphants blancs. Jouons à un déjà-vu, dit-il, ce n'est pas toi qui dois avorter, d'ailleurs ma semence n'a jamais pris, et de toute façon il est tard, c'est moi qui dois avorter, tu sais, je commence à avoir peur de m'être trompé sur la liberté que j'ai défendue, mais je suis venu avec toi pour mieux comprendre ça, parce que tu es en train d'essayer de m'entraîner dans une sale affaire, vous êtes très élémentaires mais pas moins dangereux pour autant, vous êtes élémentaires au point de penser que ceux qui n'ont pas voulu du communisme peuvent trouver leur compte avec Francisco Franco, et j'aimerais bien comprendre en quoi consiste votre plan Marshall, si c'est de cela qu'il s'agit. Personnellement ça m'a servi, dit Marilyn, j'ai trouvé un philanthrope, la semence a pris et je n'ai aucune intention d'avorter, je suis désolée de changer le finale de ton petit récit à la Hemingway. Je

suis sûr que c'est un autre bobard, tu as pété un plomb, dit Tristano. Il posa quelques pièces de monnaie sur la table. Peut-être devrais-je rentrer chez moi, dit-il, toute cette comédie ne me plaît pas. Elle lui prit la main. Tu ne comprends jamais rien, dit-elle, dans les moments importants c'est comme si tu fermais les yeux, c'est vrai, c'est un bobard, mais j'ai besoin de toi, j'ai besoin que tu me protèges, s'il te plaît, Tristano, j'ai besoin que tu me protèges.

Que fais-tu, Tristano, dis-moi ?, demanda la Guagliona en regardant la mer qui se reflétait dans ses yeux. Tristano embrassa l'horizon d'un geste large et libéral. Je devrais défendre la liberté, répondit-il, la liberté que j'ai cherchée et qui est si chère, mais pour te dire la vérité je commence à ne plus savoir ce qu'elle est, je me suis embarqué dans une aventure qui ne me regarde pas, j'ignore pourquoi, lorsque nous étions dans les montagnes tout était si clair, ou du moins cela semblait l'être, et à présent plus rien n'est clair, et je veux comprendre... Excuse-moi, je fais une parenthèse, tu devrais dire à la Frau que je ne veux pas de morphine pour le moment, en revanche j'ai besoin d'ergotamine, une céphalée est en train de se déclencher, ou peut-être le crains-je seulement, il y en a probablement sur la commode, regarde si tu la trouves, ce sont des pastilles... Si je devais te dire où se déroulait la conversation que je viens de te raconter, et surtout quand, ce serait un problème, l'écrivain. Mais c'est aussi de ta faute, tu ne m'aides pas, tu ne dis pas un seul mot, tu ne poses jamais de question, il est vrai que tu obéis à la consigne que je t'ai donnée quand je t'ai fait venir, bouche cousue... je t'ai dit, viens ici, écris, et bouche cousue... mais à présent tu obéis trop, si je perds le fil il faut me seconder, chez moi les années se chevauchent, et les lieux aussi, il suffirait parfois d'une observation, d'une question, pour me faire retrouver la boussole... ça aide... d'après moi tu le fais exprès, par méchanceté, tu es méchant à ta façon, tu t'es dit cette vieille carcasse arrogante me traite de manière hautaine, il m'offre le privilège de raconter sa vie, mais il me traite comme un pauvre connard, eh bien voyons un peu s'il ne va pas s'incliner à un certain moment, et si ce n'est pas lui qui me présentera ses excuses, s'il ne me demandera pas un coup de main ou un peu de lumière pour s'y retrouver dans ses souvenirs... Tu

as pensé cela, n'est-ce pas ?, et à présent tu t'attends à ce que je pleurniche... s'il te plaît... s'il te plaît, tu connais ma vie dans ses grandes lignes, je dis dans ses grandes lignes c'est-à-dire plus ou moins où j'étais en quarante-neuf ou en cinquante-quatre ou en soixante-sept, ou en soixante-neuf, quand la première bombe explosa et qu'eut lieu le premier massacre, et alors, étant donné que tu as ces points de repère essentiels que je n'ai plus car je suis dans un état de grande confusion, donne-moi un coup de main. C'est cela que tu veux t'entendre dire ? Et à l'inverse je ne te le demande pas... je ne veux rien de toi, je n'ai pas besoin de ton aide, je m'en tire tout seul, Tristano dit qu'il lui avait fallu aller en Espagne, c'était quand c'était, qu'est-ce que ça peut me faire ?, et à toi qu'est-ce que ça peut te faire ?, l'important c'est que Rosamunda lui proposa d'aller en Espagne avec elle, viens avec moi, dit-elle. Il pensait que la Guagliona faisait de l'esprit, alors il se mit lui aussi à faire de l'esprit, bien sûr, répondit-il, nous irons avec une voiture de luxe, une Balilla toute blanche, nous voyagerons à travers les Pyrénées, ce sera frais, beau et plein de virages, et à un certain point je m'arrêterai à un belvédère d'où l'on contemple des montagnes plus belles encore que la Marmolada, où ton oncle d'Amérique t'emmenait faire des promenades romantiques en te faisant t'appuyer à l'alpenstock qu'il avait dans son caleçon, et si la fantaisie m'en prend je te parlerai d'un écrivain français génial et pouilleux. Mais mon oncle c'est toi, dit Rosamunda, comme tu es stupide, Clark, tu ne t'y retrouves plus, tu es là, et tu es en train de tout me raconter parce que je suis venue t'écouter, tu as une forte fièvre, mon pauvre Clark, la gangrène te ronge la jambe, tu prends de la morphine et tu ne t'es pas rendu compte que mon oncle c'est toi... excuse-moi si dans ces conditions je me suis pris pour ton oncle... quelle heure est-il ?... je disais quelque chose ?... ne m'en veux pas, je m'étais peut-être endormi et je parlais dans mon sommeil, la Guagliona me tend parfois des pièges, tu sais, elle me pose des questions traîtres, elle croit que j'ai perdu le sens de l'identité, comme si je ne savais pas que je suis ce Tristano qu'on appelait commandant Clark et qui est devenu un héros... sauf que pendant un instant j'avais perdu conscience et je m'étais pris pour son oncle, et j'étais sur le point de lui demander comment allait son oncle d'Amérique, je veux dire le beau Cary, parce que je l'appelais oncle d'Amérique, et tu sais, je connais la réponse par cœur, la Guagliona me répondrait qu'il va très bien, qu'il a une nouvelle femme, et il lui a dédié

un petit poème qu'il a envoyé aux parents comme Christmas card avec une photographie faite au Polaroid... ah ! l'écrivain, il me semble les voir dans la Balilla blanche, qui riaient tous les deux comme des crétins parce que Tristano avait dit que le titre du texte de Noël ne pouvait être que bonne femme ma bonne femme, et la Guagliona avait continué, prépare le chaudron vu que j'ai capturé le petit poucet... Mais ne crois pas que ça s'est fini par une rigolade, oh non, tu sais, ce n'est pas si facile, la Guagliona voulait en savoir plus et elle insistait pour apprendre qui était l'écrivain pouilleux dont il lui aurait parlé en traversant les Pyrénées. Tristano demeurait vague, disant que c'était quelqu'un qui avait voyagé dans le ventre de la nuit, et la Guagliona tout alarmée, il ne sera au moins pas favorable aux régimes totalitaires ! La Guagliona tenait à ces choses-là, lors de son parachutage chez nous elle déclara que la première chose qu'on voit quand on arrive à New York c'est la statue de la Liberté... ne me donne pas de leçon, Rosamunda, c'est vrai, il y a entre nous une attraction magnétique comme si nous étions deux aimants, mais le reste n'y est pas, tu es quelqu'un qui dit une chose et qui en fait une autre par-derrière, je le sais bien car de ce lit où je pourris, je connais ton passé, qui sera ton futur que je suis à présent en train de raconter à cet écrivain, alors laissons tomber, et ne fais pas trop de distinguos, quant à l'écrivain que j'ai qualifié de pouilleux, garde patience et écoute-moi bien, c'est seulement une question de point de vue et il faut regarder le champ en entier, comme cet immense panorama que nous avons devant nous... Attends un peu, l'ami, maintenant je ne me souviens vraiment plus de rien, c'est exactement comme si tout était blanc, pourtant je préférerais parler, parce que si je parle ça me distrait et je pense moins à la céphalée... j'ai une attaque de céphalée... J'en ai depuis si longtemps, de ces trucs-là... depuis l'époque où les Abdéritains disaient que Tristano avait perdu la tête... bah, oui, il avait tellement perdu la tête que cette tête explosait, chez lui seule la tête explosa, tandis que celui qui explosa vraiment, ce fut le garçon... personne n'a jamais rien compris aux céphalées, les symptômes oui, bien sûr, et les crises, comment les affronter et les alléger, mais pourquoi la vasodilatation se produit, c'est un mystère, il semble que ce soit une chose neurovégétative, ou psychosomatique, comme on dit aujourd'hui, quand j'étais plus jeune il m'arrivait même de me taper la tête contre les murs... Écoute, le reste du récit je vais l'inventer, comme ça, pour parler, tu vois je suis honnête, je

t'avoue que je suis en train de l'inventer, disons que Tristano déballa le pique-nique sur la table de pierre qui se trouvait au milieu du belvédère, sous deux sapins, face à l'horizon... Tiens compte que nous sommes dans les Pyrénées... les Français sont géniaux, quand il y a un panorama à admirer ils construisent une place où l'on peut se garer, avec une cabane en chaume, deux toilettes pour monsieur et madame, deux tables de pierre pour y pique-niquer et les familles s'arrêtent pour manger et regarder le panorama français libre et républicain et tout le monde est content... Tristano aussi avait l'impression d'être content, et même s'il n'avait pas de famille, il mit une nappe en papier et des assiettes en carton qu'il avait achetées au supermarché de Saint-Jean-de-Luz, c'étaient des assiettes sur lesquelles figuraient des phrases d'écrivains célèbres ou des titres de livres célèbres, et sur celles qu'il avait achetées il y avait écrit tout autour, le meilleur des mondes possibles, au milieu de l'assiette était dessiné au crayon le visage de l'inventeur de la vaisselle littéraire, un monsieur à l'air imbécile avec la joue appuyée sur la main et une mèche de cheveux sur le front qui avait l'air d'une perruque. La marque, en petits caractères sur le bord, disait, se nourrir de littérature. Guagliona, dit-il, il me semble que nous sommes en avance sur notre temps. C'est toi qui es en avance, répondit-elle, tu n'as pas un bon rapport avec le temps, parfois tu retardes, parfois tu procèdes par sauts, tu n'es pas cohérent. Tristano sourit, parce que le paysage était riant, et parce qu'il lui parut qu'il souriait lui aussi, il souriait à tous ceux qui passaient par là, l'important était de s'en rendre compte, Tristano s'en rendit compte, et lui renvoya son sourire... Le soir tombait sur cette souriante vallée pyrénéenne et la lumière se faisait bleue, et Tristano, profitant de cette atmosphère sereine, dit qu'il aimait cet écrivain plein de poux parce que cet écrivain s'était lui aussi fait pou et avait sucé le sang des hommes et avait compris qu'il est sale puis il dit que le soir à lui cher arrivait parce qu'il avait un faible pour ce poème. La Guagliona acquiesça car de toute évidence le soir lui était cher aussi, puis elle lui demanda pourquoi cet écrivain qu'il appelait un pou lui plaisait tant, s'il était si négatif et tellement dépourvu d'espoir. Alors Tristano regarda son assiette en carton avec les paroles de Voltaire, désormais un peu sale, tu sais, dit-il, c'est parce qu'il a plongé dans la merde de ce siècle qu'il nous est donné de vivre, et pour plonger dans la merde il faut du courage, écoute, quand nous arriverons en Espagne je te ferai vivre un comme-si,

ensuite si tu veux tu le liras, mais avec moi tu le vivras simplement comme si nous étions dans une page, tu verras, il y a un passage à niveau, un train qui ne passe jamais, un après-midi immobile et une vie immobile, et un homme et une femme qui sont là à boire une bière et à regarder les mouches, ils ont avorté tous les deux, lui et elle, chacun à sa façon, et derrière les barrières du passage à niveau il y a les collines comme des éléphants blancs, un cimetière d'éléphants atteints de vitiligo...

... Je voudrais te raconter un souvenir mais il gît trop loin, c'est déjà beaucoup si je me rappelle ses yeux, il me semble qu'ils étaient bleus... ainsi que le dit le poète grec... comme il s'y entendait... il a écrit des poèmes sur la voix et lui l'a perdue... il mourut d'un cancer à la gorge... des poèmes grandioses... il aimait les hommes... si Tristano l'avait connu... si leurs temps avaient coïncidé, s'il n'avait pas aimé exclusivement les femmes, s'il avait eu ses goûts, un homme de cette qualité il l'aurait aimé comme voulait être aimé ce poète, avec tout le bien qu'il lui voulait... trop de si, les vies ne se refont pas... Mais je parlais des yeux, heureusement tout devient de la chansonnette quand tu en arrives au point de vue de quelqu'un qui ne peut regarder que le plafond... j'ai la mémoire qui flanche, je me souviens plus très bien de quelle couleur étaient ses yeux, étaient-ils verts ou bleus ?... Une fois Tristano reçut une lettre, un jour je te raconterai ça mieux, là aussi il y avait des paroles de chansonnette, mais c'était une lettre faite de voix seulement, comme celles qu'entendait le poète grec... Et loin loin dans le temps peut-être trouveras-tu un jour dans les yeux d'un autre un peu de mes yeux...

Tristano le perçut dès le hall. Il geint, dit-il, tu l'entends, Rosamunda ? C'était une journée de terrible canicule, comme il y en a en Espagne au mois d'août, et la ville était déserte. Dimanche, tous partis, loin de cette chaleur qui imprégnait les pierres et l'asphalte, une ville fantôme, comme était fantomatique le musée, solitaire, les premiers tableaux lui

semblèrent des apparitions qui flottaient dans un rêve. Oh oh, dit-il à voix basse. Le couloir central répéta, oh ohhhhhhhh, avec l'écho propre aux corridors déserts. Il lui vint en tête un petit village blanc sur la côte, un banquet de noces, sa mère qui le tenait par la main, le visage souriant d'un curé et sa mère qui disait, j'espère que vous ne le prendrez pas mal, don Velio, si nous ne nous marions pas à l'église, Tristano l'a voulu ainsi, même s'il n'a rien contre les prêtres, nous nous marions seulement maintenant du fait qu'il a été tellement malade, il était prisonnier en Autriche et il a attrapé la grippe espagnole, il pensait ne plus rentrer, il est au contraire rentré quelques années après la fin de la guerre et il a ainsi trouvé ce fils déjà petit garçon, mais nous apprécions le fait que vous soyez venu déjeuner, c'est gentil de votre part... Il se trouva face à un prélat à l'air jovial, mais c'était un prélat peint, sa graisse de bon vivant avait fondu depuis quelques siècles déjà. Tristano approcha sa bouche de l'oreille de la Guagliona, Rosamunda, je ne te l'avais jamais dit, mon père s'appelait Tristano et moi je ne suis pas baptisé. Moi si, chuchota Rosamunda, dans les montagnes je te semblais un soldat implacable, mais je ne l'étais pas, car je suis une brave chrétienne et je sais qu'il ne faut pas désirer la femme d'autrui. Je comprends que celle-ci tu ne l'aies jamais désirée, c'est l'homme d'autrui que tu as toujours désiré, dit Tristano, au fond tu es une bonne catholique, même si tu es protestante. Ils avancèrent dans la galerie déserte, Tristano cheminait comme un guide pour touristes sans touristes, et il prit les escaliers. Laisse tomber le reste des tableaux, dit-il, ce n'est pas intéressant, du moins aujourd'hui ce n'est pas intéressant, peut-être un jour viendras-tu seule dans ce musée et tu en regarderas toute la beauté, qui sera ton printemps fané, mais aujourd'hui allons auprès du chien jaune, tu entends comme il geint ?, je crois qu'il meurt de soif, donnons-lui à boire, qui sait combien de gens lui passent devant toute l'année, le regardent dans l'indifférence avec laquelle on regarde un chien et ne lui donnent même pas cette goutte d'eau dont il aurait besoin, mais aujourd'hui est le bon jour, il n'y a pas âme qui vive, peut-être même que le gardien de la salle s'est endormi sur sa chaise, si j'étais le directeur de ce musée j'imposerais qu'il y ait toujours une écuelle d'eau fraîche devant ce chien, mais les directeurs de musée ignorent les désirs de leurs tableaux, ils ne font que leur métier, peu leur importe qu'un chien continue de souffrir pour toujours, comme le voulut le peintre... Le gardien dormait,

comme Tristano l'avait prévu. Ils entrèrent, et le chien les regarda avec les yeux implorants d'un petit chien jaune enseveli dans le sable jusqu'au cou et mis là à souffrir pour qu'on sache per saecula saeculorum quelle est la souffrance des créatures qui n'ont pas de voix et que nous sommes tous en fin de compte, ou presque. La Guagliona le regarda, puis tourna sur elle-même, appuya un bras contre le mur et appuya sa tête sur le bras. C'est insupportable, dit-elle, on ne peut pas le regarder. Il prend juste un bain de sable, dit Tristano, le peintre lui a ordonné de prendre un bain de sable. Je t'en prie, n'ajoute rien, dit-elle. Tu crois que les électrochocs dans les asiles psychiatriques valent mieux ?, dit-il, tu sais, c'était un petit chien égaré, certainement un animal trouvé, fils de x ou y, il errait dans les faubourgs, avec un sac à dos, un morceau de pain, il dormait dans des boîtes en carton, n'allait même pas chez le coiffeur pour chiens, bref, il était vraiment out, et le peintre a ainsi pensé faire une chose utile pour la société et pour son prince, il est passé avec la corde de sa palette, il l'a attrapé et l'a enterré dans le sable jusqu'au cou, comme ça tu apprendras, chien vagabond, désormais tu ne pourras plus mordre personne, le quartier est tranquille, les habitants dorment en paix et le monarque est heureux. Il était méchant, dit Rosamunda, c'était un peintre méchant. Non, il était bon, corrigea Tristano, il n'était méchant qu'avec lui-même, c'était un chien perdu sans collier. Un air pesant régnait dans cette salle qui sentait le moisi et les respirations de la veille. Si au moins il y avait l'air conditionné, dit-elle. Fais-moi plaisir, Rosamunda, dit Tristano, il s'agit de l'Espagne d'aujourd'hui, le Caudillo n'en a rien à foutre de la modernité, et pas davantage de vous les Américains, il pense à défendre l'Occident du communisme, comme tu le verras quelqu'un dira tôt ou tard, que veux-tu que ça lui fasse, l'air conditionné, la fraîcheur des sacristies lui suffit. Ils s'assirent par terre. Tristano fixait le chien dans les yeux, la Guagliona le lorgnait de côté, par instants, Tristano ne savait quoi dire et se demandait pourquoi il l'avait emmenée voir ce tableau... Tu sais, l'écrivain, si Tristano avait eu le don de divination il lui aurait dit qu'ils allaient un jour rencontrer ce chien, il lui aurait dit, Rosamunda, un jour tu reconnaîtras ce chien, et d'ailleurs ce n'est pas un chien, c'est une chienne, mais il est difficile de deviner le sexe d'un chien enseveli dans le sable, pourtant je sais que c'est une chienne... mais Tristano n'avait pas le don de divination, c'est pourquoi je te raconte à toi ce dont j'aurais dû avoir l'intuition, car certains

signaux doivent être compris à temps, et non quand on est en train de mourir... Tu ne te sens pas bien ?, lui demanda Rosamunda. À bout, répondit-il, à bout. On ne dirait vraiment pas, murmura-t-elle, tu as une très bonne mine et en sortant du déjeuner tu as eu le courage de remettre ça trois fois de suite, après avoir dévoré un plat de tripes à la madrilène. Tristano lui ordonna de rester où elle était, arrête-toi là ma petite Guagliona, il alla se mettre sous le chien jaune, plia les bras et les genoux comme une marionnette dont on a coupé les fils, un jour dans un restaurant hors du temps et de l'espace on me servit l'amour comme des tripes froides, je dis gentiment au cuisinier missionnaire que je les préférais chaudes, que les tripes ne se mangent pas froides, je ne les mangeai pas, je ne voulus pas d'autre plat, je payai l'addition et sortis dans la rue. Mais qu'est-ce que tu racontes ?, dit Rosamunda. C'est une des choses que me lit la Frau, répondit-il, mais ça ne vaut pas la peine de se perdre dans les détails, puis je fis un tour de passe-passe, ça n'a rien à voir, je parlais du temps à venir, et non de tout à l'heure. Puis il se redressa et se mit au garde-à-vous devant le chien. Commandant Clark, dit-il, je t'ai apporté l'eau qui te manquait. À sa ceinture était accrochée unealebasse, ces courges sèches et vides que les bergers de Castille utilisaient pour garder l'eau fraîche, il la déposa devant le tableau, recula et fit un salut militaire. Allons-y, Guagliona, dit-il, il se fait tard, et le gardien veut fermer ce cimetière.

... Oublions que le temps existe et ne comptons pas les jours de la vie, il ne faut pas le faire quand on a été assez sot pour ne pas les compter avant, Mavri, c'est comme si j'avais rêvé et qu'à présent tu me réveilles et me demandes où j'étais, si j'étais moi, si j'étais le même et pourquoi?... mais il n'y a pas de pourquoi, les choses avancent pour leur propre compte, sans pourquoi, même si la responsabilité commence dans les rêves, l'ancien dicton a raison, parle-moi de ton enfance, Mavri, et puis de tes camarades, de ceux qui ne se sont pas réveillés comme moi et ont maintenant leurs tombes inconnues dans les montagnes, ils appartiennent au peuple des rêves, je ne sais pas leur parler... je voudrais que tu me joues le même air que cette nuit-là, mais ici il n'y a pas de piano et te le demander me fait honte, pourtant je l'entends jouer dans les

cyprès, allons au cap Sounion, je veux voir la mer Égée depuis le temple de Poséidon, tes camarades n'ont plus de cils, ils ont des orbites vides, ils sont étendus au milieu des broussailles et nourrissent les racines des châtaigniers, ils m'ont longuement appelé et je ne les entendais pas, Mavri, nous nous appartenions sans le savoir, ces pierres sont les miennes, je l'ai compris grâce à eux, les pierres enseignent beaucoup de choses, peut-être un jour viendras-tu avec moi, mais pour le moment oblige-moi à rester, emmène-moi en Crète, je veux voir la maison où tu es née, tu ne peux pas la laisser abandonnée, ce serait comme si ton père et ta mère étaient morts deux fois, j'ouvrirai moi-même la porte, tu entreras avec moi, à force de l'imaginer je la connais comme si j'y avais vécu, la clé est suspendue à un clou sous le porche derrière une branche de laurier sec, une grosse clé lourde, la serrure soulève la targette en bois de l'autre côté de la porte, la première pièce est vaste, c'était celle du moulin à huile, les chaises sont en paille, mais à côté de la fenêtre il y a un siège en pierre recouvert de coussins aux étoffes crétoises, et au milieu de la pièce se trouve la table où vous mangiez, une énorme pierre ronde qui autrefois, posée sur une autre pierre, broyait les olives... ce sera notre atelier, nous y dessinerons le monde que nous voudrions, et nos livres nous les ferons sur cette pierre... Mavri, je ne veux pas passer ma vie dans les amphis d'une université ou mes nuits dans un observatoire à fouiller le ciel, car franchement, le monde dans l'état où nous l'avons réduit ne nous suffit-il pas ?, je sais que tu devras souvent me laisser seul, mais quand tu rentreras de tes concerts tu me trouveras là, à cette pierre... J'entends un piano mécanique, tu l'entends toi aussi ?... je te parle à toi, l'écrivain... excuse-moi, j'étais en train de rêver et un piano mécanique m'a réveillé, mais peut-être rêvais-je aussi du piano mécanique et maintenant ça continue hors du rêve, c'est une valse, tu l'entends ?... Ne me dis pas que c'est une hallucination sonore, sois compréhensif, c'est une valse en *la* majeur, au loin, pourtant on l'entend bien si on le veut... mais ce n'est pas un piano mécanique, c'est un orgue de Barbarie, comme ceux que les tziganes avaient autrefois dans les foires quand j'étais enfant... Pour les feux de la Saint-Jean sur la place San Nicolò un tzigane jouait d'un petit orgue de Barbarie, il tournait la manivelle et les gens se mettaient à danser... Ces vieilles histoires n'intéressent plus personne, mais bénie soit la pauvre ritournelle qui arrive du passé pour ramener les jours morts... cette pendule

insomniaque sur la commode a toujours les yeux ouverts, même la nuit elle ne les ferme pas, elle espionne chaque instant, elle fait comme l'araignée avec les mouches, et l'univers est là, autre chose que les galaxies et les années-lumière, une seconde après l'autre, tic tac, et l'heure est déjà terminée... le tzigane repart pour une autre foire, mais il joue toujours la même musique, y a-t-il un autre couple qui veuille danser ?... ces deux-là je les connais, elle a des souliers blancs et une jupe bleue à plis, lui il a laissé sa veste sur le dossier d'une chaise et s'est mis en bras de chemise, fais-la danser, jeune homme, fais-la rire, tu ne vois pas comme ses yeux scintillent, les lumières de la place se reflètent dedans, ce sont de petites lanternes de papier illuminées, c'est à présent le tour du joueur de buzuki, un petit vieux qui comprend les amoureux, il en a tant vu danser dans sa vie, il a vraiment tout compris le petit vieux, il s'est mis à jouer *Thaxanarthis*... bien sûr que tu reviendras, dit la femme, tu es déjà revenu, et elle rit, elle lui entoure le cou d'une main et l'attire à elle, les gens applaudissent, ils ont formé un cercle autour d'eux, elle lui passe une main dans les cheveux puis l'embrasse, d'autres musiciens sont arrivés, il y a de l'animation, tout le monde se met à danser, un vieil homme danse seul, ses bras sont levés comme s'il attrapait l'air et il fait seulement danser ses jambes enfilées dans des bottes de cuir, ils sont demeurés immobiles au milieu de la foule qui danse, on dirait une statue avec deux corps que le sculpteur a extraite d'une seule pierre, ils gardent les yeux fermés, front contre front comme s'ils s'échangeaient ce qu'ils pensent, ils pensent à la même chose, que le bateau pour la Crète part demain matin à sept heures et le Pirée est en fête, à quoi bon rentrer dormir en ville... Je connais une pension sur le port, dit Daphné, quand mon grand-père venait étudier à Athènes il logeait là, à présent elle appartient à Stratis, quelqu'un de mon village, j'aimerais aller lui dire bonjour, il m'a connue enfant, je crois qu'il serait content de me voir arriver avec toi, Tristano.

Ce n'est pas vrai que tu as fait sortir la grosse mouche, tu es aussi menteur que la Frau, tu entends le bruit qu'elle fait, ou tu penses que mes oreilles bourdonnent ?, peut-être que mes oreilles bourdonnent aussi, mais ça c'est une grosse mouche, je ne me trompe pas, fais-la sortir,

entrouvre un peu la persienne et tu verras qu'elle trouvera la voie, de toute façon la lumière ne me dérange pas, je ferme les yeux, quelle heure est-il, midi est déjà passé ? Nous sommes l'après-midi, il doit être trois heures, oui, je sens que c'est l'après-midi... étrange, l'après-midi se remarque même quand on est au lit, tu l'entends avec les oreilles, il a une respiration bien à lui, et avec l'odorat, avec les oreilles et avec le flair, et puis il y a un coq qui se met à chanter l'après-midi, c'est un coq stupide, qu'est-ce qu'il a à chanter, il se croit courageux, ce n'est nullement courageux, c'est seulement stupide et orgueilleux, il y avait une fois deux hommes dans ces montagnes, ils étaient courageux tous les deux, ils menaient le même combat, mais ils étaient divisés sur le futur de leur pays, l'un d'eux était lui, il se trouvait derrière un rocher et fixait une fleur, les trois brigades ouest allaient passer sous ses ordres, mais il devait d'abord devenir un héros, ce n'est pas si facile de devenir un héros, un millimètre par-ci et tu es un héros, un millimètre par-là et tu es un lâche, c'est une affaire de millimètres, lui était là, il fixait une fleur et le paysage qui lui faisait face était son arène, allait-il gagner le combat ou se ferait-il descendre ?... ça arrive parfois, tu es sur le point de devenir un héros et tout finit de façon merdique... De grâce, entrouvre les persiennes, ce doit être déjà le soir, je l'ai compris, avant je m'étais trompé, tu écris ?... écris tout dans les moindres détails, d'autres choses tu es libre de les écrire à ta manière, mais ça non, écris mes paroles... ouvre un peu les persiennes, laisse entrer un peu d'air frais... les héroïsmes finissent souvent de façon merdique, ou même la plupart du temps, mais on ne doit pas le dire, ce n'est pas adapté à l'éducation des enfants, et puis comment ferais-tu pour tenir la main sur le cœur, parce que après l'héroïsme il faut la main sur le cœur, quand tu es face au drapeau, tu es là, tu attends la croix sur la poitrine, toutes les autorités sont alignées devant toi... croix de guerre, pas n'importe quel truc de mes couilles... il y a le président de la république avec son épouse, mon dieu quel couple, Tristano les regarde, heureusement c'est un documentaire, la Semaine des Actualités, en noir et blanc, et l'absence de couleurs rend la scène moins effroyable, sur l'estrade se trouvent toutes les autres autorités de circonstance, le ministre de l'Intérieur, celui de la Défense, un général suspendu aux médailles qu'il porte sur la poitrine, un cardinal, peut-être deux, la fanfare à panache, dimanche prochain cette solennelle cérémonie d'héroïsme patriotique sera diffusée dans tous les

cinémas d'Italie, ou du moins dans les grandes villes, avant l'émouvant film américain où elle dit que demain est un autre jour sur fond de coucher de soleil sanguinolent... et le discours pour les Actualités filmées est historique, car les jeunes générations doivent savoir que l'ici présent décoré est bel et bien un héros national, et qu'il a vraiment commis cet acte d'héroïsme, mais il n'est pas lui, il est comme le soldat inconnu, il représente tous les Italiens, y compris nous présidents et généraux qui ne prîmes pas part à la Résistance, il nous représente tous car jamais le peuple italien ne fut fasciste, et nous nous reconnaissons en lui, le peuple italien a toujours combattu le fascisme, toujours, jamais il n'a eu l'idée d'être fasciste, le peuple italien... C'était moi qui rêvais, pense Tristano, je ne combattais contre personne, les fascistes n'ont jamais existé, c'est moi qui me l'imaginais... le président tordu avance droit vers lui accompagné d'un haut officier qui tient sur un plat d'argent la croix de guerre, ils sont tous serrés en rang d'oignon, Tristano, tu n'as pas d'échappatoire, pense Tristano, maintenant je m'échappe, cette aube-là je ne m'échappai pas, je restai derrière le rocher la mitraillette à la main, mais là je m'échappe, maintenant ou jamais, échappe-toi Tristano, échappe-toi, ou tu seras bientôt le héros de ces gens-là, égal à eux, et tout sera accompli et irrémédiable... L'écrivain, ouvre la fenêtre, ouvre-la en grand, je veux sentir la fraîcheur du soir, parce qu'à moi le soir est si cher, on t'a enseigné ça à l'école ?, tu auras toi aussi eu un jean-foutre de professeur qui te l'a enseigné, Tristano aussi aurait eu besoin de fraîcheur, et au contraire il transpirait, il ressentait une chaleur insupportable, ouvre-moi la fenêtre, l'écrivain, laisse entrer la fraîcheur nocturne, ah ! la nuit, autre chose que le soir, c'est la nuit qui devrait être célébrée, mais il faut avoir les reins solides pour célébrer la nuit, parce que la nuit amène les rêves, et souvent les cauchemars, et il est difficile d'affronter les cauchemars, plus que d'affronter les nazis, là on voit vraiment si tu es un héros, laisse-moi seul, s'il te plaît, je veux voir si je réussis à dormir.

Je l'ai reconnue alors qu'elle était à peine une petite figure à l'horizon, un insecte, parce que de cet insecte j'ai reconnu le dessin des hanches larges comme une amphore où j'avais posé mes mains et mon corps, à

gauche sur les collines il y avait deux colonnes ioniques, je savais bien qu'en réalité il s'agissait des deux tours qu'on voit de la fenêtre, mais le peintre qui proposait cette scène, celui qui dessine les rêves, les avait transformées en deux colonnes ioniques, au fur et à mesure qu'elle s'approchait ses jambes aussi semblaient être deux colonnes, un tendre lierre s'y agrippait jusqu'à couvrir le pubis et il se demanda si elle n'était pas devenue un arbre qui cependant bougeait, il était dans son suaire, au milieu de cette chambre qui s'était ouverte sur le paysage, c'était une idée de chambre et dans l'idée de chambre il y avait une oliveraie qui ne pouvait être que celle de Delphes, car les troncs étaient aussi nouveaux et anciens que seuls le sont ceux de Delphes, les lieux qu'ils avaient traversés dans leur vie en dansant des pas de danse immémorables dont il ne reste nulle trace, au son d'une flûte de pan que nous n'entendons jamais et qui guide notre danse, il lui chantonna *Thaxanarthis*, elle passa la tête à travers un olivier et dit, bien sûr que je suis rentrée, je ne pouvais pas ne pas rentrer, mon Tristano, je t'ai cru mort, je t'ai cherché sur toutes les îles, je t'avais écrit une lettre et je l'ai confiée au vent, puis une luciole qui errait dans un champ de blé déjà moissonné m'a dit que tu étais ici et ainsi je suis venue, Tristano. C'est vrai, dit-il, ma Mavri tant aimée, le blé a été battu et les gerbes des champs jaunissent, mais il n'est jamais trop tard pour que les tiges reverdissent. Tout en disant cela il se leva de son suaire, elle était désormais à deux pas et il lui chuchota tête baissée, tu vois, la gangrène me ronge la jambe, la chair est toute véreuse et le ver est dans le fruit, il y a si longtemps que le ver est dans le fruit. Il était nu, avec juste un mouchoir autour du cou comme le portent les moissonneurs des plaines. Tristano, dit-elle, je reconnais ta verge, ton corps n'est pas encore totalement rongé, nous avons peut-être encore un peu de temps. Daphné, dit-il, comme la vie des hommes est notariale, je suis là in articulo mortis. Mais tu me plais tout autant, dit-elle, même si tu as des vers dans les jambes, ton tronc est sain et ton cœur y bat encore. Ils s'étendirent dans le paysage qui devint aussitôt une plaine large et chaude, sur les collines commença à se dessiner la lumière orange du coucher de soleil qui projetait l'ombre du temple ionique jusque sur son ventre à elle. Tu sais, Daphné, dit-il, j'avais oublié un certain contre-jour, une bougie que je tenais toujours allumée dans une maison au bord de la mer, et toi une nuit tu passas devant comme si tu te promenais dans l'air du cadre de la fenêtre, c'est le souvenir le plus important de ma vie et

j'étais sur le point de l'oublier, tu te rappelles cette maison où nous avons vécu, les pièces vides, le piano au rez-de-chaussée, le bruit du ressac, l'odeur d'algues que j'appelais odeur d'aldes parce que la femme qui venait s'occuper des tâches ménagères s'appelait Alda ? Elle ne répondit pas, sa respiration s'était accélérée dans son oreille comme un halètement, j'y suis, dit-elle comme elle le disait dans certains moments, j'y suis Tristano, serre-moi fort, et à ce moment précis le phare de l'autre partie de la côte s'alluma, il faisait à présent nuit dans la plaine, mais heureusement le phare s'était allumé et il n'y avait à avoir peur de rien.

... Tu le connais, ce poème où une mère vêtue de noir pleure sur le cadavre de son fils tué sur la place ? Je te l'ai déjà demandé ? La Frau me l'a lu l'autre jour... tu t'en es allé par un jour de mai, dit la mère, la source est demeurée sans eau, je te souhaite une eau éternelle... et puis elle dit qu'elle défait ses cheveux blancs pour couvrir la fleur fanée de ce visage... Minuit et demi, les heures ont passé vite, même s'il n'est pas minuit et demi, je dis au hasard, ça fait depuis neuf heures que la Frau a allumé une lampe, et je suis resté ici, immobile et sans parler, et avec qui aurais-je pu parler, moi qui désormais vis seul dans cette maison... tu as vu comme ce poème s'adapte bien à moi ?... il semble écrit exprès pour moi, comme si celui qui l'a écrit savait... mais ce n'est pas vrai que je n'ai plus personne, je peux te parler à toi, même si tu ne fais rien d'autre qu'écouter, après tout c'est déjà quelque chose, c'est déjà beaucoup... Merci.

Tu le vois, l'écrivain, je vais et viens dans le temps, c'est que je divague, je ne sais plus ce qu'est l'hier ou l'aujourd'hui, je ne les distingue pas, au point que me vient en tête Papee, mais qui était Papee, l'ai-je jamais connu ? Peut-être était-ce le personnage d'un roman que j'ai lu dans ma vie, un brave garçon qui combattit pour la liberté de son pays, au Burundi ou dans un endroit de ce genre, et la mémoire évacue tout à la fois, mais pour toi c'est un avantage, je suis en train de t'enseigner que le temps de l'horloge ne correspond pas à celui de la vie,

et si d'aventure il t'arrivait d'en discuter, tu peux dire que cette vérité t'a été enseignée par un vieux en train de crever qui allait et venait à sa guise à travers le temps, et il semblera à certains que c'est un truc, car il leur importe peu de comprendre, ils croiront que tout cela est un truc, et que la mémoire... Les mémoires qui nous restent sont peu nombreux, l'écrivain, les commentaires de César, les confessions d'Augustin, quelques De profundis, comme celui de Molly, celui-là aussi c'est un De profundis de l'utérus, mais c'est un homme qui l'a écrit, et le mien aussi est un De profundis... tu sais, l'écrivain, j'aimerais tellement avoir un utérus, à présent, j'aimerais être une femme, une jeune femme, belle, féconde, avec la lymphe qui lui circule dans le corps, ce serait beau... une femme soulevée par la lune comme les marées, une femme qui soit l'origine du monde, et à l'inverse j'ai deux couilles sèches que la gangrène est en train de ronger, et je suis là à te raconter du vent.

Rosamunda, Rosamunda, che magnifica serata, sembra proprio preparata da una fata delicata, mille voci, mille luci, mille cuori strafelici, sono tutti in allegria, oh ma che fe-li-ci-tà... L'écrivain, tout mon cœur est pour toi, l'écrivain, je ne pense qu'à toi... Tu sais, c'est vraiment curieux, je t'avais appelé et je pensais seulement à moi, je ne pensais pas du tout à toi, et depuis que tu es ici, même si tu n'as jamais dit un mot, je me suis mis à penser à toi. Du simple fait que tu es en train de m'écrire. Et il me semble parfois que tu es un peu moi, de sorte que je me demande si ce que je te raconte est à moi parce que je le raconte ou si c'est à toi parce que tu l'écris... Les choses appartiennent-elles à celui qui les dit ou à celui qui les écrit ? Toi, qu'est-ce que tu en penses ? Réfléchis tout ton soûl, de toute façon à moi que veux-tu que ça me fasse, au point où on en est.

Toi et moi nous devons faire un pacte. J'y ai pensé toute la nuit... dans le sens que moi aussi j'ai quelque chose à te demander, ce serait donc plutôt un échange, à bien y regarder. Mais il nous faut d'abord mettre les choses au clair, car je ne voudrais pas que tu aies la conviction que c'est

moi qui t'ai demandé de venir... ça a été toi, tu le sais mieux que moi, moi je t'ai sifflé et tu es accouru aussitôt parce que tu n'attendais que ça... ça te faisait envie... Excuse-moi de te le dire seulement aujourd'hui, les pactes devraient être stipulés tout de suite, comme entre gentlemen, une poignée de main et si on est d'accord l'affaire est faite, mais c'est que j'ai commencé à raconter et je me suis un peu perdu, même si je voulais te le dire d'entrée, tu peux me croire... Voilà... la proposition c'est que je voudrais qu'en échange tu dises une chose... je tiens à ce que nous nous mettions d'accord parce que vous les écrivains je vous connais, peut-être qu'à un certain moment la narration vous prend, elle s'impose, il vous apparaît qu'une chose comme celle-là n'a rien à voir avec le reste car elle casse le rythme, et ça passe à la poubelle... Cette histoire c'est moi qui la raconte, mais c'est toi qui l'écris, et qui me garantit que tu mettras dans ton livre une chose qui pourra te sembler insignifiante et qui pour toi n'a rien à voir avec le reste ?... Et au contraire elle a à voir, elle a beaucoup à voir, et c'est pour ça qu'il faut se mettre d'accord, moi je te raconte ce que j'ai promis de te raconter, mais toi ce détail tu l'écris, car les choses écrites ont une autre valeur, dit-on... précise bien que c'est un héros national qui l'a demandé, et pas le premier venu, un type avec la croix de guerre sur la poitrine, et qui sait si ça ne fera pas un certain effet aux Anglais, les Anglais ont de l'estime pour l'héroïsme, ils l'ont pratiqué sans compter, et s'ils n'avaient pas été là quand Tristano se trouvait dans les montagnes... ça tu peux l'écrire, que Tristano les admira sincèrement, à cette occasion... en d'autres occasions moins, je veux dire pour certaines choses qu'ils ont faites ailleurs, et il n'y a pas besoin d'aller si loin, il suffit de penser au pays de sa Daphné, où ils soutinrent ce gros fasciste de maréchal Papagos, et donnèrent aux Grecs un nouveau duc et un nouveau roi, après Metaxás, voilà comment les Anglais conçoivent la démocratie chez les autres... Mais venons-en au concret... personnellement je ne saurais pas trouver la formule adaptée, mais les mots justes c'est ton travail, il faut du tact, de la diplomatie, autrement quel écrivain serais-tu... Le problème, ce serait les marbres du Parthénon... c'est cela que Tristano voudrait que tu demandes, les marbres qu'un lord anglais, qui était ambassadeur en Turquie quand les Ottomans dominaient la Grèce, avait fait dépiauter du Parthénon pour les emmener en Grande-Bretagne, comme quelqu'un qui, sur une route déserte, trouverait une femme

évanouie à qui il arracherait son collier pour le porter à sa femme... Exactement ainsi, les dépiauter, c'est le mot, l'écrivain, les ouvriers de ce brigand travaillaient au pic et au marteau... j'ai lu il y a longtemps la description détaillée de quelqu'un qui avait assisté au viol, mais je te l'épargne... Tu sais, ils n'ont alors pas emporté un tableau, qui irait bien sur n'importe quel mur, non, c'est un paysage qu'ils ont volé... les gens qui justifient ce viol ont certaines théories... je ne sais pas, qu'au British Museum les frises sont magnifiquement éclairées... comme si le soleil de la Grèce était moins lumineux que les néons anglais... ou encore que quand le lord les emmena elles n'étaient déjà plus les frises du temple d'origine, étant donné que les Ottomans avaient transformé celui-ci en mosquée... beau raisonnement, mais les Ottomans avaient seulement changé le contenu, qui n'est pas grand-chose, il en faut peu pour substituer un dieu par un autre, ils n'avaient en rien changé le contenant... les chers petits, j'aimerais bien les voir, ces braves théoriciens, s'ils retrouvaient la flèche de leur abbatale de Westminster au musée d'Athènes... Le lord en question s'appelait Elgin, lord Elgin, écris-le, pour que les Anglais n'aient pas à le confondre avec un autre lord, étant donné tous les lords qu'il y a en Angleterre... Bref, écris que Tristano aurait voulu qu'ils restituent ces marbres au propriétaire légitime, qui est un temple sublime sans la construction duquel par Athènes ils n'auraient pas leur Chambre des lords et se consacraient encore à l'élevage des moutons... et rappelle-leur Byron, qui mourut pour ces choses-là, ça leur fera peut-être de l'effet, qui sait... Et si tu veux, ajoute qu'outre la diplomatie normale, qui formule ses justes requêtes, ces marbres avaient déjà été demandés par un grand poète que cependant personne ne connaissait, car il vivait comme n'importe quel quidam dans des chambres de location, le sieur Cavafis, et que Tristano se permettrait volontiers de renouveler la gentille proposition de ce poète, un siècle a désormais passé depuis cette requête, elle devrait être arrivée aux oreilles des Anglais... Voilà, c'est ma proposition, je te raconte ce que tu voulais entendre, et tu m'écris le souhait de Tristano, d'après moi tu y gagnes... Ça te va ? Si c'est le cas, je te fais confiance, il s'agit d'un pacte à l'ancienne, entre gentlemen... un pacte verbal... mais entre nous tout est verbal, tout est fait de paroles, non ?, un gentlemen's agreement, comme diraient les Anglais... Si ça te va, tope là, je peux encore serrer une main, et pour toi ce sera la première fois que tu me toucheras.

Tu sais ce que ça veut dire, céphalée ? Je ne te parle pas de migraine, ou de mal de tête, c'est autre chose, tu sais, c'est autre chose, et tellement de choses à la fois, il n'est pas facile de donner le sens de quelque chose qui est tant de choses à la fois... Au début c'est un petit son, car ça commence ainsi, une étrange sonnette qui est comme un sifflement ou une lamentation aiguë, un sonar, il arrive de très loin, des abîmes, tu le perçois, et tout à coup se dessine le contour féroce des choses, comme si ce sifflement s'était introduit dans la vue, en l'aiguissant, en la déformant, et tu as l'impression d'avoir un prisme à la place des yeux, parce que les contours, les angles, les objets ont augmenté leur existence dans l'espace, ils se sont dilatés, ils ont changé de géométrie, et dans ce changement ils ne signifient plus ce qu'ils signifiaient, par exemple l'armoire là au fond devient un cube, un cube et c'est tout, elle n'a plus le sens d'armoire et tout se met à flotter, l'espace se gonfle comme une marée et arrive alors le mal de mer de la céphalée, comme un soufflet qui respire et sur lequel tu es assis, tu flottes, tu dois t'asseoir, et le sol devient liquide, et autour de toi respire un poumon qui te semble tout l'univers, ou plutôt à l'intérieur de toi, et toi tu es dessus et en même temps tu es dedans, tu es un grain de poussière qui fluctue dans les alvéoles d'un poumon monstrueux qui se dilate et se réduit par bouffées, et tu te serres les tempes en essayant de contenir les flots qui t'ont explosé dans la tête comme une tempête où tu te noies, c'est cela la céphalée... Tristano a eu sa première céphalée un dix août, il lui est arrivé beaucoup de choses en août, à Tristano, il a une vie marquée par le mois d'août, il y a des hommes comme ça, c'est Uranus, Saturne, tellement de choses, j'en ai oublié beaucoup, mais celle-là non, c'est impossible, le dix août est le jour de la Saint-Laurent, quand les étoiles filent, peut-être que l'une d'elles lui est tombée sur la tête, une météorite, mais ce n'était pas de nuit, c'était à midi, et il se trouvait précisément dans cette maison où il était revenu pour ne rien faire, sous la pergola, il fixait une grappe de raisin pas mûr en comptant les grains comme s'ils étaient les années de sa vie, un grain un grain un grain pour toi, disait-il à voix basse comme dans une cantilène idiote, et les grains étaient déjà nombreux, et à ce moment-là il perçut le sifflement étrange qu'il n'avait jamais entendu, la

grappe de raisin cessa d'être une grappe de raisin, l'air se fissura sillonné par des fêlures, la nausée lui monta à la gorge, et en titubant comme si la terrasse avait été le pont d'un vaisseau battu par les flots il gagna sa chambre, ferma les impostes, se jeta sur le lit et agrippé à l'oreiller partit pour le premier des voyages maléfiques qui allaient l'accompagner pour longtemps, traversant des miasmes, des nuages de sauterelles, dans une aveuglante étendue de rien égale à elle-même dans toutes les directions... Lui, le garçon, était mort la veille, tu sais, il avait sauté en l'air avec ses instruments de mort, son garçon plus aimé qu'un fils... le salaud...

... Certains soirs, parfois, il regardait les lumières de la plaine et pensait au temps passé, à ces jours où se jouait l'avenir de son pays, dans les montagnes... tous contre les nazis et les fascistes, il n'y avait pas de doute là-dessus, mais l'avenir c'était autre chose. Des avenir, désormais je le sais bien, il y en a tellement, il pourrait y en avoir tant, comme le spectre des couleurs, apparemment des nuances, mais tu crois que ce n'est rien ?, avec une nuance tu passes du bleu ciel à l'indigo, puis au violet, et le bleu ciel est une chose et le violet en est une autre, tu crois que ce n'est rien, essaie de vivre dans une nuance, tu verras l'intensité... Mais à cette époque il entendait le monde de façon binaire, tu sais, la nature nous a habitués au binaire, et nous nous sommes stupidement laissé convaincre, blanc et noir, chaud et froid, masculin et féminin. Bref, ou comme ci ou comme ça. Mais pourquoi donc devrions-nous penser que la vie est comme ci ou comme ça, tu ne t'es jamais posé la question, l'écrivain ? Je pense que tu te l'es posée, et peut-être est-ce pour cela que je t'ai fait venir. Mais lui, à cette époque, voyait l'avenir divisé en deux, car il pensait que l'histoire était divisée en deux, quel idiot, il ne savait pas que c'est nous qui faisons l'histoire, nous la construisons de nos mains, elle est notre invention, et nous pourrions en faire une autre si seulement nous le voulions, si seulement nous ne nous laissions pas convaincre par l'histoire qu'elle est comme ci ou comme ça, si seulement nous avions la force de lui dire, madame l'histoire, vous n'êtes rien, ne soyez pas si arrogante, vous êtes simplement mon hypothèse, et si ça ne vous embête pas je l'invente maintenant à ma guise. Mais pour dire cela

il faut être vieux, et inutile, presque un cadavre comme je le suis, et quand tu as compris qu'elle est une illusion, un fantasma, il se trouve que tu ne peux plus la faire, car elle a déjà été faite. L'histoire est comme l'amour, c'est une musique, et tu es le musicien, et tandis que tu la joues tu es d'une énorme habileté, un interprète qui souffle à pleins poumons dans sa trompette ou qui frotte avec ravissement son archet sur les cordes... magnifique, une exécution parfaite, applaudissements. Mais tu ne connais pas la partition. Ça tu le comprends après, beaucoup plus tard, mais alors la musique s'est évanouie... Pour lui, à ce moment-là, il n'y avait que deux avenir possibles. Le premier il le connaissait trop bien, car il connaissait le pays qui l'avait inventé, mais en Italie on ne pouvait pas dire de telles choses, un avenir fait de jours cendreaux, conduit par un bureau politique qui concevait les personnes non comme des individus mais comme les instruments d'une machine supérieure à eux, les petites dents de petites roues insignifiantes qui broyaient pour la grande roue, pour une société sans classes où nous aurions tous été égaux, avec des pensées égales et des fatigues égales et un bonheur égal et des destins égaux. Tu veux un peu de bonheur, celui qui te revient de droit, camarade ?, tu as la carte du parti ?, tu as la carte de ravitaillement du bonheur collectif ?, très bien, combien êtes-vous dans la famille ?, quatre, voyons... voyons... quatre, toi, ta compagne et deux enfants, bien bien, camarade, est-ce que tu as avec toi la carte de ta femme ?, bien bien, et celle de tes enfants ? bien bien, tout me paraît en ordre, camarade, tu as droit à quatre parts de bonheur, signe cette feuille et laisse-moi mettre le timbre, tu es un brave camarade, et le grand camarade qui nous accompagne tous dans la conquête du bonheur aime les braves camarades comme toi et te souhaite tout le bonheur voulu, le bonheur juste pour le monde juste que nous sommes en train de construire, un monde juste pour une société juste faite de camarades justes comme toi, cher camarade, voilà ce qu'a dit le grand camarade dans son dernier discours, tu auras entendu ses paroles, elles étaient adressées aux braves camarades comme toi qui en œuvrant pour une société juste méritent leur juste part de bonheur, mais que veux-tu encore camarade ?, je t'ai déjà mis le timbre du bureau politique, tout est en ordre, tout est régulier, retourne dans ta petite maison de travailleurs, porte aux camarades de ta famille le salut fraternel du grand camarade et ne me casse plus les couilles, que dis-tu ?, ah, tu as combattu dans les montagnes, tu as tué à

toi tout seul un détachement de fascistes, tu es un héros, camarade, mais pour ton héroïsme on t'a déjà donné une médaille, si je ne me trompe pas, tu as aussi perdu deux doigts, ils se sont encastrés dans le fusil-mitrailleur, inutile que tu me fasses voir ta main, c'est écrit là sur la feuille, cette feuille est plus importante que ta main, camarade, mais les couilles tu ne les as pas perdues, cher camarade, excuse la familiarité, entre camarades on peut pourtant se le dire, les camarades courageux comme toi ne perdent pas leurs couilles, je le sais, je le sais, dans l'arène il y avait deux gladiateurs, l'un était fort, puissant, agressif, l'autre était impavide, avec un petit sourire malicieux qui le faisait ressembler à un acteur américain, certains gladiateurs sont forts mais stupides, camarade, ils bombent le torse, ils se pavanent, et ils finissent par perdre leurs couilles, parce qu'ils sont stupides, alors que toi tu es courageux, camarade, et tu es astucieux, surtout astucieux, cependant camarade, n'exagère pas dans l'astuce, car nous savons tout de toi, nous savons que tu es allé vivre dans une ville d'art, tu ne serais pas un peu esthète ?, nous savons que tu as une brave femme, mais qu'elle ne te suffit pas, camarade, tu dis aimer la justice et la liberté, tu ne serais pas pourtant un peu bourgeois ?, excuse la franchise, mais tu me sembles un peu bourgeois, tu sais, l'idéologie libertaire au début était révolutionnaire, mais si tu la pratiques en cachette c'est une chose petite-bourgeoise, et nous croyons surtout en la famille, car la famille est le noyau révolutionnaire d'une société révolutionnaire, camarade, je ne voudrais pas que tu attristes le grand camarade, car il veille sur nous tous, il dort seulement deux heures par nuit, car il doit s'occuper de nous tous, lui, dans ses nuits insomniaques et fébriles, de sa fenêtre qui donne sur l'immense place où il a convoqué la parade militaire dédiée aux anciens combattants comme toi qui ont sauvé la patrie, eh bien, lui, camarade, de sa fenêtre il te regarde, il sait qu'à l'aube de ce jour crucial pour notre patrie tu as dézingué tout un détachement ennemi, il le sait mieux que toi, camarade, cependant excuse-moi, camarade, tu dors combien d'heures par nuit ?, sept heures ?, sept heures c'est beaucoup, camarade, c'est toute une nuit de repos, lui il dort une heure par nuit, au maximum deux, tu ne voudras pas attrister le grand camarade, camarade, sept heures de sommeil représentent une belle part, nous avons appris que tu écrivais des poèmes, et nous nous en réjouissons, mais attention à l'intimisme, nous connaissons les poètes intimistes, ils appartiennent au passé,

attention à ne pas trop t'enivrer de passé, camarade, ça pourrait te monter à la tête, et à présent réunis-toi dans ta petite maison laborieuse où t'attend ta compagne, va en paix, camarade, et ne nous emmerde plus...

... et puis il dit... j'ai vu d'autres énigmes comme des fleurs ouvertes dans le vide, des jupes vides qui réclamaient des corps devenus air, et j'ai vu le cœur d'une jeune fille oublié dans une cage, des excréments de lion, le cirque était loin, et le temps une forteresse défendue par des murs de pierre et de stupeur, et sur ces murs s'était posée une colombe aveugle, mais comment déchiffrer ce que les héros ne racontent pas, comment vaincre la mer si la navigation est libre et qu'il est néanmoins interdit de fabriquer des barques ?... Le supplice de la Frau m'était revenu en tête, mais toi tu t'en fous. Moi non, je voudrais la petite pluie de mars, et au contraire c'est le mois d'août, dit-elle, il n'y a rien à faire. Et elle a raison...

OceanofPDF.com

... Je suis fatigué mais je n'ai pas fini, laisse-moi me reposer un peu, sans t'en aller cependant, ouvre bien les oreilles, c'est important, parce qu'il y a aussi un autre avenir que celui que je t'ai raconté et Tristano devait faire un choix. Et dans l'autre avenir il y avait simplement la liberté. Qui n'est pas peu de chose. Le paysage se présentait ainsi, dans ces montagnes, tu comprends ?... la forêt a deux sentiers qui bifurquent, et Tristano se trouve au milieu de ce paysage, il pointe son fusil, mais le fusil a un seul viseur, il tire dans une seule direction, il obéit aux lois de la balistique, et la balistique n'est pas une hypothèse, car elle dépend de la géométrie, et avec la géométrie, mon cher écrivain, il n'y a pas beaucoup de marge, si un angle est aigu il est aigu, s'il est obtus il est obtus, et ce n'est pas ton désir qui va modifier l'ouverture des angles, et il s'agissait bel et bien d'une bifurcation, et Tristano était au carrefour, et le problème bifurquait justement dans le viseur de son fusil, tu presses la détente d'un côté et tu fais partie de la société sans classes qui étouffe ta personne, tu presses de l'autre côté et le monde continue tel qu'il fut toujours, avec qui s'y trouve bien et qui s'y trouve mal, tant pis, mais tu es avec la liberté, il s'agit de dézinguer l'un ou l'autre, et Tristano doit choisir. Et tu sais quel fut son choix, car tu sais ce qu'est la liberté, tu es un intellectuel libéral, et tu tiens à tes idées, pour cela tu t'es inspiré de l'entretien qu'un journaliste rusé vola un jour à Tristano, quelques paroles seulement, dont tu as cependant fait un petit roman, excuse-moi, le mot m'a échappé de la bouche, il faudrait dire un roman bref, et il est bien sûr stupide de mesurer les romans au mètre, comme si la quantité comptait pour quelque chose, je vais être sincère, tes quatre-vingts pages valent plus que certains pavés qui se vendent au poids, on dirait presque que tu étais toi aussi aux côtés de Tristano, là-haut dans les montagnes, ce jour-là, ou plutôt, c'est toi qui pointes le fusil, tu choisis la direction, tu vises, tu tires. Poum. Tu as choisi la démocratie. Félicitations. Tu as fait le même choix que Tristano, pour cela tu es parfaitement entré dans sa peau, quel pouvoir de mimétisme, tu sembles vraiment être Tristano, d'après moi Tristano c'est toi, je ne sais pas pourquoi je suis en train de te parler de lui, Tristano c'est toi, dans ton récit tu as écrit exactement ce qu'il fit, c'est toi qui as souffert de son dilemme, tu en as souffert à la

première personne, parce que tu possèdes le don de l'écriture, voilà pourquoi je t'ai fait venir, dans ces quelques pages tu as été Tristano, un parfait Tristano, un irréprochable Tristano, un incontestable Tristano comme lui n'a jamais réussi à l'être de toute sa vie... Comme c'est curieux, toi, en peu de pages, tu as réussi à être ce qu'une vraie personne ne fut jamais de toute sa vie, voilà pourquoi ton roman a aussi gagné un prix, comme de juste, la vérité doit être primée, car la vérité est concrète, comme disait le poète à tête hérissée, et la vérité est encore plus concrète quand elle devient écriture, noir sur blanc, ça oui que c'est la vérité, la vérité qui s'écrit et se signe, toi aussi tout comme Tristano tu savais ce qu'était la liberté que vous alliez chercher et que finalement vous aviez trouvée, car elle est si chère, la liberté, et comment, et tu l'as écrite noir sur blanc, et ces paroles sont les tiennes, la parole est sacrée, voilà pourquoi elle doit être libre, mais tu sais, cher ami, il y a un détail auquel tu n'as pas pensé, et ce détail écris-le, car je t'ai fait venir exprès à mon chevet pour écrire la vraie vie de Tristano, et toi tu es venu exprès à mon chevet parce que tu es curieux, et je voudrais te le dire, ce détail... Donc, si un jour un des pauvres affamés que tu regardes à la télévision dans ton salon, une de ces créatures avec la peau sur les os, avec le ventre comme un tambour et les yeux pleins de mouches, sortait du téléviseur et se matérialisait devant toi, tu sais ce que tu devrais lui dire pour mériter vraiment le prix que tu as gagné ? Tu ne le sais pas ? Je vais te le dire, ce que tu dois lui dire. Tu dois lui dire, parle, ami, parle, tu es un homme libre, ta parole est sacrée et personne ne peut la détruire, et ça c'est la vraie liberté, c'est pour cela que nous nous sommes depuis toujours battus nous tous qui aimons la liberté, afin que tu puisses parler, afin que tu puisses exprimer ta libre pensée, allez, parle, ma civilisation te le permet, tu es ici pour parler, tu dois parler, ouvre la bouche, chasse les mouches de ta bouche et parle, ne me regarde pas avec ce regard hébété, fais-moi plaisir, oublie un instant que tu es sous-alimenté, que tu as toutes ces maladies stupides, je t'en prie, parle, oublie un instant que tu n'as qu'un rein, c'est bien connu, le trafic d'organes... et puis un rein en moins ce n'est rien en comparaison avec la liberté de parole, ne rate pas l'occasion... ton pays est à bout, c'est un enfer, mais il nous sert à nous de paradis fiscal... c'est un problème, je le reconnais... nos industries vous pillent, elles emportent vos matières premières... c'est un autre des problèmes qui se posent au monde libre... le monde libre soutient un

dictateur qui a massacré des milliers de citoyens, ou plutôt c'est le monde libre qui l'a mis au pouvoir à la place d'un président démocratiquement élu... sur ce point certains d'entre nous, dont moi, ne sont pas totalement d'accord, et c'est pour ça que je t'invite à parler, parle, c'est pour cela que tu es venu au monde, pour parler, la parole est sacrée, tu es libre de le faire, tu peux le croire, moi je suis un écrivain, pas le premier venu, et les écrivains savent bien ce que signifie la liberté de parole, tu es libre de parler comme moi, celui qui te le dit est quelqu'un qui a choisi la liberté, qui a défendu la liberté, arrête de jouer au catatonique, parle, c'est une occasion unique, profite-en, tu n'auras peut-être pas d'autre opportunité, ne crois pas qu'on t'invitera ensuite à l'émission où l'on établit ce qu'est vraiment la liberté, là tu n'es pas invité, mais ici nous sommes en tête à tête dans le salon de ma maison, je me chargerai de rapporter tes paroles, allez, au moins un mot, et si tu ne sais pas le dire dans ta langue qui est peut-être une langue dans laquelle ce mot n'existe pas, dis-le en anglais, comme ça tout le monde comprendra, on dit freedom, répète après moi, free-dom, compris ?... C'est ce que tu devras lui dire, l'écrivain. Et maintenant fais-moi plaisir, va dormir, parce que je voudrais dormir moi aussi, je suis fatigué, je suis content que la Frau t'ait donné une chambre avec vue, elles sont belles ces tours dans le cadre de la fenêtre, ce sont d'antiques tours, tu as vu comme elles flottent dans la chaleur matinale, on dirait qu'elles veulent se détacher de la terre et qu'elles aspirent au ciel, ce sont des tours ambitieuses, elles furent construites au Moyen Âge, imagine un peu, au Moyen Âge, Moyen Âge veut dire que c'était au milieu de quelque chose, d'après toi c'était au milieu de quoi, de ce qu'il y avait avant ou de ce que nous sommes à présent, y a-t-il quelque chose au milieu de l'un et de l'autre ? La nuit est tombée, de ça je me rends compte, car je perçois encore la lumière et ses gradations, je connais les gradations de l'obscurité, devrais-je dire... Et toi, tu les connais, les gradations de l'obscurité ?

Aujourd'hui j'ai trouvé un autre thème, à propos de la transmission de la chair. Je suis dans un moment philosophique, l'écrivain, je me sens vraiment en forme, comme philosophe. La transmission de la chair. Tu l'as transmise, toi ? Je suis sûr que oui, et probablement avec plus d'un

utérus, vous les écrivains modernes vous faites comme ça, vous prenez une épouse, vous lui faites un enfant, vous lui dédiez un livre, car une épouse est une épouse est une épouse... et puis vous en prenez peut-être une autre... autre enfant, autre dédicace, genre pollinisateurs... et pendant ce temps les imprimeries travaillent... et les états civils... car on ne peut pas laisser la race humaine s'éteindre... la descendance de Caïn mérite d'être transmise... et aussi les livres qu'elle a inventés... autrement à quoi servirait le globe tournant sur lequel nous nous promenons dans l'espace ?... La transmission de la chair sert à donner un sens aux rotations autour de l'axe sur lequel tourne cette petite planète dont nous sommes les locataires, mais ne te fais pas d'illusion, le monde ne tourne pas, il s'agit seulement là de l'idée d'un scientifique athée qui se fia à une illusion optique, tout est à l'arrêt, tout est à l'arrêt depuis le début, dans le sens que tout est tel quel, Ptolémée était un génie, tout est fixe, comme ce fut créé ou comme cela explosa tout seul, tout naquit et resta à l'arrêt, c'est nous qui passons et croyons que tout suit notre déambulation, mais tout est à l'arrêt depuis les temps des temps, immobile comme l'est ce midi, qui est lui aussi immobile depuis les temps des temps, entends-tu les cigales et la chaleur qui entre par les persiennes et cette lumière qui nous invite à fermer les paupières pour nous laisser aller à l'abandon de l'océan immobile qui feint de se mouvoir ? Et pourtant elle se meut... Illusion. Rien ne se meut, midi est à l'arrêt, il était, est et sera ainsi. Combien de jours ont passé depuis que tu es arrivé pour écrire ma voix, combien de jours de ce mois d'août ? Mais non, laisse tomber, ça ne durera pas plus d'un mois, a dit le docteur, c'est ce qu'il a murmuré à la Frau dans le corridor, je l'ai entendu, les moribonds ont l'ouïe fine, ça ne durera pas plus d'un mois... C'était dans les premiers jours d'août, un dimanche, ça je m'en souviens car on a commencé à me donner de la morphine, la morphine est ptolémaïque, elle tend à l'immobilité de tout, elle cristallise, transforme le temps en fruit candi... J'en arrive au sujet, Tristano ne suivit pas le parcours obligé de la transmission de la chair, il ne voulut pas se continuer en un autre, à Rosamunda il aspergeait sa semence sur le ventre, et son vrai grand amour, celle à qui il aurait voulu donner sa semence, sa chère Mavri, il l'avait abandonnée sur une île de la mer Égée, je parle par métaphore, bien entendu, abandonnée comme fit Thésée avec Ariane, sans bien savoir pourquoi, peut-être parce qu'il était un imbécile, comme Thésée,

je parle toujours par métaphore, cela le mythe ne le dit pas, mais moi je te le dis, Thésée était un imbécile. Et parfois quelqu'un fait exactement la même chose sans savoir pourquoi, il le fait un point c'est tout, et puis il passe la vie à se ronger la conscience, en se tapant la tête contre les murs ou contre le poteau d'une vigne, comme cela arriva à Tristano...

... Il sortait de nuit dans le jardin potager, vaguait à travers les champs et la vigne, s'allongeait sur la terre nue, et se couvrait le front de mottes en un signe de deuil bien à lui, il se mettait aussi un peu de terre dans la bouche, il regardait en haut le firmament, étendu immobile au milieu des champs, cadavérique, même s'il lui arrivait parfois de lever les bras et de les tendre à la lune, ô lune, geignait-il, lune, tu m'entends, gracieuse lune, tu m'entends toi qui erres silencieuse dans les cieux puis te couches, lune, écoute, quelle errance pourra me consoler, maintenant que mon horizon sera fait d'heures interminables et que mon temps n'est pas encore fini, lune, mon temps est cassé, lune, si je mourais ce ne serait rien, ma branche est sèche, les saisons ont passé, et c'est au contraire la fleur qui est morte, pourquoi, lune, pourquoi ?, toi qui fais croître la lymphe dans les tiges et qui gonfles les océans, lune qui soulèves les êtres qui sont sur la terre, lune de parchemin qui joues du violon, lune de cristal, de safran, lune, tu peux faire un sortilège, y a-t-il un lieu au monde où en t'invoquant comme le faisaient les prêtres antiques tu pourrais faire renaître la tige cassée ?, ô puissante Proserpine qui domines les rives des enfers, restitue-moi la vie que ton mari boiteux m'a volée, il la garde dans sa forge, c'était un petit enfant joyeux que je portais sur mon dos en jouant sous la pergola, et il cueillait du raisin en riant, qu'est-ce que je l'aimais, comme un fils, il y avait en lui les jours qui ne seraient pas les miens et il ne me ressemblait pas dans sa couleur de peau, trop ambrée, ni dans ses cheveux très noirs qu'il tenait peut-être d'inconnus ancêtres andalous, mais il aurait prolongé mon regard, il aurait été un peu moi, il était tout ce qui me restait de ce pour quoi j'avais combattu, et toi lune tu as permis que cette terre lui mette de la terre dans la bouche, je n'ai même pas pu lui donner une sépulture, son corps est dispersé en morceaux on ne sait où, lacéré par les furies, lui aussi était une furie, et je ne le savais pas, un fauve, un fauve, ce jeune homme à

l'aspect si gentil, mais je le veux à nouveau présent, lune, s'il te plaît, je lui enseignerais ce que je ne sus pas lui enseigner, la faute est mienne, lune, c'est moi qui me suis trompé, qui ai fait défaut, lune, et maintenant il me fait défaut, puis-je revenir en arrière ? fais-moi revivre le temps que j'ai gaspillé, je ne le savais pas, lune, je croyais tout savoir et je ne savais rien...

... je disais... je me suis interrompu... mais maintenant je vais mieux... je te disais quelque chose mais je ne m'en souviens plus, tu l'as écrit ou tu as toi aussi perdu le fil ? ne perds pas le fil, vous les écrivains vous ne devez pas perdre le fil, sans quoi vous vous en tirez à trop bon prix, à ce moment-là de l'histoire il y a un saut, un vide... mystère, dit-on, c'est le mystère des choses... ou bien il manque la conclusion, parce que vous n'arrivez pas au bout de l'écheveau, et alors... œuvre ouverte, et le problème est résolu. Félicitations. Donne-moi un peu d'eau, excuse-moi si je te fais faire l'infirmier, prends le verre avec la paille, sinon je me mouille partout, n'appelle pas la Frau, qui va nous interrompre, et puis elle veut que je dorme, quand elle me fait la piqûre elle dit que je dois dormir... crétine, j'aurai tout le temps de dormir, et puis désormais la piqûre me fait l'effet contraire, elle me réveille et je vais bien, je vais très bien, je t'assure, jamais été aussi bien, léger comme une plume, ou plutôt, je suis vraiment une plume... partie la douleur, partis les tourments de conscience, et qui s'en préoccupe encore si Tristano se tourmenta tant avec ce problème, pauvre idiot de Tristano, il en fit une fixation, comme une manie, mais tu ne peux pas comprendre, vous le problème vous le résolvez en deux temps trois mouvements, un roman, un petit récit, et on y va, comme ton livre, où Tristano résout cette chose-là d'un coup de cuiller à pot... la liberté... tu le sais, toi, ce qu'il savait de la liberté, tu lui fais déplacer le viseur de quelques millimètres, et paf, il a trouvé la liberté... mais j'ai peur que le problème ne soit pas dans le viseur, tu sais, dans l'abstraction c'est une chose, et concrètement c'en est une autre, cette chose-là il faut l'appliquer, et comment l'applique-t-on, comment quelqu'un comme toi l'applique-t-il, que fait l'écrivain ? Je vais te le dire... il l'applique comme la preuve par neuf, ou comme la règle des écoles primaires, quand on change l'ordre des facteurs le

produit ne change pas, voilà ce que pense quelqu'un comme toi, il pense que si une chose vaut pour une situation elle vaut pour toutes les situations, car les mathématiques sont les mathématiques, je l'ai bien lu ton roman sur Tristano, il m'a plu, l'application de la règle est géniale, la vérification sur les deux personnages, lui et elle dans les montagnes, ils se trahissent à tour de rôle et se retrouvent plus unis qu'avant, ils ont fait un rodage, pour ainsi dire, qui serait comme la preuve par neuf, ils ont changé l'ordre des facteurs et le produit n'a pas changé. Ah ! l'amour, l'amour... Et en fait non, mon cher, je vais te dire une chose que tu ne soupçonnerais pas... en changeant l'ordre des facteurs, le produit change... Il change du tout au tout. Parce que la trahison est transitive. Voilà la vérité. Et en étant transitive elle touche les autres, elle contamine, elle circule, elle s'étend sans forme géométrique, à sa guise, sans dessin... au début, oui, il y avait un dessin, mais à un certain moment le dessin d'origine se liquéfie, il s'effiloche, tu ne le mesures plus, c'était une forme nette, identifiable, visible comme toutes les choses visibles, et puis ça devient invisible, une ombre sans contours, qui n'a pas de géométrie, comme quand un nuage passe devant le soleil et que sur le paysage se crée une flaque d'ombre, je ne sais pas si je me fais comprendre... Réussirais-tu à mesurer le périmètre de cette ombre ? Tu vas essayer, peut-être que tu te creuseras la tête, tu feras des calculs très compliqués, à vue de nez, mais pendant ce temps le nuage s'est déplacé, comme c'est curieux, maintenant l'ombre est un peu plus par là, sur ce pré qui jusqu'à il y a un instant était plein de soleil, mais non, il n'est plus sur le pré, il est déjà sur la pente de la colline, allons, cours-lui après, attrape-le, mets-lui du sel sur la queue, à l'ombre des nuages... Voilà à quoi songeait Tristano au temps où il se mit à penser à l'ombre, mais quand il commença d'y penser il était tard, parce que en attendant l'ombre voyageait pour son propre compte, elle se déplaçait où elle voulait. Et où était-elle née ? Comment avait-elle commencé ? Est-il possible de le savoir ? Le soleil était si lumineux, vraiment resplendissant, une lumière qui mettait tous les contours en évidence, sans possibilité d'erreur, et tout à coup arrive l'ombre... et non seulement ça, mais les prévisions du temps annonçaient un beau stable, et c'est justement lui, Tristano, qui avait collaboré à ce bulletin météorologique...

La journée a tourné à la pluie... Non, je ne me réfère pas au temps, il fait la même canicule qu'hier, c'est une chose de la Frau, de celles qu'elle lit, ça dit que la journée a tourné à la pluie, et pourtant tout était si bleu ce matin, et puis ça dit, je sais parfaitement que le gris de la pluie est élégant, et que le soleil opprime, qu'il est vulgaire, et je sais aussi qu'être sensible aux changements de lumière n'est plus à la mode, mais qui a dit que je voulais être à la mode ? Aujourd'hui tout le monde est si raffiné, tu es d'accord, l'écrivain ?... personne n'est plus sensible aux changements de lumière, ça semble une antiquité.

... Mais on parlait de nuages... Je disais, comment ça se fait que tout à coup un nuage ait circulé, d'où venait-il, comment se permettait-il ? Cela, un écrivain comme toi qui mesure le climat par la preuve par neuf ne le sait pas, même si lui aussi aura peut-être produit un peu d'humidité, ne serait-ce qu'en reprenant haleine, il suffit parfois d'un souffle, l'atmosphère est si sensible, un peu d'air expulsé et tu as fourni ta très modeste contribution à la formation d'un nuage, lequel se charge de transporter l'ombre, et le paysage brusquement s'obscurcit, il faisait ce matin une journée si radieuse, ça promettait vraiment bien, et le temps s'est au contraire gâté, qui l'aurait dit ?, ça les écrivains comme toi ne le prévoient pas, je comprends ton histoire... des métaphores... les deux protagonistes se sont trahis à tour de rôle mais ils ont finalement reconnu leur erreur et le fait de s'être trahis cimente leur grand amour, la musique croît en intensité, lui et elle s'embrassent passionnément sur fond de coucher de soleil, les lumières s'allument, sur l'écran apparaît the end, les spectateurs sont émus, certains ont même pleuré, c'est l'heure du dîner, le dimanche est désormais passé, tous à la maison. Ton Tristano mériterait un film aussi édifiant... Dommage qu'il n'en soit pas ainsi. Sais-tu quelle est la vraie nature de la trahison ? C'est qu'elle est un traître, elle trahit aussi celui qui a trahi, et elle n'a pas de limites, comme l'ombre sur le paysage, tu commences par trahir un amour, ou une amourette, je veux dire une chose qui ne compte pas, un chat par exemple, et tu finis par en arriver à toi-même, mais tu ne le savais pas que tu en arriverais à toi-même, autrement tu n'aurais pas fait le premier geste, et au contraire ce premier geste-là, une petite affaire de rien du tout

qui te paraissait si insignifiante, est devenu une catastrophe, une inondation, la crue t'emporte avec elle, tu te débats, te débats, on ne peut pas nager dans la crue... Tu me comprends ? Bien sûr que tu me comprends, tu y étais toi aussi dans ce pays, durant ces années-là, comme y était Tristano, et tu n'es pas un de ceux qui ont fait semblant de rien, ceux qui s'ils n'y étaient pas dormaient ou regardaient aux sommets de l'art, couronnes de laurier, couronnes de laurier, et élévation de l'âme... Les choses tu les as comprises aussi bien que moi, à savoir que quelqu'un avait ni plus ni moins rompu les pactes, je veux dire, non ?, et rompre les pactes signifie trahir. C'est ce que pensait Tristano, mais tu ne le lui fais pas penser dans ton roman, tu es trop bon, et je sais que c'est pour cela que tu es accouru à mon chevet dès que je t'ai appelé, mon cher écrivain, parce que tu veux savoir ce qui t'a échappé... Voyeur... excuse-moi de t'appeler ainsi bien que tu utilises les oreilles, calme-toi, de toute façon c'est la même affaire, tu veux savoir comment ça se fait que Tristano se soit mis à penser à cela, et surtout comment ça se fait qu'il se soit posé la question du pourquoi, un pourquoi dont tu ne t'es jamais posé la question, pourquoi donc, si le principe était sain et si l'idéal était sain ? Et si le principe était sain et si l'idéal était sain, est-ce pour autant qu'il fallait faire mourir les gens ? Les faire sauter en l'air ? Les réduire en morceaux ? La liberté est-elle donc si chère qu'il faille la payer à ce prix ?... Nous n'osons plus chanter les roses, a écrit quelqu'un. Toi tu oses encore les chanter ? Tu pourras comprendre que quelqu'un comme Tristano ait eu l'idée d'aller à Delphes, solution plus que jamais idiote, solution non-solution... Mais que reste-t-il, quand tout est cendres ? Lui qui ne croyait en aucun seigneur dieu, il finit par s'en remettre à un insensé pèlerinage vers les origines... vers les origines de quoi ?, te demanderas-tu. Je ne saurais le dire... vers les origines de la civilisation pour laquelle il avait pris le fusil, ou celle qu'il croyait être sienne, pauvre Jeannot, appelons-le ainsi, le très vaillant Anselme qui partit à la guerre et mit un casque, il mit sur la tête le casque de la liberté pour ne pas se faire trop mal, la civilisation de l'Occident, l'écrivain... c'est là que je t'attends au contour, ce ne sera quand même pas comme l'ombre sur le paysage ?... de l'autre côté de l'océan un autre Occident avec un flambeau dans la main et une bombe atomique dans l'autre soutient que le vrai Occident c'est lui, et qu'est-ce qu'on fait, de quel côté le soleil va-t-il se coucher ? Donc, donc... Bref... je suis fatigué... Tout à coup je me

sens fatigué, je me sentais si pimpant... ce doit être cette affaire de liberté et d'égalité... citoyen écrivain, me semble-t-il entendre dire, voici les comparaisons quotidiennes sur l'égalité fournies à tous les auditeurs dans notre libre émission matinale grâce aux données de l'institut national de mesure de la liberté, l'indice boursier de l'égalité est aujourd'hui en forte baisse, due au fait qu'un pays un peu plus au sud que le nôtre, peuplé de gens pauvres et méchants, a besoin d'une leçon de liberté, et toute la bourse s'est donc déplacée vers le sud... chers auditeurs, nous vous informons que notre libre bourse a ouvert une agence dans le stade de football de la capitale de ce pays, avec un taux d'intérêt élevé, c'est une méthode conçue par nos nouveaux économistes, qui reprend l'antique méthode dite du producteur au consommateur, chaque indice de bourse est attaché à un testicule de ces méchants clients, et chaque fois que se vérifie une tendance à la hausse de la bourse locale, une bonne décharge électrique part, que le consommateur de ce pays ressent sans équivoque possible... c'est une méthode personnalisée... pour les clients de sexe féminin l'indice de la bourse agit sur le terminal des ovaires ou sur le fœtus, au cas où ces dames seraient enceintes... Vois-tu, l'écrivain, l'indice de la liberté, qui est capillaire, parvient aux clients du monde entier, notre patrie est le monde entier, notre loi est la liberté, et une pensée solennelle est dans notre cœur, comme dit la chanson anarchiste... Va te reposer, je t'ai retenu jusqu'à une heure tardive. Ou peut-être n'est-il pas tard pour toi, mais moi je suis fatigué. Avant cela donne-moi l'urinal, mets-le sur la commode, j'arriverai à le prendre. Et je me l'enfile tout seul, n'aie pas peur, je ne t'ai pas fait venir chez moi pour t'humilier.

Ferruccio disait que celui qui écrit pour commenter la vie pense toujours que son commentaire est plus important que ce qu'il commente, même s'il ne s'en rend pas compte. Toi qui écris sur la vie, qu'en penses-tu ?...

... excuse-moi pour hier, si c'était hier. C'était hier ou ce matin ? Il me semble que c'était hier, mais je ne sais plus... excuse-moi... c'est vrai... je n'ai pas été tendre, mais de toute façon tu ne devais pas t'attendre à ce que quelqu'un qui se trouve dans ma condition soit tendre... je comprends que quand on touche à certaines choses... bref, ce roman, tu y tiens, c'est toi qui l'as écrit, on t'a même attribué un prix... la Frau m'a dit que tu étais indisposé aujourd'hui... mal de tête, dit-elle... elle t'a à la bonne... tu le tortures, mon petit monsieur, qu'elle me fait, des heures et des heures à t'écouter par cette chaleur et dans cette chambre sans air qui pue le désinfectant... Mais tu n'as aucun mal de tête, c'est moi qui l'ai, tu étais seulement fâché... j'ai touché à ton commentaire sur la vie... Prends ton mal en patience... cependant excuse-moi, il y a une phrase qui m'est revenue en tête, quand Tristano est en train d'attendre que les Allemands sortent de la maison, tu décris son visage et tu le fais ressembler à un acteur américain de l'époque, je me suis toujours demandé comment cette idée t'était venue, comment as-tu pu le savoir, c'est impossible, il s'agissait d'un jeu uniquement entre lui et Marilyn, personne n'en a connaissance, seule Marilyn l'appelait Clark, c'est une coïncidence ? Ce ne peut être qu'une coïncidence, tu es trop jeune, et tous ceux qui le connurent dans les montagnes sont morts désormais... Ce passage de ton roman ne me plaît pas... Clark attendait immobile depuis des heures aplati derrière un rocher, il lui était arrivé souvent de servir de proie mais d'autres fois, comme à présent, c'est à lui que revenait le rôle du chasseur... On ne dirait même pas ton écriture, comme si tu l'avais copié chez quelqu'un d'autre, toi tu fais un usage bien plus savant de l'écriture, tu explores le clair-obscur, tu appartiens à un autre genre de chasseurs, comme certains limiers de l'ambiguïté, tu es trop sur tes gardes y compris avec toi-même, et là tu tombes dans un néo-réalisme maniéré, comme si la réalité était celle qui se voit, est-il possible que tu penses vraiment que la vie peut être contenue dans une biographie ? Une telle idée ne te correspond pas, c'est l'affaire de l'état civil... tu ne crois pas aux biographies, surtout celles qui interprètent ou font des déductions, tu sais bien qu'elles sont un épiderme, toi tu préfères soulever un morceau de peau et regarder ce qu'il y a dessous, ce sont les tissus qui t'intéressent, voilà deux jours que j'y y pense et repense... avant que tu ne t'en ailles, c'est-à-dire avant que je ne m'en aille moi-même, si tu le veux, tu pourras me dire la vérité, ça me ferait plaisir... La

morphine de tout à l'heure n'a rien fait à mes douleurs, effet nul, quand tu sortiras dis-le à la Frau, elle me donne de l'eau distillée... faites-lui une piqûre d'eau distillée, vous verrez que ça a un effet placebo... il me semble l'entendre, le petit docteur qui s'occupe de ma mort en suivant les règles du bureau local de la sécu... fais-moi plaisir, dis-lui de m'administrer de la vraie morphine, qu'elle mette de la morphine dans ma clepsydre... une clepsydre à morphine... ça te plaît l'idée d'une clepsydre à morphine ? Moi je crois à la chimie, crois-y toi aussi, donne-moi raison, ou plutôt donne raison à quelqu'un qui a écrit avant toi et mieux que toi, cet écrivain-là avait compris que les sentiments aussi sont des combinaisons chimiques, il les appelait affinités électives, des équilibres prédisposés par la nature, tu comprends ?, une question d'atomes, un atome de celui-ci sympathise avec un atome de celui-là, des valences, la combinaison s'accomplit et tu aimes quelqu'un ou tu le détestes, c'est selon... excuse-moi, je suis en train de perdre le fil, je te parlais... je te parlais des religions ? J'ai l'impression que je te parlais auparavant des religions, mais peut-être que non, c'était de toute façon pour dire que Tristano ne croyait pas en la foi, si je puis m'exprimer ainsi, bref, il n'avait pas ce don, comme disent ceux qui ont la foi, et Tristano, ce don, il ne l'avait pas, il était donc dans une position risquée et ça fait que finalement des personnes comme lui, qui n'ont rien d'inexistant en quoi croire, se mettent à croire en les hommes, parce qu'ils existent, ce qui est pire que tout, mais il y a aussi un pire du pire du pire, car Tristano croyait croire en les hommes, mais d'après moi, intérieurement, il n'y croyait pas, et ça c'est le pire du pire du pire, je me fais comprendre ? Et c'est pour ça que dans les moments de déprime il gardait bien silencieusement sa confiance en ces religions dans lesquelles, pour arriver à un peu de foi, les prêtres doivent assumer quelque chose dans le genre de cette morphine que la Frau me dispense avec parcimonie, une chose qui dure ce qu'elle dure, et tant qu'elle dure ça va bien, mais ce n'est pas le paradis, car le paradis est éternel, alors que celui de Tristano était seulement un hôtel de passe où l'on pouvait faire quelque beau rêve. C'est pour cela qu'arrivé à un certain point, comme je te le disais, il pensa comme solution à un pèlerinage dans un sanctuaire désaffecté, une ruine devenue un but d'excursion pour touristes en short, en espérant que dans ce lieu l'esprit de quelque prêtresse défunte pourrait encore lui expliquer le passé et le présent et les

heures enfuies, et peut-être leur sens... bref, la vie, cette vie que tu es en train de transformer en biographie, fût-ce un morceau par-ci un morceau par-là... mais je te parlerai de ce voyage plus tard, car je m'en souviendrai mieux demain... et j'arriverai à demain, sois tranquille, et à après-demain aussi, quand ce sera la fin du film c'est moi qui te préviendrai, car je le sais mieux que toi, et toi pendant ce temps écris la biographie de Tristano, fais ce que tu peux, ce qui est possible... La vie... un roman lu une seule fois il y a longtemps, comme l'a dit un philosophe, je ne me rappelle plus qui, ce doit être un Allemand, seul un Allemand peut être capable de dire une chose aussi vraie et aussi sinistre... à propos de vies et de romans, je crois avoir omis le troisième type de biographies, celles qui sont romancées, excuse-moi d'insister, mais le livre que tu as écrit en t'inspirant de Tristano pour ton personnage, quelqu'un qui écrit à la première personne en écrivant la vie d'un autre comme si c'était la sienne, a au fond du fond quelque chose de ce troisième type. Pourquoi m'as-tu écrit à la première personne ? Peut-être que ça te semble normal, mais sache bien que ça ne l'est pas. Pourquoi es-tu devenu Tristano ? Pourquoi t'es-tu mis à sa place ? Et puis, trente ans après les événements, quand Tristano n'était déjà plus Tristano, quand il n'y avait plus de raison, à part tes raisons personnelles, si on peut parler de raisons... Je crois qu'aucun écrivain n'a jamais réussi à dire pourquoi il écrivait, mais quoi qu'il en soit, qu'est-ce que ta vie a à voir avec celle de Tristano, pourquoi t'es-tu identifié précisément à lui ? Pourquoi est-ce que tu écris, l'écrivain ? Tu as peur de la mort ? Tu voudrais être un autre ? Tu as la nostalgie du giron maternel ? Tu as besoin d'un père comme si tu étais un enfant ? La vie ne te suffit pas ? Et d'où t'est venue l'idée d'écrire sur Tristano, dans les montagnes ? Toi tu n'as jamais été dans les montagnes avec une mitraillette dans les mains, tout au plus y es-tu allé en vacances, si possible dans un beau vieil hôtel de la Mittel-europa, car autrefois le chemin de fer de François-Joseph arrivait jusque-là, des hôtels de ce genre j'en connais moi aussi, ce sont les entrepreneurs, les politiciens, les notables qui y vont, des personnes de pouvoir... est-il possible qu'au milieu de ces gens te soit venue l'idée d'écrire sur Tristano, peut-être avais-tu vu un film avec Alan Ladd qui s'appelle *L'homme des vallées perdues* ? Est-ce pour cela que tu as mis dans la tête de ton Tristano, en ces jours de guerre, cette obsession des tribunaux soviétiques et des procès de Moscou, en lui faisant prendre des

positions de juge suprême, au nom d'un sacro-saint principe, la condamnation de toute forme d'écrasement de la conscience individuelle, principe sacré qui devait être reconnu par tous ceux qui voulaient créer une société libre ? Mais comment t'es-tu permis de simplifier à ce point Tristano ? Oh ! l'écrivain, qui es-tu pour éprouver les cas de conscience de quelqu'un que tu n'as jamais connu ? Tristano a l'air d'un paladin de Charlemagne, le grand vengeur des trahisons, celui qui fut implacable avec les traîtres. Mais que sais-tu, toi, de la vraie trahison ?... Il me semble que tu en connais seulement les contours, peu de choses en fait, sinon rien, quelque chose qu'on résout par un excusez-moi, ou par une confession sur l'oreiller, ou par une contravention. Tu ne peux pas savoir ce qu'est le cœur de la trahison... Appelle la Frau, maintenant appelle-la, dis-lui qu'elle aussi est en train de me trahir, elle me trahit pour mon bien ou ce qu'elle croit être mon bien, ce qui est une trahison stupide... au lieu de la morphine elle m'administre de l'eau distillée, à cette heure ce serait le moment d'une autre piqûre, à la lumière je comprends qu'il doit être cinq heures de l'après-midi, au maximum six, et puis tu entends les cigales, c'est l'heure à laquelle elles chantent comme des possédées, à las cinco de la tarde, car elles craignent que n'arrive plus le mâle qu'elles ont appelé toute la journée... il arrive, il arrive... le cigalon arrive toujours, fût-ce au dernier moment, les mâles se font désirer, ils sont méchants, mais ensuite il arrive et finalement il engrosse la cigale, et pour elle c'est fini, son but est atteint, celui en vue duquel elle chantait, cette conne, son ventre gonfle, elle pond les œufs et crève pour faire naître une autre cigale qui passera un autre été à chanter pour appeler le mâle qui l'engrossera... Fais venir la Frau, nous continuerons plus tard, la douleur commence à être trop forte et m'irrite... tu ne vois pas que je suis de mauvaise humeur ?... et toi aussi va te reposer, à midi arrête-toi pâle et pensif, l'écrivain, fais la petite sieste que tu mérites, ou alors va prendre une bouffée d'air dans la vigne, puisque la Frau prétend que je te retiens prisonnier dans cette chambre obscure qui pue le désinfectant.

La Frau m'a lu le poème du dimanche, un antique poète persan, dit-elle. D'après moi on n'est pas dimanche, il y a trop de dimanches dans ce mois d'août, la Frau y met quelques dimanches de plus, peut-être le fait-

elle parce que c'est sa manière de m'allonger la vie, augmenter les dimanches... Mon petit monsieur, dit-elle, le poème commence ainsi, ne pense pas à la rotation de la terre, Saki, pense d'abord à ma tête... Saki est le domestique du vieux poète persan, celui qui lui apporte les coupes de vin, un peu serviteur et un peu philosophe, exactement comme la Frau... Oh ! Saki, où s'en sont allés les vieux jours ?... Tristano pourrait continuer le poème à sa manière, par exemple... je suis couché sur un lit de mort, Saki, on m'a mis un cathéter que j'enlève par dépit, de moi à part la voix il ne reste plus rien ou presque, un profil sur l'oreiller qui semble un rasoir, et la respiration, qui cependant devient parfois un râle, ton maître se trouve étendu là, cher Saki, on devine dehors par les fenêtres le mois d'août immobile interrompu par les seules cigales devenues folles, combien manque-t-il jusqu'à demain, Saki, il manque encore beaucoup ?... pourquoi est-on encore aujourd'hui ?... ça fait tout un mois que c'est aujourd'hui, fais venir le demain qui m'emportera, il y a une grosse mouche qui bat contre le miroir en cherchant la sortie, c'est une grosse mouche idiote, comme moi elle ne trouve pas la sortie, elle a besoin de morphine comme moi, je suis ici et je parle, je parle, mais pourquoi insister à déterrer les vieux jours, Saki... s'il te plaît, ne fais pas entrer la jeune infirmière que la Frau a engagée, elle vient me mettre l'urinal pour que je ne pisse pas sur les draps, je ne supporte pas qu'elle m'enfile délicatement mon machin dans le verre comme si elle y déposait une fleur pourrie, Saki, c'était une belle journée de mai, zéphyr était revenu et Tristano était appuyé contre sa motocyclette à côté d'un kiosque à journaux, et il lui semblait que l'Italie était guérie, et le monde avec elle, et il chantonait notre patrie est le monde entier notre loi est la liberté, et en lui aussi la vie recommençait... pleine de sève, après toute cette adrénaline guerrière, ces massacres et ce sang, à présent il était appuyé à la selle de sa moto et il disait comme c'est beau. C'était en mai mil neuf cent quarante-cinq, je m'en souviens comme si j'y étais.

Sais-tu en revanche quand tout devint clair pour lui ? Quand tout semblait déjà clair et que tout était fini, le six août mil neuf cent quarante-cinq. À huit heures et quart du matin, si tu veux aussi savoir l'heure. Ce jour-là Tristano comprit que le monstre désormais vaincu

était en train de laisser la place aux monstruosités des vainqueurs... c'était le second crime contre l'humanité de ce joyeux siècle qui est sur le point de se terminer... ce matin-là, la première bombe atomique utilisée comme arme de destruction massive tomba sur une ville de notre monde en anéantissant et en incinérant deux cent mille personnes. Je dis deux cent mille et je laisse de côté les milliers de personnes mortes après, ou celles mort-nées, et tous les cancers... et ce n'étaient pas des soldats, c'étaient des citoyens sans défense qui avaient commis le délit de n'avoir aucune faute... Il y a un lieu, à Hiroshima, qui s'appelle Gembaku Dom, c'est un pavillon, ça signifie Coupole atomique, ce fut l'épicentre de l'explosion, la température au sol y atteignit la même chaleur qu'à la surface du soleil, à côté du cénotaphe avec la flamme de la paix se trouve un morceau de pierre, c'est le seuil de la porte d'un immeuble, un seuil normal d'une maison comme les nôtres, où l'on met le paillasson pour nettoyer les chaussures. Dans cette pierre, de marbre il me semble, absorbée comme un buvard pompe l'encre, se trouve l'empreinte d'un corps humain les bras écartés. C'est ce qui reste du corps d'un homme qui se liquéfia sur le seuil de sa maison à huit heures et quart le six août quarante-cinq... Si tu peux, fais le voyage, et va la voir, c'est une visite très instructive... il a été dit que ces victimes furent inutiles, la tête du monstre avait déjà été écrasée à Dresde ou à Berlin, et les Américains auraient pu se satisfaire des armes conventionnelles pour faire plier le Japon. C'est une erreur, elles ne furent pas du tout inutiles, au contraire, elles furent très utiles aux vainqueurs, elles firent à ce moment-là comprendre au monde que les nouveaux patrons, c'était eux... l'Histoire est une créature glaciale, elle n'a pitié de rien ni de personne, le philosophe allemand qui se suicida dans une petite pension proche de la frontière en fuyant Franco et Hitler et tous les autres et peut-être lui-même avait trop réfléchi à cette dame dépourvue de pitié et que les hommes courtisent en vain, ça ne doit pas lui avoir fait du bien... dans ses réflexions il écrivit que devant l'ennemi, s'il vainc, même les morts ne seront pas en sécurité... quel que soit l'ennemi, ajouterais-je, même l'ennemi des méchants, parce que pour être ennemi des méchants on ne peut pas jouer les bons, qu'en penses-tu ?... Je comprends ton objection, j'ai été trop synthétique, bien sûr que si le mal avait vaincu il n'y aurait plus eu de remède... mais à propos du bien je voulais dire que... tout compte fait... le bien, voilà que le bien a vaincu contre le mal, sauf qu'il

y a un peu trop de mal dans ce bien, et un peu trop d'imperfection dans cette vérité... La vérité est imparfaite... Le journaliste qui il y a quelques années me soutira un entretien en faisant semblant de simplement bavarder devant un verre écrivit à ce propos que Tristano admettait l'existence de Dieu mais la considérait comme passagère. C'est dommage que tu n'aies pas approfondi ce discours dans ton roman, le sujet méritait quelque réflexion, tu sais, Tristano fut compris un peu à la légère, comme s'il avait voulu dire que même les dieux meurent, mais ça nous le savons tous, Jupiter par exemple a duré pas mal de temps avant d'être remplacé, et ce n'est pas cela que voulait dire Tristano. Oui, bien sûr, tout vieillit, même Dieu probablement, celui auquel nous croyons, mais il ne mourra pas de mort naturelle pour être remplacé par un autre. Je crains que ne l'attende une fin plus pénible, si les choses continuent d'aller comme elles vont, essaie d'y penser... un beau jour... tu imagines un peu une chaleur comme celle de la surface solaire, mais pas en un seul point, sur toute la planète, des milliers d'Hiroshima, des grappes d'Hiroshima, des Hiroshima partout... un grondement immense puis un immense silence, un big bang à l'envers, il n'y a plus âme qui vive, pas même un chat, tous kaputt... Oui, lui il continuera d'exister, mais à quelle fin, s'il n'y a plus personne pour croire qu'il existe... un Dieu au chômage... nous l'aurons rendu inutile, privé de sens, car quel sens Dieu a-t-il sans plus personne pour croire en lui ?... Comme d'habitude je suis sorti du thème, aujourd'hui je m'étais de nouveau promis de te parler de nos feuillets d'Hypnos, je crois que sans nous l'être jamais dit nous commençâmes à les faire pour répondre à ce penseur qui se demandait s'il était encore possible d'écrire de la poésie, après l'indicible qui avait eu lieu. Non seulement c'était possible, mais c'était peut-être l'unique chose sensée que nous pussions faire, parce que quand le monstre a été vaincu et que tu ne crois plus aux vainqueurs du monstre, il ne reste rien d'autre que croire à ses propres rêves... la responsabilité commence dans les rêves, te disais-je, c'est la phrase que nous fîmes figurer en exergue de ces petits livres, car notre main n'arrive que là où finit le bras, mais le rêve, lui, va beaucoup plus loin... C'est une prothèse, il dépasse la prison de l'existence. Il me semble que nous avons commencé en cinquante-deux, nous faisons un volume par an, nous en avons donc fait trente-six, ils se sont interrompus il y a onze ans quand les autres sont morts... Les poètes qui n'étaient pas grecs nous les avons traduits nous-mêmes, moi,

Daphné et ses amis, Ionna et Antheos, qui cependant signait Marios parce que je l'appelais ainsi. Fabriqués à la main, tu sais, avec une presse récupérée dans une vieille imprimerie, un engin qui avait imprimé des tracts contre les Ottomans, nous affirma le Cypriote qui nous le vendit, chose tout à fait possible, c'était un truc gigantesque, il pesait une tonne... Pourquoi en Crète et non dans cette maison, je comprends ta question, avec un peuple de saints, de navigateurs et de poètes comme le nôtre... ce n'est pas que la Crète soit Paris, mais les Crétois ont du caractère, tu sais ce qu'ils firent quand ils furent envahis par les Allemands ?, ils exterminèrent tout un bataillon nazi armé comme l'étaient les nazis, et tu sais comment ? Avec des serpes pour oliviers, ils en étranglèrent même beaucoup à main nue... Et puis l'Italie d'alors... tu es trop jeune, pour toi c'était l'enfance... Pella, Tambroni, des noms qui te disent peu ou rien, les petits mutilés de don Gnocchi, l'inondation de la région de l'embouchure du Pô, les processions de pénitents, les madones pèlerines... pleurent-elles encore ? Chez nous les madones ont la larme facile, quant aux saints et aux navigateurs je crois qu'ils sont en augmentation. Heureusement il y a encore aussi les poètes, mais je crois qu'ils doivent se sentir embarrassés, en pareille compagnie... Tu es un brave écrivain, c'est dommage que tu écrives de la prose... excuse-moi, je suis injuste, pour ce qui me concerne je devrais t'être reconnaissant d'écrire de la prose, si tu avais été un poète tu ne serais pas venu recueillir patiemment tout ce bric-à-brac que je suis en train de te raconter, tu m'aurais peut-être liquidé d'une élégante élégie ou d'une épigramme empoisonnée, du genre de celles qui te tuent même après la mort... ou peut-être un nonsense, comme ces limericks dans lesquels les Anglais sont si forts, du genre... laisse-moi réfléchir... Il y avait un héros décrépît de Malafrasca(5), Qui s'était mis tous les rêves dans la poche, Mais la branche avait déjà perdu ses feuilles, Et lui restèrent une branche morte et de morts désirs, À ce héros décrépît de Malafrasca.

Il est déjà treize heures, comme vous dites dans le Nord ? Je t'avais dit de venir à une heure, mais pas de me réveiller, je dormais si bien et tu m'as réveillé, tu es gentil, sauf que tu exécutes un peu trop à la lettre, si tu vois que je dors ne me réveille pas, s'il te plaît, j'ai dormi deux heures,

cent vingt minutes, j'aurais pu en dormir deux cents, pense un peu, quatre-vingts minutes de moins...

Ce fut en août, je t'ai déjà dit que beaucoup de choses ont eu lieu en août dans la vie de Tristano, une journée de chaleur brumeuse, brume sur les collines et brume en montagne, et aussi dans la plaine, et aussi en eux, un grand brouillard comme du coton qui enveloppe et apaise. Tristano attend qu'elle parle, si elle est venue jusque-là ce n'est pas pour rien, il regarde cette femme qu'il aima d'une furieuse passion et qui a maintenant le visage marqué par des cernes profonds, presque violets, comme un masque, le foulard ne cache pas tout à fait un petit duvet qui repousse sur les tempes, elle a dix ans de moins que lui mais en fait vingt de plus, et pourtant la montagne c'était hier seulement, pense Tristano, quand il lui montra un chien jaune enseveli dans le sable c'était hier aussi, et le voyage en Espagne, se demande-t-il, pourquoi, pourquoi l'Espagne ? Mon travail en Espagne, disait-elle, mes amis en Espagne... Il y a dans ses yeux un fond sombre, comme de la peur, Tristano le comprend, il les connaît bien ces yeux, elle a malgré tout cela pris une position désinvolte, appuyée au dossier du divan, les jambes croisées. Ils demeurent silencieux. On entend la voix d'un petit garçon au fond de la maison, il est en train de parler avec la Frau, qui sait combien elle aurait désiré un enfant, la Frau. Tu n'as rien fait d'autre que m'asperger ta semence sur le ventre, je voulais un enfant de toi, mais tu m'aspergeais ta semence sur le ventre, tu as toujours fait ainsi... Marilyn parle de cette façon, ce sont ses expressions, elle a toujours parlé ainsi, Tristano s'en souvient, elle n'évalue pas bien le poids des mots en italien, tantôt elle parle comme un charretier, et tantôt comme un pasteur protestant. Il a presque douze ans, reprend Marilyn, il te ressemble, tu as vu comme il te ressemble ? Je n'ai pas l'impression, dit Tristano, mais si tu le vois ainsi... Je l'ai choisi justement parce qu'il te ressemblait, continue Marilyn d'un seul trait, vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, il y en avait beaucoup, mais lui je l'ai vu tout de suite... Le silence se fait maintenant plus long, difficile à rompre. Marilyn allume un cigarillo, tousse, excuse-moi si je pleure, dit-elle. Mais elle n'est pas du tout en train de pleurer, peut-être le pense-t-elle seulement. Du fond du

corridor arrive une chansonnette en allemand. C'est rare que la Frau chante, uniquement dans des moments spéciaux. Rosamunda, dit Tristano, parle de façon sensée, je t'en prie, que veux-tu dire ?... tu l'as choisi, il y en avait beaucoup... Marilyn tourmente le cigarillo entre ses lèvres, puis en éteint la pointe allumée dans la tasse de thé. Eh bien, dit-elle, une quantité de malheureux dans cette Espagne malheureuse, les orphelinats étaient pleins... ils le sont partiellement encore... je l'ai adopté, il me faisait de la peine... c'est vrai, en fait il ne te ressemble pas, mais cela n'a aucune importance, c'est comme s'il était ton fils, j'ai toujours pensé qu'il était le fils que tu n'as jamais voulu me donner, et à présent je te le confie, garde-le, s'il te plaît, je ne pourrai pas l'élever. Peut-être attend-elle que Tristano lui demande pourquoi, mais Tristano se tait. Je n'en ai plus pour longtemps, ajoute-t-elle alors. Elle déplace légèrement le mouchoir en montrant un instant sa tête. J'ai tenté tout ce que je pouvais tenter, dit-elle, mais le résultat est négatif, le médecin a été clair, il n'y a plus rien à faire. Elle tourmente la paume de sa main avec ses ongles, mais elle ne s'en rend pas compte. Il est inscrit à l'état civil sous le nom d'Ignacio, mais il s'appelle Clark, je l'ai toujours appelé Clark. Elle prend un élégant portefeuille en cuir de chamois clair dans son sac à main. Ses papiers sont là-dedans, dit-elle en le posant sur la table. Marilyn, dit Tristano, je ne viens dans cette maison que de temps en temps, je croyais que tu le savais, le plus souvent en été, pour ne pas laisser périr la vigne et les oliviers, Agostino n'y arrive pas tout seul, et puis il y a la Frau, c'est aussi sa maison, elle ne peut pas aller ailleurs, le reste de l'année je vis à Kritsá. C'est près d'Athènes ?, demande Marilyn. C'est un village en Crète, dit Tristano. Tu as vu comme il t'a embrassé, dit Marilyn, il t'aime beaucoup, je lui ai toujours parlé de toi, il sait tout de nous, je lui ai dit que tu étais son vrai père. Tu es folle, dit Tristano, Rosamunda, tu es folle, quelque chose ne fonctionne pas dans ta tête, d'ailleurs ça n'a jamais fonctionné. Tristano parle à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même. Marilyn ne répond rien, elle fouille dans son sac à main, cherche longuement, puis le renverse sur le divan, elle trouve finalement une photographie carrée à peine plus grande qu'un timbre, on voit un jeune homme avec une mèche sur le front, veston militaire et mitraillette à l'épaule, dans le fond il y a une maison de montagne et puis la tache sombre d'une forêt. Elle la tend à Tristano. Nous l'avons conçu le jour où j'ai pris cette photographie, murmure-t-elle. C'est une

photographie d'il y a presque vingt ans, dit Tristano, Rosamunda, tu ne vas pas bien, je t'en prie, ne dis rien d'autre, ce n'est pas nécessaire que tu dises autre chose. Dans mon pays il y a une croyance qui vient des indiens navajos, continue Marilyn comme si elle ne l'avait pas entendu, et qui dit que tôt ou tard l'esprit de l'homme à qui tu penses t'apportera un fils. La Frau est apparue à la porte, Ignacio voudrait voir le cheval, nous allons à l'écurie, nous revenons tout de suite, si la dame désire encore un peu de thé j'apporte l'eau bouillante. Marilyn est en train de remettre son bric-à-brac dans le sac à main. Tu pourrais passer l'été avec lui, dit-elle d'un seul trait, trois mois dans une année ce n'est pas rien, tu serais un bon père pour lui, et puis tu n'as pas d'enfants, peut-être es-tu stérile, je t'offre la possibilité d'avoir un fils presque à toi, ou pratiquement à toi, ou à toi, élève-le, Tristano, je t'en prie, en Amérique je n'ai plus personne, toute ma famille est morte. Et le reste de l'année ?, dit Tristano, excuse-moi, Rosamunda, qui s'occupera de lui, ici, dans cette maison ? Elle se lève et en se levant elle vacille, se cogne contre la table, un peu de thé déborde de la tasse encore pleine. Cette Frau, dit-elle... Agostino... je ne les connais pas, mais ce doit être de braves personnes, et puis l'hiver il y a l'école, tu pourras toujours trouver un bon collègue. Où vas-tu ?, demande Tristano. Je rentre en Espagne, dit-elle, mais le seul bon train pour Irún ne part que demain matin, la gare est loin, je ne veux pas conduire de nuit, je trouverai bien un petit hôtel sur la côte. Elle serre le nœud de son foulard sous le menton, hésite un instant, puis fait un signe de salut avec un doigt sur les lèvres, on ne sait si c'est pour envoyer un baiser ou une invitation au silence. Ton oncle t'attend ?, demande Tristano. Nous sommes désormais comme les deux doigts d'une main, dit-elle, ça arrive parfois dans la vie, même contre ton gré, je n'ai jamais compris pourquoi tu l'appelais mon oncle, il a ton âge. Parce que c'est l'oncle d'Amérique, répond Tristano, c'est le classique oncle Sam, un haut de forme à bandes et étoiles sur la tête et un doigt pointé qui intime I want you, il a quelque chose à voir avec Ignacio ? La mère c'est moi, dit Marilyn, il n'est pour rien dans cette adoption, cependant Ignacio l'aime bien, il le considère vraiment comme son oncle... si un jour il veut aller le voir tu ne devras pas l'en empêcher, mais surveille-le bien, l'oncle a un métier dangereux, moi aussi j'ai eu un métier dangereux. Elle s'achemine vers la porte et Tristano la suit. Rosamunda, je t'accompagne, il y a beaucoup de kilomètres, je ne veux

pas que tu conduises seule à travers toutes ces collines... Comment les choses se passent... Tristano ne savait pas que ce jour-là, lors de son bref voyage avec Marilyn, ils allaient rencontrer une chienne agonisante qu'ils allaient baptiser Vanda comme ce chien jaune que tant d'années auparavant ils avaient vu dans un musée. Toi au contraire tu le sais déjà, l'écrivain, parce que cet épisode je te l'ai déjà raconté le jour où il m'est venu en tête, je ne sais plus quand... Comme c'est étrange, tu es en avance sur la vie de Tristano, nous pouvons aussi en rester là, pour aujourd'hui.

... Allô, qui est à l'appareil ?... Il a sauté en l'air... Qu'est-ce que vous dites ?... Je te dis que ton rejeton a sauté en l'air, si tu comprends l'italien... Mais qui êtes-vous ?... Laisse tomber, je suis quelqu'un qui le connaissait même mieux que toi, mais ne pose pas tant de questions, écoute-moi et tais-toi, écoute bien, l'engin il l'avait dans son sac, et il l'a fait exploser entre ses jambes, ce crétin, ce n'était pas un fortiche ton rejeton, beaucoup de parlotte, de la philosophie au kilo et le déclin de l'Occident et la décadence de notre civilisation, mais pour faire certains petits travaux il faut de la cervelle, il faut beaucoup de cervelle, la première fois ça lui a bien réussi, mais il fallait simplement déposer l'objet et partir, sans rien manipuler, et puis il s'agissait d'un endroit facile, où on dépose un sac et loin... écoute, gros connard, autrefois tu as tiré sur les nôtres, mais nous te le pardonnons, nous t'aimons bien quand même, à notre façon nous t'estimons, toi au moins tu n'es pas allé en Inde faire du trekking transcendantal... tu m'entends ?... tu es solide, nous le savons, et puis tu l'aimais bien ton rejeton, nous aussi nous l'aimons bien, nous lui avons assigné le rôle de saint Georges qui tue le dragon, la sale bête démocratique et communistoïde... écoute, tu vas faire quelque chose, il doit avoir laissé pas mal de traces, il était un peu désordonné ton rejeton, tout en parlotte, et nous lui avons trop fait confiance... tu m'entends ?... écoute, rends-moi ce service, va dans sa chambre et regarde bien partout, il doit y avoir des agendas et des carnets, prends tout ce que tu trouveras et brûle-le, et regarde bien s'il y a quelque chose qui se réfère à un type qu'on appelait entre nous le mufle, abrégé mu, *m* comme Milan et *u* comme Udine, compris ?, prends ce que

tu trouves et brûle tout, tu ne voudrais quand même pas salir ton brave petit fiston maintenant qu'un sac lui a explosé entre les jambes ?... crois-moi, fais comme je te dis... clic. Tuuu tuuu tuuu... fin de l'appel téléphonique, tu as compris, l'écrivain ? Fin de l'appel téléphonique, pour Tristano... Laisse l'abat-jour de la commode allumé, celui avec les gouttes de verre tout autour, et mets un mouchoir dessus, je ne veux pas être dans le noir cette nuit, pour autant que ce soit la nuit, car c'est peut-être le matin, mais ça c'est ton problème, pour moi c'est la nuit. Bonne nuit.

... et je vis toute ma vie se contracter en un insecte, un minuscule instrument compliqué pour voler et hiberner, le bourdonnement de sa colère, et le fragile battement des élytres, ses pattes immondes, je jetai tout à l'égout, des morceaux de gomme et l'odeur de bouchon brûlé sont tout ce qui me relie au monde... Tu as compris à quoi je me réfère, c'était le supplice de la Frau, ça ne m'est pas venu en tête par hasard mais parce que des lettres commencèrent d'arriver à Tristano, l'une après l'autre, sans interruption. Je n'ai toutefois pas envie de t'en parler maintenant, pour le moment je n'ai rien envie de te dire, mais reste quand même ici, s'il te plaît, reste quand même ici car je voudrais te raconter autre chose... il te faut être patient. Patiente un peu.

Expliquez-vous mieux, avait dit le docteur Ziegler, qu'est-ce que vous entendez quand vous dites avoir l'impression que tout s'est arrêté ? Tristano était allongé dans le fauteuil en osier, un bras ballant, l'autre sur les yeux pour se protéger de la lumière de midi. Comme ce midi, avait-il dit, il est tout arrêté, vous l'entendez ?... il est comme en lévitation dans une immobilité qui a effacé l'espace et le temps, comme dans certains tableaux du Moyen Âge où l'on voit un saint ravi par un enchantement mystique, un instant éternel... maintenant un bruit quelconque brisera la cloche de verre sous laquelle est enfermé le paysage, un coq chantera, un chien aboiera et l'enchantement prendra fin... voilà, je voulais dire qu'il y a des moments où je me sens identique à ce qu'est ce midi à présent...

tout s'est arrêté... et je me sens arrêté au milieu du temps arrêté, comme si j'avais été momentanément transporté dans un autre monde. Le docteur Ziegler avait lui aussi arrêté de déambuler en long et en large sur la terrasse couverte, il s'était placé derrière Tristano, dans son dos, pensif. Continuez, Herr Tristano, continuez... Ou alors j'ai d'autres sensations, avait repris Tristano, c'est comme si j'étais en train de rêver, mais je suis éveillé, et des souvenirs oubliés depuis longtemps se mettent à arriver... des souvenirs que je ne me connaissais même pas... ils jaillissent avec une rapidité incroyable et ils me passent devant les yeux comme si je regardais un film sur la paroi, et ce sont mes yeux qui projettent ce film. Et qu'éprouvez-vous, avait murmuré le docteur Ziegler, est-ce que vous réussissez à me décrire ce que vous éprouvez ? Tristano s'était tu. Ziegler avait attendu patiemment. Si vous avez envie de soupirer, avait murmuré le docteur Ziegler, soupirez... ne respirez pas, soupirez, le soupir est un stratagème que notre corps a inventé pour expulser sous forme de pneuma cette sorte de souci diffus et sournois que les Anglais appellent spleen... le bâillement aussi a la même fonction, à un niveau inférieur, pour l'ennui commun... mais le vôtre est un ennui différent... c'est la fatigue d'être... soupirez donc, Herr Tristano. Tristano gonflait sa poitrine et laissait sortir un soupir faible et prolongé, comme s'il se libérait d'humeurs malignes faites d'air. Encore, avait dit le docteur Ziegler. Je me référais à la sensation d'une nostalgie très intense, avait repris Tristano... trop intense... dévastatrice... mais ce n'est pas à proprement parler de la nostalgie, c'est comme une peine épouvantable et abstraite, car la nostalgie présuppose l'objet dont on a la nostalgie, et ce n'est pas qu'en vérité j'aie la nostalgie des images qui tout à coup se mettent à courir devant mes yeux comme un film, ce sont souvent des souvenirs insignifiants, des banalités demeurées ensevelies dans la mémoire parce que ce sont des banalités, elles ne sont donc pas porteuses de nostalgie... non, la nostalgie que j'éprouve se trouve dehors, elle est étrangère à ces images, je ne sais comment m'expliquer, c'est comme si elle n'était pas provoquée par elles mais par une condition sans laquelle je ne pourrais pas les voir... bref ce n'est pas à proprement parler de la nostalgie, c'est comme une vague inquiétude qui devient aussi une forme de peur, mélangée toutefois à un sens de l'absurde, et dans ce sens de l'absurde il y a une intense terreur qui m'anéantit, comme s'il se produisait dans mon corps une crise qui allait

le désintégrer, vous avez certainement vu au cinéma la façon dont, dans certaines métropoles, on fait s'écrouler les vieux bâtiments à la place desquels doit surgir une nouvelle construction, ils s'écroulent sur eux-mêmes, ils s'effondrent, ils implosent... j'ai une sensation identique... et mon corps implose, je sens un grand froid, mes mains et mes pieds se gèlent et c'est alors qu'explose la migraine, féroce, insupportable. Le docteur Ziegler était allé s'asseoir sur le muret à côté des pots de lavande, il avait arraché une tige fleurie et se chatouillait le front avec la fleur, en la respirant de temps en temps. Angor mortis, avait murmuré le docteur, les anciens l'appelaient ainsi... vous m'avez décrit les symptômes les plus compliqués de l'aura migraineuse, Herr Tristano, des céphalées groupées, probablement, les céphalées ne viennent jamais seules, quand ces impératrices vont visiter quelqu'un elles se font précéder d'une ambassade composée des créatures les plus diverses, un caravansérail de crieurs, de trompettistes, de courtisans, de danseuses, de braillards, de mangeurs de feu, de funambules... si je devais recenser toutes les formes d'aura qui précèdent les céphalées, j'en aurais jusqu'à ce soir, vous seriez obligé de m'inviter à dîner, Herr Tristano... Je crois qu'il est prévu du lapin au romarin pour le dîner, avait répondu Tristano, la femme d'Agostino cuisine de manière sublime, et peut-être la Frau fera-t-elle un gâteau au chocolat. Le docteur Ziegler avait enlevé la blouse de rigueur qu'il revêtait même quand il allait visiter un patient chez lui et l'avait suspendue à un crochet de la pergola. Le chocolat est contre-indiqué pour les céphalées, avait-il conclu, mais moi je l'adore, et vous, vous l'éviterez, le lapin nous convient en revanche à tous les deux, c'est de la viande blanche.

Tu es venu ici pour recueillir une vie. Mais sais-tu ce que tu recueilles ? Des paroles. Ou plutôt, de l'air, mon ami, les paroles sont des sons faits d'air. De l'air. Tu es en train de recueillir de l'air.

Le lapin au romarin est en effet excellent, avait dit le docteur Ziegler, quant à ce gâteau au chocolat... chez moi on le fait différemment, mais

celui-ci est insurpassable, peut-être y a-t-il aussi des amandes moulues... goûtez-en tout de même un petit peu, Herr Tristano, il ne vous arrivera rien. Tristano avait deviné ce que le docteur Ziegler avait envie de lui demander, et il avait assouvi sa curiosité en dissipant ainsi l'embarras. J'avais invité la Frau à dîner avec nous, avait-il dit, mais elle a refusé en faisant valoir sa fatigue... en réalité elle n'est pas fatiguée, et je ne voudrais pas que vous pensiez qu'elle préfère vous éviter, docteur, au contraire, elle vous estime beaucoup, si je m'en suis remis à vos soins c'est précisément sur les conseils de la Frau, je suis sincère... la vraie raison c'est qu'elle craignait que nous ne nous mettions à parler en allemand, ç'aurait été naturel, c'est votre langue, et il ne me déplait pas de la parler... vous voyez, docteur, la Frau... je la comprends, elle est venue ici alors qu'elle n'était qu'une jeune fille, ce n'est pas qu'elle ait oublié sa langue maternelle, mais elle a dû recourir toute sa vie à l'italien... je ne sais quel mécanisme l'empêche de parler allemand avec un Allemand, c'est comme si elle devait franchir une barrière, comme si elle avait honte... elle ne parle allemand qu'avec moi et figurez-vous que dans le cas où un emmerdeur arrive, une visite inattendue, bref quelqu'un qui n'était pas prévu, la Frau lui parle en allemand, et il faut voir dans quelle prose, et elle fait semblant de ne pas comprendre l'italien. Je vous concède un autre morceau de gâteau, Herr Tristano, avait dit le docteur Ziegler, je suis sûr que cette nuit vous dormirez mieux, vous n'aurez pas de visites importunes... mais je vous avais promis un parcours dans les symptômes qui précèdent l'arrivée de l'impératrice, comme je l'appelle, c'est un ensemble infini de cas, j'essaierai d'être assez synthétique... d'abord cet étrange terme, aura... il vient d'un médecin de l'antiquité, le maître de Galien, Pélops... c'est lui qui observa le premier un phénomène physique qui d'habitude marque le début de la crise, une sensation qui naît dans une main ou un pied et semble monter vers la tête. Un de ses patients lui avait décrit cette sensation comme une sorte de vapeur froide, et puisqu'on pensait à cette époque que les vaisseaux sanguins contenaient de l'air, il pensa que le problème était dû à une vapeur qui remontait des artères vers les veines et il l'appela pneumatikè aura, une vapeur immatérielle... Herr Tristano, quand vous m'avez dit que durant cette nuit d'août une étoile vous était tombée sur la tête, par une métaphore vous m'avez dit la vérité... cette étoile ne vous est pas seulement tombée sur la tête, elle vous y est entrée dedans, j'en suis

sûr... vous avez certainement commencé à voir des lumières intermittentes et aveuglantes sous les paupières, des zigzags électriques, des lueurs qui prenaient certainement la forme de mosaïques en permanente transformation, comme dans un kaléidoscope, je me trompe ? Tristano s'était tu, acquiesçant de manière imperceptible. C'est la forme la plus commune d'aura, avait continué Ziegler, des effets lumineux comme si des feux d'artifice éclataient dans les yeux, même les choses, les objets ont des contours lumineux, ou pour le moins brillants, pas vrai ?, comme s'ils étaient entourés d'un fil électrique dans lequel on verrait circuler l'électricité... mais les symptômes d'aura, avant que l'impératrice n'arrive ou tandis qu'elle est en train de vous visiter, sont infinis... hallucinations sensorielles de types variés, turbulences émotives avec des émotions très intenses et pourtant indéfinissables, impossibles à raconter, à communiquer aux autres... elles ont quelque chose de l'extase, et peuvent même procurer du plaisir à certains... qui sait, peut-être que de nombreux mystiques ont souffert d'épouvantables céphalées... en outre, des troubles de la vision, de la perception des objets et des figures avec des effets de distorsion ou de gigantisme de l'image, que sais-je... une personne est devant vous que vous voyez rapetisser, ou alors elle grandit, grandit en un instant sous vos yeux comme on l'observe dans certains documentaires sur la botanique, vous en avez probablement vu, où un objectif a été placé durant une semaine devant une fleur en bouton et on la voit s'ouvrir en corolle en quelques secondes du fait que la vitesse de l'image a été accélérée... Lewis Carroll souffrait de migraines épouvantables et décrivit très bien ces effets optiques dans son *Alice*... du reste il était mathématicien et s'y connaissait en logique, il a su raconter ses symptômes avec logique, même si ça nous paraît une logique fantastique... et puis il y a les hallucinations sonores... d'habitude ce sont des bruits, des sifflements, des bourdonnements, des gargouillements avec une sonorité plus ou moins sombre ou plus ou moins cristalline, ça dépend, ça peut être le grondement d'un tonnerre ou le crépitement d'une cascade... mais ça peut aussi être des voix, beaucoup de voix qui arrivent... la plus fréquente est statistiquement celle des voix familières, qui font ou firent partie de notre vie, ou que nous écoutâmes en tout cas suffisamment pour les emmagasiner dans notre dépôt de souvenirs... mais cela peut aussi être des voix absolument inconnues, artificielles, et c'est alors notre

cerveau qui les invente, qui les produit. Le docteur Ziegler avait fait une brève pause. Ce sont des cas rares et compliqués, Herr Tristano, je ne voudrais pas vous inquiéter, en règle générale on les trouve dans des migraines associées à l'épilepsie, mais elles peuvent apparaître aussi chez des sujets non épileptiques, et ce sont des formes très aiguës qui induisent des crises convulsives... il y a d'ailleurs une polémique scientifique à ce propos, certains soutiennent en effet que ce ne sont pas les convulsions qui provoquent la céphalée, mais exactement le contraire... Tristano en était à présent à sa troisième tranche de gâteau. Je crois moi aussi que le chocolat n'y entre pour rien, avait-il dit... mais les symptômes que je vous ai décrits cet après-midi, les souvenirs qui jaillissent du néant par flots, des choses vécues qui passent devant moi comme dans un film, docteur Ziegler, de cela, qu'est-ce que vous en dites ? Elles pourraient appartenir à l'ordre du déjà-vu, avait répondu le docteur Ziegler, j'aurais tendance à croire qu'elles appartiennent à l'ordre du déjà-vu, naturellement dans un cadre clinique bien plus complexe, mais la famille est celle-là, dirais-je, un déphasage temporel... à propos de ce phénomène, que nous avons tous éprouvé de façon mineure, ne serait-ce qu'une seconde, c'est-à-dire l'impression de revivre pour la deuxième fois une chose que nous avons déjà vécue, des théories ont été avancées d'ordre aussi bien psychologique que physiologique... il y a comme un retard entre la perception d'une chose et la transmission de cette perception à notre cerveau, un retard de quelques millièmes de seconde, naturellement, mais pour notre cerveau c'est comme si des années avaient passé, il a déjà vécu cette chose, je me fais comprendre ?... Mais le pourquoi demeure mystérieux... Un grand physiologiste a décrit le déjà-vu comme une altération de l'enregistrement du temps dans le système nerveux... vraiment une belle définition. Freud quant à lui a enquêté sur le déjà-vu dans ses études sur l'Unheimliche, qu'on a traduit par inquiétante étrangeté, parce qu'en effet l'inquiétante étrangeté accompagne souvent le déjà-vu, et il est difficile de dire si elle le suit ou si elle le précède... pour Freud le déjà-vu serait un retour du refoulé, si traître pourtant et si dépourvu de motivations qu'il provoque ce genre de sensations... Et vous, pour quelle théorie penchez-vous ?, avait demandé Tristano. Le docteur Ziegler s'était servi une autre tranche de gâteau, laissant gentiment le dernier morceau à Tristano. Le frais de la campagne entrainait par les fenêtres

grandes ouvertes. Le docteur Ziegler avait donné le signe du départ. Depuis que je vous connais, avait-il dit en conclusion, depuis que vous avez commencé cette espèce d'analyse hybride que vous menez avec moi, je suis encore plus convaincu que les deux théories ne sont pas exclusives l'une de l'autre, elles peuvent au contraire se conjuguer parfaitement chez des patients comme vous... bonne nuit, Herr Tristano, essayez de vous reposer.

... Je dois avoir fait un rêve, j'ai rêvé de Tristano... ou peut-être était-ce le souvenir d'un rêve... ou peut-être le rêve d'un souvenir... ou peut-être les deux... Ah ! l'écrivain, quel rébus... Tu n'as au moins pas apporté un petit appareil ? Excuse-moi de te le dire, mais le soupçon m'est venu que tu avais peut-être un petit appareil dans ta poche. Je t'ai déjà posé la question ? Peut-être t'ai-je déjà posé la question. Si tu en as apporté un, éteins-le, je ne veux pas que ma voix reste, et puis les rêves ça ne s'enregistre pas, on doit les écouter et ensuite les écrire, il te faut seulement écouter, ouvre bien tes oreilles et puis tu réécriras mon rêve, c'est le fondement de la littérature, raconter le rêve d'un autre, je suis certain que tu y réussiras bien, tu y mettras de l'imagination, et je te laisse aussi le point de vue... ou non, le point de vue est le mien, ou plutôt celui de Tristano, car c'est lui qui a vécu cette situation, moi en revanche je l'ai rêvée de mon point de vue et je te la raconte, mais ensuite c'est toi qui la raconteras, et donc... Tu connais ces trucs mieux que moi, j'ai cependant lu autrefois un livre à ce sujet, un manuel, j'ai toujours aimé les manuels, ça t'étonnera de la part de quelqu'un dont tu pensais qu'il était un homme d'action, mais j'en ai lu tellement, des manuels, dans ma vie... le parfait danseur, comment apprendre les échecs, comment peindre à l'aquarelle, comment s'orienter d'après les étoiles, comment escalader les pics alpins... comment tout rater dans sa vie sans s'en rendre compte... À bien y réfléchir le point de vue appartient au rêve, en ce sens que le point de vue est le sien, il n'est ni le mien ni celui de Tristano, car on ne donne pas d'ordres aux rêves, pas plus qu'au cœur, il faut les vivre comme ils le veulent, et ce rêve voulait que je rêve de Tristano, et il me le fit rêver ainsi, Tristano est caché dans les buissons, le verbe ne me plaît pas mais c'est toi qui l'utilises dans ton

roman, et autour de Tristano il y a des broussailles épaisses et continues qui s'étendent jusqu'à la forêt et aux pentes de la montagne. Et son doigt vibre sur la détente de la mitraillette, et sa pupille droite fixe dans le viseur la porte de la maison, car il sait que de cette porte devront sortir les Allemands et le traître qui les y a conduits. Toum, toum, toum, fait le cœur de Tristano, et il lui semble l'entendre résonner le long des versants de la vallée... excuse le mot versant, emprunté au parler montagnard, c'est moche, pas vrai ?, j'espère que tu ne t'en es jamais servi... et Tristano a l'impression qu'ils lui restituent l'écho gigantesque des battements de son cœur, toum, toum, toum... et dans l'étrange logique des rêves, qui est cependant si vraie, Tristano voit que le traître, dont la balle de sa mitraillette est dans l'attente, apparaît à la porte et en souriant lui fait signe d'entrer. Et Tristano, obéissant à l'implacable logique des rêves, se lève et va à sa rencontre... et c'est seulement quand il traverse le terrain devant la maison qu'il se rend compte que le traître n'est pas le concierge de l'école du village mais qu'il a un visage de femme, et cette femme il la connaît, même si elle porte un uniforme allemand et s'est mis une mèche sur le front pour avoir l'air d'un fanfaron... C'est Marilyn, ni plus ni moins que Marilyn... Tristano voudrait hurler, il extrait le poignard de son étui et le brandit vers le haut, et son bras dessine un cercle dans l'air pour poignarder ce traître travesti, le geste procède au ralenti, comme dans les films, car à ce moment-là la bobine du rêve de Tristano passe au ralenti, et c'est un geste lent, très lent, il se déplace dans l'air centimètre après centimètre, doucement, en une élégante trajectoire, il y a comme de la tendresse, et presque une danse gracieuse dans cette lame empoignée par une main qui déchirera les poumons du traître en lui donnant la mort qu'il mérite, mais la main de Tristano, dans la logique des rêves, alors qu'elle va atteindre le dos du traître pour le transpercer, laisse tomber le poignard, se pose doucement sur l'épaule nue de Rosamunda et l'étreint d'une embrassade, car les rêves sont ainsi, l'écrivain, ils te conduisent où bon leur semble, et il se met à danser avec elle, ce terrain inhospitalier de montagne est devenu un salon inondé de musique, des fenêtres de ce salon on voit un jardin à l'italienne, il danse en embrassant Rosamunda qui porte un uniforme de soldat allemand et qui frotte ses seins contre sa poitrine, les mamelons pointus comme des cailloux... elle lui a passé le bras derrière la nuque et le caresse, Clark, lui susurre-t-elle tandis que sa langue lui pénètre dans l'oreille, Clark,

mon amour, je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi, le reste a été également, le besoin d'une compagnie masculine qui me rassurât quand tu descendais dans la vallée pour tes missions... Tristano lui a entouré les flancs avec les bras et la caresse, elle lui prend alors la main et la guide vers son ventre, et puis plus bas, sur l'aine, et c'est à ce moment-là que Tristano sent un objet dur dans ce pantalon de soldat, c'est un sexe masculin, un sexe en érection qu'elle veut se faire caresser, pendant qu'elle lui susurre à l'oreille d'une voix chaude et sensuelle, Tristano, c'est le commandant qui m'envoie, il n'est absolument pas mort, tout cela était une plaisanterie, viens participer à nos petits jeux, lui il n'y arrive plus, mais il m'aime encore, et pour y parvenir il a besoin de regarder un homme vigoureux comme toi, je t'en prie, aime-moi, le pauvre commandant en aura aussi pour son compte, je l'ai laissé dans la maison de montagne, il semblait mort mais il ne l'était pas, il est resté là à vieillir, il nous attend, viens avec nous, nous ferons un beau trio, je te le promets. Le crépuscule est arrivé tout à coup, comme c'est étrange, c'était l'aube dans la vallée montagnarde et brusquement c'est le crépuscule, mais Tristano sourit à la dame qui est sortie de la maison, le poignard dans sa main est devenu une fleur des champs, la femme lui fait signe d'entrer par la porte de la maison, vas-y, vas-y, Tristano... Tristano franchit la porte et entre dans le rêve qu'il était en train de rêver un instant auparavant, derrière cette porte ne se trouvent pas les pièces d'une maison rustique, non, il y a des personnes qui dansent dans un salon, et derrière ce salon il y a un jardin élégant qui ressemble à celui d'une villa toscane, avec des cyprès et des haies forestières, et des gens un verre à la main, et des serveurs en casaque blanche, Tristano se retrouve à un garden-party avec l'officier allemand qui l'accompagne comme un valet, mais à présent ce n'est plus Marilyn, c'est un monsieur âgé au visage parcheminé et à la peau pleine de taches de vieillesse, il susurre un nom allemand que Tristano ne parvient pas à reconnaître, il a un monocle à l'œil droit et une jambe raide, peut-être s'agit-il d'un membre artificiel, allez savoir. Tristano pense dans son rêve que beaucoup d'aristocrates allemands ont perdu leurs jambes durant la Première Guerre mondiale, puis il pense que celui-ci va peut-être se mettre à danser sur une table, mais il pense à cela parce qu'il a lu des livres et vu des films, et que même les rêves ne sont pas innocents... et non, au contraire, selon la surprise sans surprise des rêves, le baron allemand à monocle dit I'm

american, puis il susurre d'autres phrases qui se perdent dans le bavardage des hôtes, freedom... freedom... je vous présente les invités, si vous le voulez bien, il a une voix métallique et froide, grinçante comme son membre artificiel... Quel cauchemar... pourtant ce n'est pas un vrai cauchemar, car je suis à présent éveillé, je n'étais donc pas en train de te raconter un rêve, je te racontais quelque chose les yeux ouverts, parfois ce quelque chose me laisse partir, comme je lui ai échappé maintenant, mais ensuite il m'engloutit de nouveau comme si je le vivais vraiment, sois bien conscient que je ne te raconte pas un cauchemar, je te raconte une chose vécue, je suis dedans, ce doit être le mélange de tous ces médicaments, et puis la tête m'explose, elle est vraiment en train de m'exploser... mon pauvre petit Tristanino... Tristano se retourna et au fond du jardin il vit Marilyn vêtue en enfant, avec une fleur dans les tresses, elle était étendue sur l'herbe avec la jupe relevée jusqu'au ventre, les jambes écartées, derrière elle on voyait un port de mer où il était écrit freedom harbour, et à ses côtés se trouvait un inconnu un peu chauve, au visage rond, qui souriait, joins-toi à nous, nous sommes en train de faire la révolution, susurrail le petit bonhomme, mais Tristano ne réussissait pas à comprendre... qu'est-ce que tu dis ? Le petit bonhomme grassouillet lui demanda s'il savait tirer, nous avons besoin de gens décidés comme toi, ne prête pas attention à tous ces crétins qui font la fête, nous les utilisons, ils nous servent, car le pire conduit au mieux, Rosamunda explique tout ça à ton Tristano, mais qu'est-ce que c'est pour un partisan ?, joins-toi à nous, Tristano, le temps est venu de tuer, tu ne l'as pas encore compris ?, Marilyn, explique-lui que le temps est venu de tuer... sa voix se prolonge comme dans un écho, tueeeeeeeer... Quelqu'un lui toucha l'épaule. C'était un homme grand, moche, avec un énorme nez et un sourire de travers, je voudrais vous présenter le chef d'état-major de la république de l'ombre, susurra le gros nez à l'oreille de Tristano, il a de nombreux contacts avec les services en tous genres, traitez-le avec le respect qui lui est dû, il y a plus de morts ennemis sur sa conscience que de grains de raisin dans une vigne. Le gros nez et le militaire décoré le prirent sous le bras en le contraignant à avancer vers l'énorme barbecue qui brûlait au fond du jardin, autour du barbecue se trouvaient une dizaine de petits vieux aux sourcils blancs avec des assiettes à la main qui grignotaient des saucisses, dans ce coin du jardin on respirait un tout autre air, on aurait dit une fête

paysanne, du genre foire de la saucisse, avec une petite musique qui donna un sentiment de familiarité à Tristano mais qu'il ne reconnut pas tout de suite, elle provenait d'un vieux gramophone à pavillon placé entre les braises. Messieurs les présidents clonés de la future république, cria le gros nez, j'ai l'honneur de vous présenter un grand héros national, un homme qui a chassé l'envahisseur, fêtez-le avant qu'il ne vous botte le cul ! Les dix petits vieux se mirent à sauter joyeusement en lançant leurs saucisses en l'air et en accompagnant par les paroles la petite musique qui sortait du gramophone, il s'est mis un casque sur la tête, il s'est mis un casque sur la tête(6) ! Mais à cet instant, un type courtaud à l'air de gros chien de garde vêtu d'un costume croisé surgit d'un buisson, s'approcha de Tristano en plastronnant et lui dit, cher compère, ne prête pas attention aux révolutionnaires prolétariens, n'écoute pas ces petits vieillards d'hospice, prête-moi attention à moi, le futur chef c'est moi, je fonderai la république des dingodrigues, veux-tu devenir l'animateur d'une émission du tonnerre ? Le courtaud se lécha les lèvres puis, allongeant sa langue comme un caméléon, il se nettoya tout le visage. Je suis ton avenir, mon cher partisan, dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réponse, c'est pour moi que tu as combattu dans les montagnes, même si tu ne le savais pas, alors écoute-moi bien, je te dis une seule chose, car je dois aller manger la petite daurade que ma cuisinière a préparée, et cette chose, c'est que le Christ a amené trop d'Orient chez nous, c'était un bédouin, il chevauchait une bête de somme pour nous provoquer, nous qui avons la civilisation mécanisée...

Ferruccio disait que si tu te mets à regarder dans les plis les plus cachés de la société, quelle qu'elle soit, tu découvres la folie. Mais ceux qui ont eu le courage de le faire étaient fous... Excuse-moi si j'ai arrêté de te raconter le rêve de Tristano... c'est que c'était terminé aussi pour moi, ça s'est interrompu à un certain point avec un type qui chevauchait une bête de somme, me semble-t-il, et tout à coup je me suis endormi pour de vrai, l'effet des médicaments doit être fini et l'hallucination se termine ainsi, la Frau m'a dit qu'il n'y a pas eu d'orage, c'est qu'elle donne toujours les nouvelles sous forme négative, elle entre et dit, mon petit monsieur, cette nuit il n'y a pas eu l'orage qui s'annonçait hier soir,

de sorte qu'il fait plus chaud qu'avant, mais ta chambre est la plus fraîche de toute la maison, tu peux donc t'estimer heureux, l'infirmière a pris deux jours de congé, son enfant a la varicelle, cette nuit c'est moi qui t'ai veillé et tu as dormi comme un petit ange, pas même une plainte, ce serait l'heure de la morphine mais je ne t'en donne pas, ça va t'intoxiquer, je ne prétends pas que tu n'as pas quelque douleur, mais ta vie a été plus favorable que la mienne, et je ne me suis jamais plainte, est-ce que tu m'as une fois entendu me plaindre, moi ?

Oh, l'écrivain, tu sais pour qui combattit Tristano ? Fais un effort... bien sûr que tu le sais, mais tu n'y penses pas... un jour Tristano s'en rendit compte, comme ça, il eut un éclair d'intuition, une de ces choses... comment vous les appelez, en littérature ?... tu sais, quand la réalité, qui est compacte comme du ciment, ouvre presque par grâce divine une fissure pendant un bref instant, tu peux jeter un coup d'œil sur son intérieur et tu as compris... c'est comme un petit miracle, je me suis fait comprendre ? Bref... laissons tomber... Tristano comprit pour qui il avait lutté, pour qui il avait combattu, pour qui il avait tué, pour qui il avait risqué d'être tué... et le pourquoi de tant de peines et de tourments et d'idéaux. Pour dingodingue. Je l'appelle ainsi parce que Tristano l'appelait de la sorte, dingodingue, qui n'est pas seulement l'instrument, je veux dire la boîte, mais qui est aussi un objet physique, la manifestation empirique, le visible. Le dingodingue que comprit Tristano était une sorte de divinité, mais un dieu tout neuf, inconnu, dont la religion était une absence de religion et était donc même privée de substance... et sa force extraordinaire résidait précisément dans ce manque, il était supérieur à n'importe quel isme, christianisme, hébraïsme, bouddhisme, islamisme, shintoïsme, taoïsme, il pouvait participer de tous ceux-là tout en n'étant aucun d'eux, et en cela il relevait d'une nature protéiforme et absolue, mais il n'était pas non plus pur esprit, étant à la fois visible et illusoire, la projection de soi-même et de tous, des désirs et des rêves, de tout et de rien, il était fait d'électrons, d'énergie, et cependant il n'avait pas de molécules... Curieusement Tristano le comprit non pas en regardant le dingodingue, parce que quand tu le regardes, celui-ci n'est pas lui, il est seulement son hypostase...

Tristano comprit l'essence du dingodingue une nuit d'été, il se trouvait sur la terrasse de cette chambre, c'était une nuit très claire et il regardait le ciel étoilé, il pensait aux théories du docteur Ziegler et au lieu de la Grande Ourse ou d'Orion, qu'il cherchait dans la nuit, son œil saisit une étoile filante, qui n'était pas une étoile, car trop mobile et trop étincelante, elle était donc artificielle, et il lui sembla percevoir le bip bip que cette nouvelle étoile émettait depuis l'espace sidéral et qui sonna à ses oreilles comme s'il en avait compris le sens, et il lui sembla qu'elle disait... ne pensez pas, braves gens, ne pensez pas, souvenez-vous de ne pas penser, le fait de penser fatigue, c'est inutile, vous vous êtes mis à penser pour produire un ustensile de silice et puis un vase de terre cuite et la truelle et le pot de chambre et le zyklon b et la bombe atomique, ça donne de beaux résultats de penser, vous êtes fatigués de penser, contentez-vous de me penser et je vous penserai, comme ça vous serez pensés, je suis dingodingue et je vous protège de votre pensée même... Tristano baissa le regard vers la plaine, ponctuée des lumières des maisons, et un peu plus loin vers la tache de lumière jaune de la ville qui se reflétait dans l'atmosphère nocturne, et il lui parut que toutes ces lumières étaient reliées à la voix de l'étoile artificielle, et toutes ces lumières émirent un grondement sourd comme quand la terre bouillonne pour un tremblement de terre, c'était un mugissement, un grognement à l'unisson, cela avait quelque chose de biblique, comme dans les pages de l'Apocalypse, et ce mugissement disait, nous pensons ta pensée, dingodingue, merci... Ah ! c'était une obsession, et les cauchemars nocturnes survinrent, la voix de dingodingue se mit alors à le visiter jusque dans son Rem, ainsi que le docteur Ziegler appelait le sommeil le plus profond, et lui parlait d'une voix flûtée ou de fausset, comme le murmure d'un confesseur qui donne des conseils à travers la grille d'un confessionnal, ne pense pas, souviens-toi de ne pas penser, laisse-moi penser pour toi, Tristano, tu as combattu pour la liberté et à présent celle-ci est arrivée, cela consiste à être affranchi de la pensée, à ne plus penser... la vraie liberté est d'être pensé.

Connais-tu un poème qui dit, ombres longues sur la mer, ton sourire, ma bien-aimée, et les caresses se résignent vite, comme l'ombre à la

nuit... et puis ça continue avec l'horizon, les vagues et tant d'autres lieux communs ? Tu le connais ? Ne me dis pas que tu le connais... il n'existe pas, personne ne l'a jamais écrit, et à l'entendre il me semble assez mauvais, autant en rester là.

... mais il ne faut pas pleurer, non, on ne doit pas pleurer, ça ne lui plaisait pas de pleurer. Et alors, rire ? Il y a peu de quoi rire, disait le philosophe Ridens, qui se plaisait à rire en le disant... Cette humeur non libérée était une douleur flasque qui devenait de la bile, et dans la chaleur silencieuse de midi, que lui restait-il d'autre que des hurlements de fou, des gloussements criés dans la vigne, des grincements de dents et des glapissements terribles qui faisaient taire même la cigale ?... Écoute, écoute de quelle façon ils lui avaient fait un diagnostic, les Abdéritains... Tu ne sais pas qui c'est ? Il les appelait ainsi, les docteurs pontifiants... un diagnostic estampillé par la sécurité sociale du lieu et riche en anamnèses et descriptions, écoute bien, le diagnostic disait... homme à l'aspect émacié et à barbe longue, œil qui de temps en temps devient trouble comme s'il était embué par des humeurs bilieuses qui rendent la cornée jaunâtre, il jure souvent à voix basse, ne répond en général pas aux questions, pas même les plus élémentaires, comme s'il était ailleurs, il traverse donc en silence la visite médicale et toujours en se taisant il prend ses affaires et s'en va sans se retourner, et quand par hasard il se retourne c'est pour lancer un geste bizarre qui ressemble plus à un allez-vous-faire-foutre qu'à un salut, il refuse les médicaments qui ont redonné le sourire à des millions de personnes et que l'État lui fournirait gratuitement même s'il est aisé, à la première tentative d'examen psychologique il a déclaré que, sic, il est inutile de lui casser les roustons avec l'enfance parce qu'il en a eu une on ne peut plus heureuse, il se souvient d'un grand-père anticlérical passionné d'astronomie, il se souvient de son initiation survenue à quinze ans avec une paysanne pas mieux identifiée de la ferme, femme déjà mûre et qui fut une merveille, il dit que le problème n'est pas en amont mais en aval, il a insisté pour qu'on lui prescrive du laudanum, que nous ne lui avons évidemment pas prescrit, et au légitime refus médical il a répondu avec superbe, en ricanant... Voilà le diagnostic des Abdéritains, rendu scientifique par le

timbre, cher Damagète... je sens aujourd'hui que tu es mon Damagète, et je voudrais t'appeler ainsi, sans doute les auras-tu lues, ces pages qui traitent de la folie, car Tristano se trouvait dans cet état, exactement tel que le décrit Damagète, compressé entre l'hilarité et la furie, qui sont les extrêmes que la vie nous présente à certains moments, ce qui revient à dire entre la porte et le mur, sans qu'il y ait le moindre interstice entre les deux extrêmes, car dans celui-ci résiderait la vertu, et de la vertu Tristano n'en avait pas, ou n'en trouvait pas. Il s'interrogeait sur la thérapie qu'indiquaient les anciens pour les humeurs malignes, c'est-à-dire soit les pleurs soit le rire, mais aucun des deux n'était une solution, parce que sa douleur était sourde, continue et sans bouche, elle lui rongait la poitrine et ne trouvait pas de voix, elle ne trouvait pas de mots, comme une bête qui mugit au fond d'un tunnel... Ce n'était pas lui dans un tunnel, il était le tunnel, il était devenu un tunnel... Et un jour, dans la vigne, il vit un crapaud... et ce crapaud devint un chien... je te l'ai déjà raconté ?... patience, si c'est le cas tu l'écriras à nouveau... c'était un crapaud jaune et il devint un chien jaune avec la tête hors de la terre où il était enseveli, la bouche ouverte... on voyait sa gorge, car il suffoquait, le crapaud fit glog glog, puis il se mit à parler avec la voix d'un chien, et à présent il montrait ses dents gâtées, certaines déjà cassées, bou bou bou, dit-il, je suis toi et tu es moi, je me fais comprendre ?... Elle se faisait bien comprendre, la bête, et Tristano comprit tout à coup que c'était son frère... ou plutôt, son miroir. Et le monde se mit à tourner. Il pissait contre la vigne, il se pissa sur les pieds et éprouva l'ivresse de quand on comprend brusquement quelque chose et qu'on est gagné par le vertige, tout n'était que sable, ce en quoi il avait cru, sa contribution à la liberté, une liberté ensevelie dans le sable jusqu'au cou, merci Tristano, tu as vraiment été un brave petit chien de garde, et maintenant aboie si tu le peux et si tu n'y parviens pas mords le vent... Tristano regardait le crapaud dans les yeux et tout était écrit dans ces yeux, et il comprit tout, mais il était tard à présent, les bombes avaient éclaté, les morts étaient morts, les assassins étaient en vacances et les fanfares républicaines jouaient sur les places, parce que c'était le deux juin, jour anniversaire de la naissance de la république italienne et l'étendard sacré flottait au vent en gazouillant, un quelconque préposé à la salutation du drapeau le saluait au garde-à-vous, comme Tristano était au garde-à-vous devant la vigne, en se pissant sur les pieds... Il fit un

salut militaire au crapaud, à vos ordres monsieur le crapaud, et le crapaud, moitié chien moitié crapaud, émit une voix aiguë comme doivent en avoir les sirènes, par ce premier jour de chaleur dans la plaine, c'était une voix qui venait des montagnes, et elle était fraîche car elle descendait des pics enneigés, et cela ressemblait à un chant languissant, il traversait des strates de temps, mais n'en était pas moins aigu pour autant, et il lui disait, l'olive tombe la feuille ne tombe pas, tes beautés ne tombent jamais, tu es comme la mer qui croît par vagues, fais dodo, fais dodo, traître. Tristano tourna sur lui-même et en titubant il alla chercher l'ombre de sa chambre, il se jeta sur le lit, se boucha les oreilles et essaya de dormir. Chose impossible, comme tu peux le comprendre, l'écrivain.

Pancuervo ! Pancuervo ! se mit-il à hurler un jour, tout à coup. La Frau apparut à la porte pour voir ce qui se passait, il semblait somnoler sur la chaise, devant la fenêtre ouverte de son bureau par laquelle entrait une branche de cerisier. C'était la fin du mois de mai, les cerises étaient déjà bien rouges, il bondit d'un coup sur ses pieds et hurla, tourné vers la campagne, Pancuervo ! La Frau s'arrêta, pétrifiée, il traversa la porte ouverte au soleil de la petite terrasse, descendit précipitamment les marches de pierre et se mit à danser autour du cerisier, parfois il en embrassait le tronc et il le tirait comme s'il voulait l'arracher, en lançant les jambes en l'air comme un sauvage des forêts et il hurlait, des cerises rouges au printemps !... La Frau l'avait suivi et le regardait atterrée, elle assistait à cette danse insensée accompagnée de paroles sans fil conducteur et elle pensa à une attaque de démence, pauvre Frau, elle était pétrifiée, elle ne bougea même pas quand il lui prit de fuir à travers les champs en continuant de crier, Pancuervooo ! Pancuervooo !... Il ne s'agissait pas de démence, c'est simplement qu'il avait compris, il avait subitement compris, comme dans certaines illuminations tardives, que tout avait commencé à Pancuervo il y a de cela beaucoup d'années, et le début du fil qui avait fait sauter en l'air son garçon se trouvait à Pancuervo, c'était là qu'il devait chercher, à Pancuervo... Mais est-ce que ça existait vraiment, Pancuervo ? Le train s'était arrêté et était reparti, mais lui, il n'était pas monté dedans, il était demeuré dans une

petite gare perdue de Castille à regarder les collines rondes et arides, étranges, des collines qui ressemblaient à des éléphants blancs.

... J'étais là entre veille et sommeil et une chose m'est venue en tête... pourquoi est-ce que tu fais tout cela ? Je veux dire... tu supportes ma mauvaise humeur, et tout... d'après moi tu es un peu roublard, je ne voudrais pas t'offenser, et peut-être sans t'en rendre compte... bref... trop patient... c'est pour ça que ce mot m'est venu en tête, roublard... Ne le prends pas mal, je suis méchant, ou plutôt, je deviens méchant, mets ça sur le compte de cette gangrène qui me ronge, d'après moi elle m'a déjà pris les testicules, s'il te plaît, donne-moi le talc au menthol qui se trouve sur la commode... excuse-moi si je me permets cette intimité, mais je suis en train de te raconter des choses tellement intimes, nous sommes désormais dans la confidence... J'ai noté que tu accourais avec diligence au cracra de ma sonnette, à toute heure, fût-ce pour t'entendre dire une méchanceté comme que je suis en train de te dire... Mais alors, la vie de Tristano te tient vraiment à cœur ?

Les Abdéritains affirmaient que Tristano délirait, et moi aussi je t'ai dit qu'il perdait la tête comme un fou, mais d'après moi il était seulement en avance... les personnes en avance semblent folles, elles ont le destin des cassyndres, peut-être des petits cassyndres à quatre sous, mais les créontes à quatre sous les craignent tout autant, c'est pour cela qu'ils ont inventé les asiles, qui sont des maisons pleines de cassyndres inoffensifs, ceux qui sont dangereux restent dehors, et ils commandent... Tu sais ce qui va suivre, l'écrivain ?... Je te dirai ce que Tristano vint à penser quand il découvrit la nature de dingodingue, car celle-ci est en train de se révéler... dingodingue, dans son but solennel d'abolir totalement de l'esprit humain tout type de pensée qui puisse lui nuire, même la plus petite, commencera graduellement à supprimer de sa boîte de verre la moindre image porteuse de pensée, jusqu'à votre désaccoutumance complète et à la disparition absolue de tout signe signifiant, car l'image en tant que telle, même la plus mesquine et misérable et repoussante,

comme celles qu'on vous propose chaque soir, peut induire une pensée, et la pensée est dangereuse... de sorte que vous regarderez uniquement la lumière, certaines rayures électriques qui tremblent, avec parfois un crépitement de petits points lumineux, où se perdra votre pensée et le naufrage vous sera doux dans cette lueur... un moderne nirvana ?, peut-être le fatidique *mu* que fantasme le bouddhisme, finalement atteint. Voilà ce qui vous attend demain, l'écrivain, car demain est un autre jour, comme disait Scarlett, je vous imagine tous là, le soir, réunis dans vos cavernes avec moquette, à fixer fascinés le feu électrique en murmurant en chœur *muuuu*... je laisse à ce feu électrique ma croix de guerre, mon bric-à-brac, car il sera votre Seigneur Dieu et vous n'aurez pas d'autre dieu en dehors de lui... ce n'est pas qu'il y aura une grande différence entre les feux des autres pays et ceux du tien, à chacun son dû... je dis ton pays parce que le mien n'existe presque plus... je suis déjà plus de là que d'ici, j'ai les pieds qui flottent à moitié en l'air, je suis apatride, je n'appartiens à personne, un passeport ne me sert à rien pour la douane que je dois franchir, et il n'y a personne qui puisse m'attraper par les pieds et me tirer en bas de l'oranger comme Tristano le fit avec sa Daphné, je peux te l'assurer.

... je disais que des lettres commencèrent à lui arriver. Ou mieux, c'étaient des voix, elles arrivaient sous forme de voix, même s'il les voyait écrites, il pouvait lire dans l'air la calligraphie de chacune, les calligraphies étaient différentes, parce que chaque voix avait sa calligraphie qui est le timbre de l'écriture, et chacune avait un ton qui lui était propre, et l'inflexion, la couleur de la voix qui envoyait les lettres. Le docteur Ziegler lui avait dit que ces choses peuvent se passer dans la tête de certaines personnes... les sons deviennent des couleurs... c'est une forme d'aura... l'encre aussi variait de couleur, avec toutes les nuances du spectre chromatique, noire la plupart du temps, mais aussi blanche sur fond noir parfois, et des jaunes, et des orange du genre coucher de soleil en été... des rouges, peu de bleues... du vert en abondance, avec toutes les variations de vert, vert bouteille, vert drapeau, vert Véronèse, et surtout vert vessie qui tirait sur le jaunâtre terreux. Ce vert lui entraînait dans le pavillon auriculaire comme un sifflement, parce

que c'était un vert porté par un son qui faisait sssssssssss... C'étaient des lettres sifflantes, serpentine, et le vert qui lui sifflait dans les oreilles par magie se transformait dans son palais en un goût amer, comme s'il mastiquait une feuille de chardon. Ce vert, il l'appelait vert de fiel. Et beaucoup de lettres lui parvinrent chaque jour, il lui arriva d'en recevoir dix, vingt et plus encore, même la nuit, lui finalement dormait, après tant d'efforts pour trouver le sommeil, peut-être ne rêvait-il même pas, il était éteint comme peut l'être une radio, quand elle ne capte pas... ou plutôt, il avait l'illusion d'avoir coupé le contact, du genre je passe et je ferme, et en fait non, il était passé mais n'avait pas fermé... la chose commençait par un grésillement, je ne saurais comment l'appeler, exactement comme quand tu tournes le bouton de la radio et que tu entends de la friture, à ce moment-là il se réveillait, il se dressait sur les oreillers, immobile dans l'obscurité de la chambre, une lettre était sur le point d'arriver, l'étrange facteur sonnait, il insistait avec la sonnette qui grésillait dans le noir comme une grille brûlante sur laquelle on aurait posé des oreilles à rôtir, frrrrr, frrrrr, frrrrr, et ce n'est pas qu'elles étaient toutes écrites à l'encre noire ou vert de fiel, elles pouvaient aussi bien être bleues, et même d'un bleu céruléen pétri d'enfance et de souvenirs perdus... Cher Ninototo, partout sur les murs des écuries tu as écrit au charbon Ninototo, Ninototo, et j'ai trouvé ça amusant, car personne ne t'a appris à écrire, tu as donc appris tout seul, mais ce matin j'ai trouvé la même écriture sur tous les murs d'enceinte de la ferme, accompagnée de mots que je ne t'ai jamais entendu prononcer, et j'ai dû faire venir Amilcare à qui il a fallu deux sacs de chaux pour couvrir toutes ces inscriptions, ces mots, mon cher Ninototo, on ne peut pas les écrire, parce que les paysans comme Amilcare se scandalisent, ils vont à la messe le dimanche et le curé les châtie s'ils disent des mots de ce genre, et les découvrir écrits leur fait de l'effet, ils sont respectueux et croient en Dieu, et il faut les laisser croire en Dieu, et toi ces mots tu peux les dire à ton grand-père quand nous sommes ensemble, mais à lui seul, sans quoi le grand-père ne te conduira plus à la fête du village à la Saint-Jean comme l'année dernière, compris Ninototo ?... La voix du grand-père avait une calligraphie bleue. Le grand-père gardait dans son armoire une chemise rouge car il avait été garibaldien, et un sabre posé sur la chemise rouge que Ninototo pouvait voir le samedi après-midi quand le grand-père l'emmenait dans sa chambre. Mais nonobstant la chemise rouge la voix du grand-père était

d'un bleu céruléen et Tristano, hissé sur les oreillers, désormais tout à fait réveillé, en alarme, voyait bien la voix bleue dans le noir de la chambre. Grand-père, disait-il à l'obscurité, pourquoi m'as-tu réveillé ?, j'avais finalement trouvé le sommeil, je dors si mal ces derniers temps, écoute grand-père, cela fait si longtemps, je ne m'en souviens même plus, beaucoup de temps a passé depuis, grand-père, je suis aussi vieux que toi, ou plutôt, davantage, s'il te plaît, grand-père, repose en paix et laisse-moi me reposer moi aussi, qu'est-ce qui te prend de m'envoyer cette lettre précisément maintenant, j'ai eu tellement de peine à m'endormir, tu sais, à présent je suis seul, je n'ai plus personne, ce fils que j'ai aimé comme s'il avait été mien portait la mort avec lui... si gentil, si délicat, comment est-ce possible ?... grand-père, j'ai commis des erreurs quand j'étais enfant, je comprends que tu me le reproches, mais peut-être veux-tu me dire que j'en ai commis aussi à l'âge adulte, c'est pour cela que tu m'écris, grand-père ?

... Une autre lettre, difficile d'en établir la couleur, peut-être était-elle sans couleurs. Mon Clark tant aimé, désormais je t'appellerai toujours ainsi, étant donné que personne ici ne connaît ton nom, tu en as déclaré deux ou trois mais seul le commandant sait lequel est le bon, je t'appellerai Clark parce que avec ta mèche sur le front et ton petit sourire ironique tu ressembles à un acteur de mon pays qui me plaît beaucoup, mais toi tu me plais encore plus, et j'aime tellement ça quand la nuit tu me serres dans tes bras solides, néanmoins cette nuit nous ne pourrons pas être ensemble, mon Clark tant aimé, je sais que tu vas descendre dans la vallée avec le groupe qu'ils t'ont confié, moi j'irai avec le groupe Gesso, toi par le versant est, moi par le versant ouest, le commandant m'a finalement donné l'ordre d'entrer en action, c'est la raison pour laquelle on m'a parachutée dans ces montagnes, il restera seul, il n'a cependant rien à craindre, les soldats savoyards feront bonne garde, mais la nuit de demain je serai de nouveau dans ton refuge, je te le promets, je crois qu'après cette action tu m'obéiras comme c'est ton devoir et tu cesseras de m'appeler Rosamunda, un prénom que je n'aime pas, moi je m'appelle Marilyn, et toi, comment t'appelles-tu, Clark, tu me le dis ?... Une autre, vert de fiel. Tristano, tu es méchant, ta proposition est

indécente, j'ai eu une histoire paradoxale et hors de ma vraie vie parce que mon cœur est toujours resté occupé par mon amour frustré pour toi, je n'avais qu'un espace limité pour une compagnie masculine et cette situation paradoxale a été l'unique qui paradoxalement me convenait bien... ce n'est pas moi qui t'ai trahi dans les montagnes, c'est toi qui as voulu le croire, et tu sais pourquoi, tu sais combien il t'était nécessaire de penser que quelqu'un d'autre trahissait... Une autre, de couleur généreuse. Cher camarade, je ne t'écris pas en tant que commandant mais en tant que camarade, permets-moi de t'appeler de la sorte même si tu ne partages pas le sens profond de ce mot, j'ai beaucoup apprécié tes positions et l'honnêteté avec laquelle tu m'as exposé tes idées politiques, je ne voudrais pas que tu penses que je te considère comme un intellectuel bourgeois ainsi que tu m'en as accusé, et je ne voudrais pas non plus que tu me considères comme un irréductible défenseur du prolétariat, comme il ressortait de tes paroles, des paroles qui ne m'ont de fait pas offensé, il est bon que tu le saches, car je respecte tes idées comme j'espère que tu respectes les miennes, tu es courageux et je t'apprécie comme homme et comme combattant, mais nous discuterons calmement de nos idées quand tout sera fini, il n'y a pas lieu de nous tirer l'un sur l'autre, pour le moment il faut tirer sur l'ennemi... Une autre, jaune. Tristano, je me rends compte que dans ton pays personne ne veut prendre ses propres responsabilités, comme si tout ce qui est arrivé, ce pour quoi nous sommes venus vous libérer, n'était de la faute de personne, et cela permet à présent à certains de flirter avec les pays communistes, comme si les totalitarismes vous plaisaient sous toutes leurs formes, moi pour l'instant je reste en Espagne, je n'ai pas envie de rentrer à Cincinnati, Spain is different, vraiment, et le fantôme du vieil Ernst, qui ici se trouve partout, est mon amulette... mais pourquoi es-tu resté dans cette petite gare perdue, pourquoi n'es-tu pas venu avec moi, peut-être parce que tu avais peur de comprendre ? Une autre, écrite à l'encre noire, avec des parements noirs. Tristano, je te l'avais confié et tu n'as pas su le protéger, et à présent tu es incapable de couper la tête de la Méduse qui l'avait hypnotisé, tu es le même lâche qu'autrefois.

Persée réussit à couper la tête de la Méduse dont le regard avait le pouvoir de pétrifier les hommes parce qu'il s'était équipé d'un miroir, et quand il eut son trophée entre les mains, le tenant par les cheveux constitués de serpents, il put libérer Andromède qui était prisonnière du monstre marin, puis il l'épousa... L'étoile principale de la constellation de Persée s'appelle Algenib, ou encore Mirfak... ce sont des noms arabes... qu'est-ce que les Arabes ont navigué, toujours à sillonner les mers et à regarder les étoiles... Algenib en arabe signifie qui est à droite, et c'est la plus lumineuse, on la voit bien aussi à l'œil nu... elle est des milliers de fois plus lumineuse que le soleil, mais la plus connue est Algol, qui veut dire tête de démon, elle était de toute évidence plus utile aux navigateurs, qui sait pourquoi... les Perséides sont des étoiles filantes qui proviennent de la constellation de Persée, les astronomes disent que ce sont des restes de comètes qui survivent, ils survivent depuis un temps incalculable, on peut les voir autour du dix août, peut-être que si tu te mets à la fenêtre tu réussiras à les voir, je les regardais toujours, c'était comme un rendez-vous, chaque dix août, mais le dix août est certainement passé depuis un bon bout de temps, dans ce lit j'ai perdu le compte.

J'ai débarqué sur cette île à la fin de l'après-midi. Du ferry on voyait le minuscule port s'approcher, avec la petite ville blanche perchée autour du château vénitien et je pensais, peut-être qu'il est là. Et tandis que je parcourais les petites rues en escaliers qui conduisent à la tour, avec mon bagage qui se fait chaque jour plus léger, je me répétais à chaque gradin, il est peut-être là. Sur la petite place devant le château, une terrasse d'où l'on domine le port, se trouve un restaurant populaire, avec de vieilles tables en fer le long d'un muret, deux oliviers plantés chacun au milieu d'un petit massif de fleurs, et des géraniums très rouges dans des pots rectangulaires. Des petits vieux sont assis sur le muret et parlent à voix basse, des enfants courent autour du buste en marbre d'un capitaine moustachu qui fut un héros des guerres balkaniques dans les années vingt. Je me suis assise à une table, j'ai posé mon bagage par terre et j'ai commandé la spécialité de l'île, du lapin aux oignons parfumé à la cannelle. Les premiers touristes ont fait leur apparition, c'est le début du

mois de juin. La nuit était en train de tomber, une nuit transparente qui transformait le bleu cobalt du ciel en un violet intense, puis ce fut le noir teinté d'indigo. Sur la mer brillaient les lumières des villages de l'île de Paros, qui semblait à deux pas. Hier à Paros j'ai fait la connaissance d'un médecin. C'est un homme du Sud, de notre Crète, ai-je pensé, même si je ne le lui ai pas demandé. Il est petit et robuste, avec de petites veines sur le nez. Je regardais l'horizon et il m'a demandé si j'étais en train de regarder l'horizon. Je suis en train de regarder l'horizon, lui ai-je répondu. La seule ligne qui brise l'horizon est l'arc-en-ciel, a-t-il dit, le piège d'une réflexion optique, une pure illusion. Et nous avons parlé des illusions, et sans le vouloir j'ai parlé de toi, j'ai prononcé ton nom sans le prononcer, et il m'a dit qu'il te connaissait car il t'avait suturé les veines un jour où tu t'étais coupé le poignet. Je ne le savais pas, et ça m'a émue, et j'ai pensé que j'allais trouver en lui un peu de toi, parce qu'il avait connu ton sang. Je l'ai donc suivi dans sa pension, qui s'appelait Thalassa, elle se trouvait de fait le long de la mer, et elle était glauque, habitée par des étrangers de classe modeste qui viennent passer leurs vacances en Grèce et détestent les Grecs. Mais lui n'était pas pareil, il était gentil, il s'est déshabillé avec pudeur, il avait un membre assez petit, un peu tordu, comme certaines statues de satyres des terres cuites du musée d'Athènes. Et il ne désirait pas tant une femme que des paroles de réconfort, car il était malheureux, et j'ai fait semblant de les lui donner, par pitié humaine. Je t'ai cherché, mon amour, dans chaque atome de toi qui s'est dispersé dans l'univers. J'en ai recueilli autant qu'il m'était possible, sur la terre, dans l'air, dans la mer, dans les regards et dans les gestes des hommes. Je t'ai même cherché dans les kouroi, dans la lointaine montagne d'une de ces îles, uniquement parce que tu m'avais dit une fois que tu t'étais assis sur les genoux d'un kouros. L'ascension n'a pas été facile. L'autocar m'a déposée à Sypouros, pour autant que ce village inconnu des cartes géographiques s'appelle bien ainsi, puis il y avait trois kilomètres à faire à pied, j'ai gravi lentement la route en terre battue pleine de virages qui un peu plus loin descend vers une vallée d'oliviers et de cyprès. Il y avait un vieux berger le long de la route et je lui ai dit le seul mot qui importait, kouros. Et une lueur de complicité a brillé dans ses yeux, comme s'il avait compris, comme s'il avait su qui j'étais et qui je cherchais, que je te cherchais toi, et sans un mot il a tendu la main en m'indiquant le chemin, et j'ai recueilli à la fois son geste qui

m'a guidée et cette lueur qui a brillé un instant dans ses yeux et j'ai mis tout cela dans ma poche, regarde, je les ai ici, je pourrais les disposer sur la table de cette terrasse où je suis en train de dîner, ce sont deux autres petites pierres de notre mosaïque brisée que je recueille désespérément pour te reconstruire, outre l'odeur de l'homme avec qui j'ai passé la nuit, l'arc-en-ciel à l'horizon et cette mer bleue qui m'angoisse. Mais surtout une fenêtre grillagée que j'ai trouvée à Santorin, sur laquelle grimait une vigne, et d'où l'on voyait la vaste mer et une petite place. La mer s'étendait sur d'infinis kilomètres, et la petite place faisait peu de mètres carrés, et pendant ce temps je me souvenais de poèmes qui parlaient de mers et de places, une mer de tuiles scintillantes qu'une fois je vis avec toi d'un cimetière, et une petite place où les gens qui y habitaient avaient vu ton visage, et je te cherchais ainsi mentalement dans le scintillement de cette mer parce que tu l'avais vue, et dans les yeux du mercier, et du pharmacien, et du petit vieux qui vendait des cafés glacés sur cette petite place, parce qu'ils t'avaient vu. Ces choses-là aussi je les ai mises dans ma poche, dans cette poche qui est moi-même et mes yeux. Un pope est sorti sur le parvis. Il transpirait dans ses vêtements noirs et récitait une liturgie byzantine où le kyrie avait ta couleur. Un bateau à l'horizon laisse dans le bleu une traînée d'écume blanche. Serait-elle aussi toi ? Peut-être. Je pourrais la mettre dans ma poche. Mais en attendant une touriste étrangère prématurée, prématurée pour la saison, car elle a un âge presque vénérable, téléphone de l'appareil ouvert au vent et aux passants, face à la mer, et dit, Here the spring is wonderful, I will remain very well. Et c'est une de tes phrases, je la reconnais même dite dans une autre langue, mais dans le cas présent c'est seulement la traduction approximative en anglais prononcée par une touriste de ce que tu as déjà dit, nous le savons bien. Le printemps pour nous est passé, mon cher ami, mon cher amour. Et l'automne est déjà arrivé, avec le jaune actuel de ses feuilles. Ou plutôt, c'est le plein hiver dans ce précocité été rafraîchi par la brise qui souffle ce soir sur la terrasse en face du port de Naxos. Des fenêtres, voilà ce dont nous avons besoin, me dit une fois un vieux sage d'un pays lointain, la vastitude du réel est incompréhensible, pour la comprendre il faut l'enfermer dans un rectangle, la géométrie s'oppose au chaos, c'est pour cela que les hommes ont inventé les fenêtres qui sont géométriques, et chaque géométrie présuppose des angles droits. Serait-ce que notre vie est elle aussi subordonnée aux angles droits ? Tu sais,

ces difficiles itinéraires, faits de segments, que nous devons tous parcourir simplement pour arriver à notre fin. Peut-être, mais si une femme comme moi se met à y penser depuis une terrasse donnant sur la mer Égée, par un soir comme celui-là, elle comprend que tout ce que nous pensons, que nous vivons, que nous avons vécu, que nous imaginons, que nous désirons, ne peut être gouverné par les géométries. Et que les fenêtres ne sont qu'une peureuse forme de géométrie des hommes qui craignent le regard circulaire, où tout entre sans sens et sans remède, comme quand Thalès regardait les étoiles, qui n'entrent pas dans le cadre d'une fenêtre. J'ai tout recueilli de toi, miettes, fragments, poussières, traces, suppositions, accents demeurés dans des voix d'autrui, quelque grain de sable, un coquillage, ton passé imaginé par moi, notre supposé futur, ce que j'aurais voulu de toi, ce que tu m'avais promis, mes rêves d'enfance, l'amour que je ressentis petite fille pour mon père, certaines rimes idiotes de ma jeunesse, un coquelicot sur le bord d'une route poussiéreuse. Cela aussi je l'ai mis dans ma poche, tu sais ?, la corolle d'un coquelicot comme ceux que j'allais cueillir sur les collines en mai avec ma Volkswagen, tandis que tu restais à la maison lourd de tes projets, en appliquant les recettes compliquées que ta mère t'avait laissées dans un petit livre noir écrit en français, et je te cueillais des coquelicots que tu ne savais pas comprendre. Je ne sais pas si tu as mis ta semence en moi ou si c'est le contraire. Chacun n'est que lui-même, sans la transmission de la chair future, et surtout moi sans quelqu'un qui puisse recueillir mon angoisse. J'ai parcouru toutes ces îles, en t'y cherchant partout. Et celle-ci est la dernière, comme je suis la dernière. Après moi, fini. Qui pourrait encore te chercher sinon moi ? On ne peut pas trahir ainsi, en coupant le fil. Sans même que je sache où repose ton corps. Tu t'es livré à ton Minos, dont tu croyais t'être moqué mais qui à la fin t'a englouti. De sorte que j'ai déchiffré les épigraphes dans tous les cimetières possibles, à la recherche de ton nom aimé, où pouvoir au moins te pleurer. Tu m'as trahie à deux reprises, la seconde en me cachant ton corps. Et à présent je suis ici, assise à une petite table de cette terrasse, regardant inutilement la mer et mangeant du lapin assaisonné à la cannelle. Un vieux Grec indolent chante une ancienne chanson en faisant la manche. Il y a des chats, des enfants, deux Anglais de mon âge qui parlent de Virginia Woolf et un phare au loin dont ils ne se sont pas rendu compte. Je t'ai fait sortir d'un labyrinthe, et tu m'y as fait entrer

sans qu'il y ait pour moi de sortie, pas même extrême. Car ma vie a passé, et tout me fuit sans possibilité d'un lien qui me reconduise à moi-même et au cosmos. Je suis ici, la brise me caresse les cheveux et je tâtonne dans la nuit, parce que j'ai perdu mon fil, celui que je t'avais donné à toi, Thésée...

... ça te plaît ? J'y ai pensé toute la nuit, je l'ai réécrite mot à mot dans ma tête, mais je suis sûr que tu l'amélioreras en l'écrivant, rends-la poignante, si tu le peux... moi je ne suis pas très porté sur le poignant, mais ici il le faut, car c'est une lettre qui vient vraiment du néant... Qui la lui avait écrite, cette lettre, à Tristano, et de quels abîmes émergeait-elle, comme un mэрou qui remonte inexorablement le temps depuis ses fondements jusqu'au jour où il apparaît pour haleter à fleur d'eau ? Vivait-elle encore, cette femme qui cherchait sa tombe ? Et pourquoi, peut-être pour se creuser une fosse à côté de la sienne ? Daphné n'était plus là, mais il restait sa voix, donc sa recherche de lui. Pouvons-nous nous survivre à nous-mêmes ? Qui pourrait le dire... Les yeux écarquillés, sous la canicule d'août, avec les mots d'une lettre sans lettre dans les mains, ectoplasme du remords condensé dans l'air comme du gaz d'ammoniac sorti d'un tube perforé, Tristano se tenait immobile, ébloui par la blancheur de midi, aussi nu et pauvre qu'une bête tout comme quand il avait couru loin de la maison en proie à ses voix, en invoquant les esprits qui l'invoquaient... le membre pendouillant et flasque, aiguille de boussole inutile, indiquait un point non cardinal dont il comprit que c'était la terre, et plus que la terre le dessous, et plus que le dessous la profondeur, et l'éternité... et l'éblouissement de la lumière se transforma tout à coup en ténèbre, ténèbre aveuglée qui avala tout... Il leva le bras comme s'il tâtonnait et il se sentit locataire du néant, réduit lui-même au néant. Était-il peut-être déjà mort ? Qui pouvait le dire, qui pouvait le dire... Personne ne peut le dire, l'écrivain, je suis seul à savoir cela, et pas même moi peut-être, car on ne meurt pas seulement au-dehors, on meurt surtout au-dedans.

Je vais être sincère, avant que tu n'arrives j'avais pensé tout te raconter à propos de Mavri Elià, personne n'en a jamais parlé, et toi aussi dans ton livre heureusement tu l'ignores... et je me disais que j'allais rétablir les équilibres. Quelle stupidité, comme s'il y avait dans la vie des équilibres à rétablir... et l'envie m'a au contraire passé, Mavri Elià n'appartient qu'à Tristano, pourquoi devrais-je te la donner, tu ne la mérites pas... j'irai au mieux à l'essentiel, je me limiterai à ce qu'on appelle les faits. Encore que, ça veut dire quoi, les faits ?... mais allons-y ainsi, les faits... par exemple quand elle disparut... quand elle décéda, comme diraient ceux qui utilisent des expressions du genre j'ai l'obligation, croyez en mes condoléances. Sottises, les personnes ne meurent pas, j'ai l'obligation de le préciser, elles demeurent simplement enchantées... c'est un écrivain que tu devrais connaître qui l'a dit, nous demeurons enchantés par ceux qui nous aiment, mais ceux qui nous aiment beaucoup beaucoup beaucoup, nous sommes là à moitié en l'air comme des petits ballons mais personne ne nous voit, seuls nous voient ceux qui nous aiment, mais uniquement ceux qui nous aiment beaucoup beaucoup beaucoup, et eux, en se dressant sur la pointe des pieds, avec un petit élan, un petit saut de rien, ils nous attrapent par les jambes qui sont désormais faites d'air et nous tirent en bas, en nous tenant bien, sans quoi nous recommencerions de voler, de léviter, mais en nous tenant sous le bras ils nous retiennent en bas, dans ce bas où ils sont, mine de rien, comme se font certaines petites fictions dans la vie, par convenance sociale, pour ne pas faire mauvaise figure avec le mercier ou le buraliste qui te connaît depuis toujours et qui dirait mais comme il est étrange celui-là qui se promène avec sous le bras sa femme qui flotte à moitié en l'air... Et c'est ce qui lui arriva, à Tristano, c'était un dimanche, et même si ce n'est pas le cas ça revient au même car j'ai décidé que les choses importantes pour Tristano eurent lieu le dimanche, et si tu l'écris dans le livre que tu vas écrire, cela aussi deviendra vrai, parce qu'une fois écrites les choses deviennent vraies, et oui c'était au mois d'août, car j'ai décidé que les choses importantes de la vie de Tristano arrivèrent un dimanche d'août, et si tu l'écris, eh bien cela aussi deviendra vrai, tu verras... il errait dans Plaka déserte et pensait à certains de ses sourires mélancoliques à elle, à certaines soirées mélancoliques à Malafrasca, Daphné méditative devant les fenêtres grandes ouvertes sur la plaine, les lampes à pétrole, et sa voix au léger accent crétois qui disait, Tristano,

voilà une de mes volontés, quand je mourrai je ne veux pas être enterrée ici, dans cette plaine où il y a un cimetière plein de brouillard, ramène-moi à la maison et fais-moi incinérer, et répands les cendres dans la mer, entre mes îles de l'Égée, mais pas en un geste dramatique, s'il te plaît, de manière simple, tu iras çà et là, d'une île à l'autre, tu te feras prêter une barque par un pêcheur, éloigne-toi un peu de la plage, mais pas beaucoup, à Syphnos, à Naxos, à Paros, et tu me jetteras une pincée ici et une pincée là, et toi s'il te plaît mets-toi tout nu au fond de la barque, comme quand nous faisions ces excursions parce que tu t'entêtais à vouloir pêcher ces gambusines que tu n'attrapais jamais, puis nous finissions par faire l'amour et la barque tanguait dangereusement et tu criais, naufrage en vue !... Tristano fit une halte auprès du mercier de Plaka, celle qu'il cherchait gisait dans une chapelle byzantine juste là à côté, il faisait une chaleur... et il pensait que le mercier allait lui offrir le moyen de la lui faire retrouver du fait qu'il l'avait connue jeune fille, mais le mercier ne s'en souvenait pas, alors Tristano alla au kiosque de boissons et demanda au bonhomme, vous vous souvenez d'une femme qui, jeune fille, achetait parfois ici des caramels, elle s'appelle Daphné, surnommée Phine, les amis l'ont toujours appelée ainsi, elle repose dans un cercueil de la petite église ici à côté sur la place, vous vous la rappelez, pourriez-vous me la faire restituer ?, j'ai entendu dire que de tels sortilèges ont parfois lieu et je suis en train d'essayer... Mais le bonhomme du kiosque ne se souvenait pas de Daphné, désolé, dit-il, il y a tant de Daphnés en Grèce... et Tristano se retourna alors vers la femme cul-de-jatte qui vendait des violettes, et la femme cul-de-jatte qui vendait des violettes s'en souvint aussitôt, elle dit mais certainement, mais certainement, cette jeune fille qui avait des yeux comme des olives noires, beaucoup de temps a passé mais je me la rappelle bien, sache qu'elle ne s'est pas évanouie dans le néant, elle est juste à côté de toi, à la hauteur de la branche de cet oranger, il suffirait que tu l'attrapes par les jambes et que tu la tires en bas... La magie est étrange, l'écrivain, car aussitôt dit aussitôt fait, Tristano se retourna, il vit Mavri Elià qui était en train de flotter à la hauteur d'une orange et il lui dit, comme je suis stupide, avec la vieillesse je dois avoir perdu la vue, tu étais précisément là derrière moi et je ne m'en étais pas rendu compte, heureusement qu'il y avait cette dame qui vend des violettes et qui m'a fait comprendre que tu étais simplement sous enchantement... Merci, madame, dit-il à la

femme cul-de-jatte qui vendait des violettes, il tira Daphné en bas de l'arbre et ils se mirent à cheminer à travers Plaka, contrairement à ce qu'il avait cru c'était une journée d'hiver, et Daphné lui dit, entre par ma porte, ils sont en train de tirer, c'est dangereux, et tu as tué un officier allemand.

Ferruccio disait toujours que les organismes inférieurs possèdent une vitalité plus grande que celle des organismes évolués. Ça doit être la théorie de quelqu'un qui est mort jeune, les personnes qui pensent ainsi doivent mourir jeunes, ne serait-ce que par cohérence... J'aurais une histoire à te raconter, c'est un morceau de choix, et vraiment personne n'en a le soupçon, mais maintenant je suis fatigué, et je crois que la nuit est bien avancée, j'ai besoin de dormir... je te la raconterai de manière synthétique, cependant tu devras l'orner un peu, car elle n'est pas vraiment exaltante... mais à présent j'ai vraiment besoin de dormir, le souffle me manque. Demain matin viens un peu plus tôt, s'il te plaît, même à l'aube, de toute façon tu me trouveras éveillé, il ne me reste plus beaucoup de temps, je veux mourir avant la fin du mois d'août, et septembre est déjà derrière la porte, je le sens.

Il me semble qu'on touche désormais à la fin, je te le dis parce que cette nuit j'étais sur le point d'entrer dans le cercle... je veux dire, ça fait désormais un moment que je lui trotte autour... c'est drôle, le verbe trotter pour quelqu'un qui a une jambe dans cet état, tu vois le tableau ?... moi je le vois, essaie de te l'imaginer, un vieillard rabougri, tout nu, enroulé dans un drap, traînant une jambe rongée, qui sautille sur une petite place déserte en tournant en rond... si tu y penses il te vient l'envie de l'encourager... vas-y, entre, décide-toi, en avant !... Il y a une chose que je pensais ne pas te dire, j'ai hésité jusqu'au bout, de moi à moi je pensais que tout compte fait ça n'ajoute rien, et puis je me disais que ça n'améliore pas vraiment la figure de Tristano... au contraire, et puis il me semble t'avoir déjà assez gâché ton personnage... gâché c'est peut-être trop dire, pourtant... les misères... tu sais, un écrivain s'invente

le personnage et d'une certaine façon le purifie... je ne m'explique pas bien, ce n'est pas vraiment qu'il le purifie, c'est que quoi qu'il en soit, même si tu lui fais vivre une vie humaine, et la vie des hommes est pleine de misères, l'homme est un animal cruel, cependant c'est une vie de papier, et sur le papier les misères ne puent pas... mais si certaines choses te sont en revanche dites par quelqu'un qui les a vécues, et surtout si celui qui te les raconte est là en chair et en os, à côté de toi, et respire, et que peut-être sa chair n'est pas même dans un très bon état, eh bien ces misères sont moins aseptisées, je me fais comprendre ?... Cependant, quand on est au bout... bref, j'ai pensé que grâce à toi elles se transformeront en papier, et tu les rendras ainsi plus abstraites. Mais ce ne sont pas des misères... qui sait, il est parfois si difficile de distinguer entre cruauté et justice... tuer... au sens d'assassiner... Tristano était un pacifiste, ça tu le sais depuis cette interview lointaine, avant qu'il ne fasse perdre sa trace, et il était surtout contre la peine de mort, celle obtuse, bureaucratique, fournie par l'État, la mort sur papier timbré... certes, mais ça, c'est un fait de principe, cela vaudrait si le monde était parfait, et si tu suis ce principe jusqu'à ses extrêmes conséquences, tu devrais alors aller embrasser ce général chilien qui a assassiné des milliers de personnes dans les stades, allons, va l'embrasser et explique-lui ce qu'est l'amour du prochain, vous deviendrez peut-être amis... Malheureusement le monde n'est pas tel que l'imaginait Tolstoï, convaincre l'assassin par la force de l'amour et du pardon... comme elle serait belle cette utopie. Hitler avait promis que le nazisme régnerait mille ans sur l'Europe, tu crois que nous aurions dû le laisser faire au nom de nos principes d'amour et de fraternité ?... Nos principes excluent l'homicide, mais tuer le tyran, je veux dire la Bête, celle qui dévorerait nos principes, ne contredit pas nos principes... En tout cas c'est un dilemme que je te laisse, désormais ça ne me regarde plus... Mais je serai synthétique, je n'ai pas envie d'hésiter sur les détails, et puis ils ne sont pas nécessaires à cette histoire, il suffit que tu saches que Tristano n'était pas seul et que la voiture était conduite par Taddeo. Un détail, Tristano n'était plus si jeune, au contraire, il était vieux désormais et avait besoin de compagnie... et Taddeo aussi était assez vieux, mais il était la compagnie qu'il fallait... Non, écoute, j'ai changé d'idée, de cette histoire je ne te raconterai que les détails, je préfère, j'abandonnerai l'essentiel, de toute façon tu le comprendras tout seul... c'est-à-dire,

comment Tristano était arrivé au bout de l'écheveau, comment il avait trouvé le lieu exact, qui l'avait aidé dans ses recherches... ce n'est pas intéressant. Taddeo conduisait la voiture et Tristano chantonnait une sorte de comptine, *ahi luna luna luna el niño la mira mira el niño la está mirando...* Une légende gitane dit que la pleine lune enlève les enfants, l'enfant qu'elle lui avait enlevé n'était plus un enfant, mais pour lui il était encore un enfant... Proserpine couvre les défunts de draps blancs, *luna luna luna montre-nous la route...* la route était blanche de poussière entre les petits buissons, et les phares la rendaient encore plus blanche... Tristano avait déjà écrit une carte postale à Rosamunda, mais il ne l'avait pas encore postée, il la gardait dans la boîte à gants... tout le monde était parti de ce village, il allait être transformé en village touristique, avait précisé le carabinero qui leur indiqua la route, mais spécial, d'élite, étant donné que ceux qui s'y étaient déjà installés étaient des touristes culturels, il les avait définis ainsi, bref une communauté studieuse, tout des gens tranquilles, des intellectuels, pas de ces jeunes qui vont dans les discothèques ou font des fêtes avec de la musique qui dérange les voisins et qui ensuite se saoulent et nous, nous devons intervenir... Et l'habitation était vraiment élégante, vue de dehors, une vieille maison paysanne restructurée par un architecte intelligent, de ceux qui restaurent et ne gâtent pas le paysage... Et son locataire aussi était un monsieur élégant, aimable, et il les reçut aimablement, ils venaient d'ailleurs en amis, mais à quel point ils réussirent à se faire recevoir en amis je ne te le dis pas, car ce n'est pas un détail... de même que n'est pas un détail la façon dont se passèrent exactement les choses, après qu'ils se furent installés dans ces beaux divans couverts de châles traditionnels de Castille et que le gentil monsieur leur eut offert un brandy de première qualité, un Carlos Primero vieilli, il vaut la peine de souligner ce détail, car le brandy favorise la digestion, autre détail important, parce qu'ils avaient copieusement dîné, lui et Taddeo, détail important non seulement en raison du gaspacho et des angulas au four, des plats auxquels Taddeo n'avait jamais goûté, mais parce que si c'était après le dîner c'était le soir, et plutôt tard... Un brandy qui plut tellement à Taddeo qu'il en accepta un deuxième, puis un troisième, et tandis qu'il buvait son troisième verre il dit, autre détail, qu'il en avait vraiment besoin ce soir-là, il lui fallait quelque chose qui lui mette un peu de feu dans les veines... Et là nous arriverions à l'essentiel, que je t'évite comme

promis... je voudrais simplement ajouter qu'avant l'essentiel Tristano avait posé sur la petite table la photographie d'un garçon assis dans un fauteuil en osier sous une pergola, avec une carafe d'eau devant lui et un livre à la main, on comprend que c'est l'été, et le garçon a les cheveux foncés et lisses, un visage joyeux et le sourire de qui va à la rencontre de la vie... Et en montrant cette photographie il avait dit... il avait dit... je ne m'en souviens pas, l'écrivain, je te le jure, je ne saurais te répéter les paroles exactes, mais puisque ce n'est pas un détail je te dis le concept, disons qu'il a dit qu'il tenait à préciser que ce garçon était son fils et qu'il l'avait beaucoup aimé... Et à ce moment-là le gentil monsieur comprit tout et il devint beaucoup moins gentil, comme tu peux l'imaginer, Tristano ne se limita pas à ces paroles, parce que déjà qu'il était là, ça l'intéressait de savoir de qui il prenait ses ordres, le gentil monsieur... quels services, ceux des autres, c'est-à-dire d'outre-Atlantique, ou les nôtres ? Et si c'était un produit national, était-ce ceux qui s'étaient écartés de la bonne route ou ceux qui avaient trouvé la voie juste ? Mais ce sont des détails que je livre à ta réflexion, l'écrivain, d'ailleurs si tu as la patience il y a un dossier de quelques milliers de pages dans les archives du parlement de notre république... ce sont les documents d'une commission au nom singulier, aucun autre pays d'Europe n'en possède une, c'est un record dont nous seuls pouvons nous vanter, elle s'appelle commission parlementaire massacres, ces documents peuvent être consultés par les citoyens, si tu en trouves le temps va y jeter un œil, je te les laisse volontiers, comme je te laisse ce siècle... Et finalement, quand les serpents s'avachirent sur la tête de la Méduse, ils sortirent dans la nuit, Taddeo reprit le volant, il y avait une belle pleine lune, luna luna luna el niño la mira mira el niño la está mirando, quand ils passèrent devant la petite place de l'église, Tristano vit qu'il y avait une boîte postale contre le mur du clocher, et ça lui parut la boîte aux lettres la plus indiquée pour la carte postale qu'il avait écrite à Rosamunda, Miss Marilyn-Rosamunda, Pancuervo céleste, Cosmos. C'était l'adresse... une adresse introuvable pour n'importe quel facteur de ce monde, mais cela plut à Tristano de faire une telle chose, c'était comme s'il s'était soulagé d'un poids... In dreams begins responsibility, j'ai fait ce que tu me demandais en rêve, un adieu de la part de Tristano.

Au loin on voyait des feux sur les montagnes, peut-être des bergers. Le soir tombait et un indigo teintait de bleu foncé la bande de la plaine, il lui vint en tête un mot enseveli par les ans, bleu de lessive, ainsi que s'appelait le liquide bleu foncé qu'utilisaient les ménagères pour faire leur lessive... et pendant ce temps la route courait maintenant droit vers la montagne, une grappe de lumières s'était allumée sur la pente, peut-être un village, non, ce n'est pas Thèbes, dit Ghiannis, même si Thèbes est aujourd'hui un village, nous l'avons déjà dépassée mais tu ne t'en es pas rendu compte, ça doit être une petite ville quelconque, mais à présent on va avoir une série de virages, nous sommes en train de monter vers le Parnasse, qui dans la littérature semble être une douce colline et qui est au contraire un énorme massif, nous pourrions nous arrêter pour manger quelque chose à Arachova... Et à ce moment-là Ghiannis se mit à parler de la guerre de Crimée, qui sait pourquoi, et Tristano repensa à sa maîtresse d'école primaire, qui l'aimait bien, au manuel scolaire, et sur ce Parnasse de muses défuntes affleurèrent dans la nuit des visages sans visage, le général La Marmora et ses bersagliers, et surtout une voix qui chantait j'avais un petit cheval moucheté... Mais la lune était un disque froid, la route était déserte, un chien errant arrêté au bord d'un virage semblait attendre quelqu'un, il avait le cou tendu et la tête dressée, comme s'il hurlait... Et avec cette image arriva une autre voix, une de celles qui avaient pris domicile en lui, mais peut-être était-ce toujours la même avec des timbres différents, et elle chantait une plainte à la façon d'une berceuse... Antheos, dit-il, si tu connais ce si beau poème des voix, récite-le en grec, s'il te plaît. Je ne m'appelle pas Antheos, dit Ghiannis, je m'appelle Ghiannis. Ça revient au même, répondit Tristano, tu as la même voix qu'un ami dont j'ai fait la connaissance il y a de nombreuses années à Plaka, mais je l'appelais Marios, parfois elles nous parlent en rêves, parfois elles nous résonnent dans le cœur, ou dans le cerveau si tu préfères... Ils commencèrent à grimper la pente de la montagne en dessous de laquelle s'étendait l'oliveraie de Delphes, ils firent une halte devant l'onphalòs... il leva les yeux. Le ciel était bas, avec une épaisse couche de brouillard pluvieux, Tristano caressa la surface ronde de la pierre et continua sa montée vers le temple d'Apollon. Sous le portique du trésor d'Athènes se trouvait un petit homme mal vêtu qui se protégeait de la pluie, il avait un buzuki sur les genoux et se mit à gratter les cordes de son instrument à peine il le vit.

Tristano lui donna une pièce de monnaie et le type se mit à chanter une chanson peut-être antique dont il comprit avec peine la ritournelle, tram to teleftè puis un dring dring... c'était une musique populaire et triste... Il demanda au vagabond de mieux prononcer les paroles, il ne comprenait pas... Essùrossa ki arghisame, ma osso ke na fteo, perpàta na prolàvume, to tram to teleftè... je me suis saoulé, nous avons fini tard, je sais que c'est de ma faute, mais dépêchons-nous de prendre le dernier tram, dring dring fait la sonnette dans le soir, dring dring... c'est le dernier tram... Il pria Ghiannis de l'attendre et entama sa montée vers le temple d'Apollon, en équilibre précaire sur le pavement rendu glissant par la pluie. Il posa la main sur une colonne sectionnée et fit un geste, il avait lu quelque part qu'on questionnait l'oracle de cette façon. Il s'assit sous la pluie et alluma une cigarette... Pas même l'ombre d'une Pythie, naturellement, elles étaient toutes mortes depuis des siècles. Quel idiot, se dit-il, faire toute cette route pour arriver jusqu'ici, il aurait suffi que tu te concentres bien, une belle céphalée ménagère et la Pythie serait venue à domicile... La pluie s'était mise à tomber plus fort, il se leva, commença de descendre lentement dans l'obscurité. Au loin, à l'horizon, on voyait les lumières de la côte, Galaxidi... c'était une file de lumières tremblantes, jaunâtres, une seule était blanche, c'était étrange cette unique lumière blanche au milieu d'une file de lumières jaunâtres, Tristano la fixa et cette lumière se mit à venir à sa rencontre, elle s'approchait à une vitesse incroyable jusqu'à lui rentrer dedans comme un météore, et il se retrouva sur une place froide et déserte, face à un officier nazi étendu par terre, et tandis qu'il regardait son fusil avec stupeur, une jeune fille ouvrit une grande porte et lui fit signe d'entrer... Ce n'était pas ça l'énigme dont j'étais venu chercher l'explication, se murmura-t-il à lui-même, ce passé-là est clair pour moi... Je sais, répondit le cyprès, ce n'est pas pour ce passé-là que tu es venu jusqu'ici... tu es venu afin que ma voix te dise ton vrai passé, car tu n'as pas le courage de le faire, et ainsi tu me charges, moi qui prédis l'avenir, de prédire ce qui ayant déjà été ne pourra plus être changé... alors écoute... un jour, il y a de nombreuses années, tu te trouveras dans une forêt, entre les montagnes, ce sera une aube livide et froide, et tu seras caché derrière un rocher une mitraillette à la main, attendant que les ennemis sortent d'une maison de paysans en ruine... tu seras impatient, tremblant de froid et de peur, car lourde est la tâche qui t'attend et de toi

dépend le sort de tous tes compagnons et de l'idéal pour lequel tu t'es décidé à lutter... et finalement ces ennemis sortiront, et toi tu les tueras tous par des rafales précises... un silence de mort est maintenant tombé sur cette clairière entre les montagnes, et toi tu te lèves triomphant, tu es le nouveau commandant de ce détachement, tu es un héros, tu les as tous tués, tu as du même coup vengé le vieux commandant que les ennemis ont massacré... mais à cet instant surgit l'inattendu, quelque chose qui te fait battre les veines des tempes et te glace... une femme est sortie de la maison, elle a les cheveux en désordre comme quelqu'un qui n'a pas eu le temps de s'arranger après la nuit, et les yeux écarquillés de stupéfaction et de terreur... elle te voit, s'arrête au milieu du terrain devant la maison, parmi les cadavres des soldats, on dirait une statue, et puis elle te crie, traître !, tu as fait l'espion, traître !... Tu voudrais aller à sa rencontre, lui dire que ce n'était qu'un vieux commandant et que pour un seul homme, tu les as tous exterminés... mais tu ne dis rien, c'est comme si ce que tu penses s'était congelé dans l'air sans trouver de voix... est-ce possible ?... cette nuit-là elle devait être en mission dans la vallée, et au contraire... voilà où elle était... tu as à présent pointé la mitraillette dans sa direction, elle est au centre du viseur, un seul coup et tu te seras vengé et en même temps disparaîtra l'unique témoin de ce qui s'est vraiment passé, et tu seras un parfait héros... Mais tu ne tireras pas, ça la Pythie le sait, et tu le sais toi aussi... Oh toi qui as fait le pèlerinage jusqu'ici, tu le savais qu'elle passait ses nuits dans cette maison ? C'est pour ça que tu as fait l'espion ? Ou alors parce que tu voulais vraiment exterminer le peloton allemand ? Ou encore parce que ce commandant luttait contre un ennemi commun, mais il était aussi ton ennemi en croyant à un avenir différent de celui auquel tu croyais ?... Il y a trois hypothèses dans ta vie, cher pèlerin, la Pythie ne peut cependant pas les connaître, car elle peut prévoir les événements, mais pas la volonté qui les a provoqués, parce qu'il est donné aux Pythies de connaître ce qui se passe hors des hommes, mais elles ne peuvent pas lire dans leurs pensées.

... Et le monde est au contraire fait d'actes, d'actions... des choses concrètes qui cependant passent par la suite, car l'action, cher écrivain,

se vérifie, elle a lieu... et elle a lieu seulement dans un moment précis, puis elle s'évapore, elle n'est plus, elle fut. Et pour rester elles ont besoin des paroles, qui continuent à les faire être, et en portent témoignage. Ce n'est pas vrai que verba volant. Verba manent. De tout ce que nous sommes, de tout ce que nous fûmes, ne restent que les paroles que nous avons dites, les paroles que tu écris à présent, l'écrivain, et non ce que je fis en tel lieu donné et à tel moment donné du temps. Les paroles restent... les miennes... surtout les tiennes... les paroles qui témoignent. Le verbe n'est pas au commencement, il est à la fin, l'écrivain. Mais qui témoigne pour le témoin ? C'est le problème, personne ne témoigne pour le témoin... Heureux, malheureux, tu sais, ce n'est pas ça la question que je me pose, l'écrivain, ce qui me console c'est que dans la grande addition, dans votre odieuse addition pleine de chiffres, je ne figure pas comme une unité parmi toutes les autres, je n'ai pas été compté dans la somme, bien, vous me vouliez pair et j'étais impair, je vous ai fait vous tromper dans les calculs. C'est mon poème du lundi, ou du mardi... celui du dimanche je l'ai oublié car il ne me plaisait pas, et je t'offre celui-ci.

... Mais malgré ce que je disais avant, j'ai un avantage sur toi, l'ami, je suis voix, et tu es seulement écriture, j'ai la voix... l'écriture est sourde... ces sons que tu entends maintenant dans l'air mourront sur ta page, l'écriture les fixe et les tue, comme un fossile confit dans le quartz... l'écriture est une voix fossile, et n'a plus de vie, l'esprit qu'elle avait avec ces ondes qui vibraient dans l'espace a disparu... bientôt ma voix ne sera plus là, il restera ton écriture... certes, tu peux enregistrer ma voix avec ton instrument, mais elle sera morte, là aussi ce seront toujours les mêmes paroles, immuables, à jamais privées d'intention, non pas une voix, le simulacre d'une voix... et ce que je suis au contraire en train de te dire, même si je le dis avec difficulté, avec mes cordes vocales fêlées qui grommellent, qui râlent, ce sont des paroles vivantes, parce qu'elles sont ma respiration, tout pendant qu'il y en a... la voix est respiration, l'écrivain, mets-toi à l'écoute, tu l'entends ce lourd silence du dehors rompu par les pleurs de la cigale ? Et la respiration étouffante de cette campagne d'août... tu l'entends ?... elle respire comme toi et moi, et tout respire autour, ce globe qui tourne dans l'espace, et nous qui

tourneons dessus, et l'espace dans lequel nous tournons, et l'univers dans lequel tourne l'espace, et les univers dans lesquels tourne l'univers... mais maintenant ne pense pas à la rotation de la terre, l'écrivain, pense plutôt à ma tête, j'ai une céphalée qui vient de se déclencher, justement à présent quand j'arrive au bout, les céphalées ont la vie dure, plus dure que la nôtre, regarde si tu trouves quelque chose sur la commode, n'importe quel comprimé... et dieu aussi respire, s'il existe... qui sait quels poumons il doit avoir... cosmiques, dirais-je, avec des alvéoles monstrueuses qui s'ouvrent et se ferment comme des mandibules, en une respiration sans mesure, mais il respire... c'est pour moi aujourd'hui le dernier jour, ou l'avant-dernier, je ne saurais le dire avec précision, mais fie-toi à ce que je dis, ma respiration touche à sa fin, je le sens, et donc aussi la voix, cette voix qui t'a raconté une vie comme elle pouvait, excuse-moi, j'aurais voulu faire mieux, mais tu comprendras... la vie ne se raconte pas, je te l'ai déjà dit, la vie se vit, et tandis que tu la vis elle est déjà perdue, elle s'est échappée... de sorte que ce que tu as entendu est un temps ressuscité mais n'est pas le temps de cette respiration qui fut vivante, celle-ci est une respiration qui ne peut se répéter, on peut seulement la raconter, comme un gramophone... Et puis sache-le, je ne t'ai rien raconté de neuf, je t'ai raconté une histoire antique, l'Histoire nous a raconté cette histoire à toutes les sauces, la pauvre, elle aussi comme nous les hommes n'a pas beaucoup de choix, quelqu'un doit avoir déjà dit ça... c'est pourquoi il faut toujours quelqu'un pour se sacrifier, en vue du bien... au début de notre histoire cela incombait à Judas, et regarde le mépris qui s'est ensuivi, il faudrait mieux réfléchir au sacrifice qu'il fit, ce n'est pas tellement facile de faire son choix, même si c'est en vue du bien, c'est un choix suprême, le choix des choix, il mériterait une réhabilitation, étant donné qu'aujourd'hui on réhabilite des types pas piqués des hannetons... il y a un de tes collègues, argentin, qui a affronté cette énigme comme peu d'autres, je l'ai lu et relu... grandiose... il en fait cependant un théorème, peut-être connaissait-il peu la vie, il connaissait mieux ses mécanismes, ce qu'on appelle des paradigmes... Mais si tu creuses sous les paradigmes tu trouves souvent de la merde, et celle-ci est difficile à résoudre, la merde n'a pas de solution... Tu parles d'un héros et tu trouves peut-être de la merde... qu'est-ce que tu en fais, une statue ? Pourquoi pas, les paroles imprimées ont cette fonction, au fond, elles sont elles aussi destinées à la mémoire

future comme les statues, mémoire et en même temps oubli, car le premier élément sera un jour englouti par le second... mais s'il y avait seulement l'oubli ce serait déjà beaucoup, parce que avant il y aurait la mémoire, dont on dit qu'elle se réfère à la réalité, et je crains que les paroles ne se prennent à l'illusion de saisir la réalité... d'après moi elles ne décrivent que les mécanismes, nous revoilà au paradigme... Mais en dessous, la vie... la vie pullule comme quand tu soulèves une pierre et que tu trouves une fourmilière, et les fourmis fuient dans toutes les directions... nous appelons cela une fourmilière, et avec ça nous nous sommes compris, mais la fourmilière est faite de fourmis, et entre-temps elles se sont toutes enfuies. Que te reste-t-il ? Un trou. Creuse, creuse toujours.

Qui sait à quel point ils te haïront d'avoir raconté mon histoire... surtout dans le pays où il t'incombe de vivre... et au siècle dans lequel tu es en train d'entrer. Tu sais, s'il y a quelqu'un que les judas au petit pied, ceux qui trahissent pour trahir, haïssent sans répit, c'est précisément Judas, qui trahit par fidélité... mais ne t'en fais pas, tu as eu un privilège, tu as écouté la voix de Tristano, sa vive voix, comme on dit, ensuite personne ne l'entendra plus car elle sera morte. À présent Tristano est vraiment fatigué, il n'a plus de souffle, tu l'entends, il voudrait dormir, mais pas le bref sommeil d'une piqure, non, longuement, comme doit être long le sommeil qui compense la fatigue d'avoir vécu... Il est temps que les paupières se baissent et étendent sur l'intérieur une ombre plus sombre que ces persiennes... Tu ne me dis jamais quel jour nous sommes, ou peut-être est-ce moi qui l'oublie, mais c'est encore le mois d'août, la canicule touche à sa fin, je ressens quelque chose qui a un goût de septembre, je ne sais pas quoi, mais j'ai fait plus vite que lui, je l'ai bien eu... Tu sais ce que voit Tristano, derrière ses paupières ? Il voit une nuit d'août d'il y a beaucoup d'années, mais vraiment beaucoup, il est un enfant assis sur les genoux de son grand-père, et ils sont dans la cour de cette ferme et le grand-père connaît bien le ciel et lui a promis que ce soir-là il le lui expliquera, le grand-père est un homme bourru, il est descendu jusqu'en Sicile pour tirer sur les Bourbons et il garde une chemise rouge dans une commode qui sent le camphre, tout le monde lui

parle en le vouvoyant, l'enfant peut cependant le tutoyer, et avec lui le grand-père rit souvent, il a maintenant pris sa main et la guide en haut, vers le ciel étoilé, et il lui dit de fermer un œil comme s'il pointait un mousqueton, un peu plus vers la montagne, dit-il, un peu plus vers la mer, tu vois ?, celle-ci c'est Orion, derrière nous il y a le septentrion, que ton grand-père appelle vers la montagne, compris Ninototo ? Le grand-père a maintenant une voix curieuse sous les paupières fermées de Tristano, le grand-père et l'enfant à qui il est en train de parler sont la même personne, comme c'est étrange. Mais est-ce plus étrange que le ciel, avec toutes les étoiles qui y sont depuis toujours ?... Les choses du monde sont si vieilles qu'à force d'être vieilles elles rajeunissent, comme si elles étaient fatiguées d'être vieilles. Commençons par le couchant, dit le grand-père, ou plutôt, non, commençons par le méridien, que ton grand-père appelle vers la mer quand il parle avec les gardiens de troupeaux. Commençons par le méridien car il y a là Pégase, le petit cheval, maintenant je vais te le faire voir, suis mon doigt, j'ai entendu que le soir grand-mère te chante la chanson du petit cheval moucheté pour t'endormir, j'avais un petit cheval moucheté il comptait les pas que faisait la lune... voilà, ce sont ces étoiles-là, ça s'appelle ainsi parce qu'il y a une histoire, c'est le petit cheval que Mercure offrit à un de ses amis, mais chez les Grecs Mercure était appelé Hermès, ce sont les Grecs qui ont en premier découvert les étoiles, parce qu'ils vinrent avant, mais ce sont les étoiles qui étaient là avant tout le monde, ça en revanche c'est l'est, c'est l'Orient, tout est venu de là, de l'Orient, tout vient de là, de cet Orient magnifique et antique où les hommes ont compris les choses dans leur abstraction, nous, nous sommes en aval, Ninototo, nous n'avons rien découvert même si nous nous croyons tellement braves, mais là je suis en train de m'égarer, reprenons avec calme, à côté de Pégase il y a le Cygne, et celle-là c'est l'étoile la plus lumineuse du Cygne, elle s'appelle Albirée, avec ma lunette on voit sa couleur, elle est orange, et à côté d'elle se trouve Deneb, comme l'appelèrent les Arabes, c'est-à-dire la queue... non, je me suis trompé, Deneb est plus lumineuse, elle a un compagnon, c'est cependant un étrange compagnon, il ne se fait voir que tous les cinq ans, un jeune homme fut transformé dans cette constellation, il s'appelait Phaéton, c'était quelqu'un comme Amilcare, qui conduit son char à bœufs, sauf que Phaéton conduisait le char du soleil, comme il n'était pas attentif il finit dans un fossé et les

dieux transformèrent le char en ces étoiles que tu vois. Maintenant on va se déplacer et tu vas suivre mon doigt, tu trouves là le Capricorne et le Verseau, ce sont de pâles étoiles, on dirait les petites lampes du cimetière, je ne les vois pas, il me faudrait la lunette, mais toi tu as de bons yeux... comment je fais pour savoir tout ça par cœur ? C'est parce que le ciel est pareil chaque été, Ninototo, toujours pareil à lui-même, et je l'ai regardé chaque été de ma vie...

Aujourd'hui tout le monde se tutoie, tu l'auras remarqué, c'est une manière hâtive et faussement confidentielle. Moi ça ne me plaît pas, car c'est irrespectueux... Je crois que quand deux personnes s'estiment elles doivent se vouvoyer, c'est une forme qui signifie civilité et respect de l'autre. Et puis cela marque cette distance nécessaire à se faire comprendre l'un à l'autre que même si nous nous connaissons bien, fût-ce de manière intime, en toute connaissance de nos secrets respectifs, nous faisons semblant du contraire, que nous ne savons pas certaines choses, et nous le faisons pour que l'autre se sente plus à l'aise, comme quand quelqu'un t'a confié une chose importante qu'il ne dirait à personne, mais toi tu avais l'air un peu distrait, ce n'est pas ça, bien sûr, tu l'as écouté avec beaucoup d'attention, mais... voilà, c'est comme si tu n'y pensais déjà plus, tu as mis cette chose dans un petit coffre secret de ton cœur et tu l'as fermé à clé... Maintenant qu'est arrivé le moment de se saluer, je voudrais te vouvoyer en prenant congé. Je suis certain que tu peux le comprendre, ce n'est pas un détail sans importance... y compris pour ce que tu devras écrire sur moi. Tu es d'accord ?

Il me semble que la grosse mouche est encore là, faites-la sortir, je ne veux pas qu'elle se pose sur ma bouche quand je l'aurai fermée. Quand vous écrirez cette histoire, vous en ferez un livre, mettez votre nom sur le livre, je ne veux pas du mien, je ne veux pas être celui qui raconte, je veux être raconté... Vous avez autrefois écrit que Tristano avait connu la peur, et j'en ai donné confirmation. Mais la vraie peur est autre chose, ça c'était une peur qui importait peu, car elle avait le privilège de

l'aléatoire, ça pouvait tourner mal pour lui, mais il pouvait aussi s'en sortir... La vraie peur c'est quand l'heure est fixée et que tu sais que c'est inévitable... c'est une étrange peur, insolite, on ne l'éprouve qu'une fois dans sa vie, et on ne l'éprouvera jamais plus, c'est comme un vertige, comme si on se penchait à une fenêtre sur le rien, et là la pensée se noie vraiment, comme si elle s'anéantissait. C'est ça, la vraie peur... Bientôt, quand vous n'entendrez plus ma respiration, ouvrez cette fenêtre, laissez entrer la lumière et les bruits du monde vivant, ils vous appartiennent, le silence est à moi. Et allez-vous-en tout de suite, fermez la porte et laissez le cadavre ici, celui-ci n'est pas moi, j'ai déjà donné des dispositions à la Frau pour s'en débarrasser rapidement... Il y a un amour religieux de la mort qui a quelque chose de nécrophile, comme si on aimait plus le cadavre que le vivant... Une belle mort... quelle connerie, la mort n'est jamais belle, elle est laide, toujours, elle est la négation de la vie... On dit que la mort est un mystère, mais le fait d'avoir existé est un plus grand mystère encore, c'est banal en apparence, et en fait c'est si mystérieux... Vous savez, par exemple le fait que vous et moi nous nous trouvions ici, dans la même pièce, en ce moment précis, est très mystérieux, ou en tout cas assez singulier, vous ne croyez pas ?... Je vous remercie... Je voudrais vous faire un autre cadeau, vous voyez cette photographie sur le meuble ?, non, pas celle sur la commode, l'autre qui est sur le meuble avec un miroir, à côté de la cloche en verre sous laquelle la pendule continue de déplacer ses aiguilles, car les aiguilles avancent même quand nous nous arrêtons, c'est nous qui avons inventé les horloges, mais elles obéissent à un autre patron... celle dans le cadre d'ébène où il y a un homme de dos qui marche le long de la mer... vous voyez ces maisons au fond ?... c'est dans ce village qu'habitait ma mère, et mon père est en chemin pour se marier, c'est pour cela qu'il est si élégant même s'il marche sur une plage, après la cérémonie il amènera ma mère ici, dans cette maison où je suis né et qui sera prochainement mise en vente, à la mort de la Frau... C'est une belle photo, je vous l'offre, mettez-la en couverture de votre livre, ce n'est pas Tristano mais c'est un peu lui, vu que c'est son père... Il nous tourne le dos comme s'il disait adieu, ce qui est d'ailleurs ce que j'ai fait tous ces jours avec vous, et que je fais maintenant pour la dernière fois... Regardez la pendule, quelle heure est-il ? Ça vous semblera stupide, mais je tiens à le savoir,

c'est la dernière chose que je veux savoir... De toute façon demain est un autre jour, comme on dit.

OceanofPDF.com

Ce livre m'a longuement accompagné. Hormis chez moi, il a été écrit, dans des cahiers ou en pensée, dans des maisons que des amis chers ont mises à ma disposition afin que j'y travaille. Je les en remercie. Il est inutile de les nommer, ils se reconnaîtront.

Je remercie Valentina Parlato qui avec beaucoup de rigueur et d'intelligence a transformé en tapuscrit les cahiers écrits à la main et les parties issues de ma mémoire dont était fait ce livre quand il n'était pas encore un livre.

A.T.

OceanofPDF.com

1 Paroles d'une chanson populaire des années quarante, qu'on peut traduire ainsi : « Rosamunda, quelle magnifique soirée qui semble vraiment avoir été préparée par une délicate fée mille lumières mille voix mille cœurs bienheureux tous joyeux oh mais quel bonheur, Rosamunda, si tu me regardes, toi, Rosamunda, je ne résiste plus », et pour le deuxième extrait : « Rosamunda, si tu me regardes, toi, Rosamunda, je ne résiste plus... Rosamunda, tout mon amour est pour toi, Rosamunda, plus je te regarde et plus tu me plais, Rosamunda... » (Toutes les notes sont du traducteur.)

2 Berceuse qu'on peut traduire ainsi : « L'olive tombe, la feuille ne tombe pas, tes beautés ne tombent jamais, tu es comme la mer qui croît par vagues, elle croît par le vent, jamais par l'eau. »

3 Port de Sicile proche de Trapani où les « Mille » de Garibaldi vainquirent les Bourbons en 1860, lors de la lutte pour l'unité italienne.

4 Faites dodo, faites dodo, ce petit bout d'homme est bien à sa grand-mère.

5 Malafrasca trouverait Malebranche comme équivalent français.

6 « Si è cinto la testa », allusion à l'hymne national italien : il s'agit du casque de Scipion.